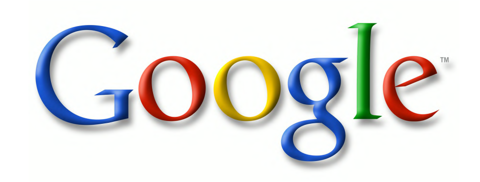






Sr. Richa
olvenor of
Eaton
ire Bart.
case
XXIV

Voltaire

Ex libris Sir R[illegible]d
Grosvenor, Eaton Hall
([illegible])

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



CHARLES XII.
Roi de Suède, des Gots, et des Vandales.
Né le 27. Juin 1682. Mort le 11. decembre
1718.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

Par MR. DE V***

Seconde Edition, révûë & corrigée par l'Auteur.



A BASLE,
Chez CHRISTOPHE REVIS.

M. D. CC. XXXII.



DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Hiſtoire particuliere. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les Princes, il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la memoire ſe conſerve ; & ce nombre ſeroit encore plus petit, ſi on ne ſe ſouvenoit que de ceux qui ont été juſtes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux

qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII. avoit pour son peuple, on excusera les grandes fautes de François I. en faveur des arts & des sciences dont il a été le pere; on benira la memoire de Henri IV. qui conquit son héritage à force de vaincre, & de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV. qui a protegé les arts que François I. avoit fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais Princes, comme on se souvient des inondations, des incendies & des pestes.

Entre les Tirans & les bons Rois sont les Conquérans, mais plus aprochans des premiers; ceux-ci ont une réputation éclatante. On est avide de connoître

les

les moindres particularités de leur vie : telle eſt la miſerable foibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniere brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour les autres Princes, qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'Empereurs de Rome, de Gréce, d'Allemagne, de Moſcovie, de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois, combien y en a-t-il dont le nom mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de Mémoires, d'Histoire de sa vie, d'Anecdotes de sa Cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte qu'un homme qui vivroit cent ans, & qui les emploieroit à lire, n'auroit pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'Histoire seule, depuis deux siécles en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des siécles à venir sur des événemens communs, vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque Cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publi-

ques. Ils regardent la Cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été : le Roi qu'ils ont vû, comme le plus grand Monarque : les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que sa Cour soit troublée d'intrigues, qu'il achette l'amitié d'un de ses voisins, & qu'il vende la sienne à un autre, qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis après quelques victoires & quelques défaites, ses sujets échauffés par la vivacité de ces événemens presens, pensent être nés dans l'époque la plus singuliere depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce Prince meurt, on prend après lui des mesures toutes différentes, on oublie & les

intrigues de sa Cour ; & ses Maitresses, & ses Ministres, & ses Généraux, & ses guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a signé des milliers de traités, & donné autant de batailles, & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se presente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres ; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui aïant été décrits par quelque Ecrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se feroit donc bien donné de garde d'ajoûter cette histoire parti-

particuliere de Charles XII. roi de Suede, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce Prince & son rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avoient été du consentement de toute la terre les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siécles ; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires. On a pensé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain qui en lisant la vie de Charles XII. ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire : J'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste ; j'entens

j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII. Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été si malheureux, que dévroient esperer les autres Princes qui auroient la même ambition avec moins de talens & de ressources.

On a composé cette Histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII. & de Pierre le Grand empereur de Moscovie; & qui s'étant retirés dans un païs libre long-tems après la mort de ces Princes, n'avoient aucun intérêt de déguiser la vérité.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette Histoire fort differente des Gazettes qui ont paru jusqu'ici

ſous le nom de la Vie de Charles XII. On a omis pluſieurs petits combats donnés entre les officiers Suedois & Moſcovites ; c'eſt qu'on n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces Officiers, mais ſeulement celle du roi de Suéde : même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus interreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un Prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes qui étoient vraies lorſqu'on écrivit cette Hiſtoire en 1728. ceſſent déja de l'être aujourd'hui en 1731. Le commerce commence par exemple à être moins négligé en Suede. L'infanterie Polonoiſe eſt mieux diſciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toûjours lorſqu'on

lit

lit une Histoire, songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le cardinal de Rets, prendroit les François pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des belles années de Louis XIV. diroit, Les François sont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les Memoires des premieres années de Louis XV. ne remarqueroit dans notre nation que de la molesse, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifference pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint. Les Anglois ne ressemblent pas plus aux Anglois de Cromwel, que les Moines & les Monsignori dont Rome est peuplée, ressemblent aux Scipions. Je ne sçai si les Suedois

seroient

ſeroient aujourd'hui des troupes auſſi formidables qu'elles l'étoient dans les derniers tems. On dit d'un homme, il étoit brave un tel jour. Il faudroit dire en parlant d'une nation, elle paroiſſoit telle ſous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince ou quelque Miniſtre trouvoit dans cet ouvrage des vérités deſagréables; qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions, que c'eſt à ce prix qu'ils achétent leur grandeur; que l'Hiſtoire eſt un témoin & non un flatteur, & que le ſeul moïen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

Fin du Diſcours.

ARGU-

ARGUMENT
du premier Livre.

Histoire abregée de la Suede jusqu'à Charles douze : son éducation ; ses ennemis. Caractere du Czar Pierre Alexiovits : ses desseins, ses entreprises. Charles est attaqué à la fois par la Moscovie, la Pologne & le Dannemark. Il part de Stokolm à l'âge de seize ans, & défait cent mille Moscovites avec huit mille Suedois.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

LA Suede & la Finlande composent un roïaume un tiers plus grand que la France, mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce païs, large de deux cent de nos grandes lieues, & long de trois cent, s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquiéme degré jusqu'au soixante & dixiéme, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni Printems, ni Automne. L'Hiver y regne

 neuf

neuf mois de l'année : les chaleurs de l'Eté succedent tout à coup à un froid excessif; & il y gele dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amenent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel serain, un air pur. L'Eté presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'Hiver y sont adoucies par des aurores & des crepuscules qui durent; à proportion que le soleil s'éloigne plus de la Suede; & la lumiere de la lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage; augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-souvent par la lumiere boreale, fait qu'on voyage en Suede la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les païs Meridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont plus grands. La serenité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus longtems que les autres hommes, quand ils ne s'affoiblissent pas par l'usage immoderé des liqueurs fortes, & des vins que les nations Septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suedois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misere; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant long-tems negligé, & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui man-

que

que à leur païs. C'est principalement de la Suede, dont une partie se nomme encore Gotie, que se débordérent ces multitudes de Gots qui inondérent l'Europe, & l'arrachérent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cent années l'usurpateur & le tyran.

Les païs Septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de citoïens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes : que ces femmes elles-mêmes ne connoissoient d'oprobre que la sterilité & l'oisiveté, & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étoient plûtôt & plus long-tems fécondes.

La Suede fut toûjours libre jusqu'au milieu du quatorziéme siécle. Dans ce long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi, titre qui en differens païs se donne à des puissances bien differentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu : & en Pologne, en Suede, en Angleterre, l'homme de la République. Ce Roi ne pouvoit rien sans le Senat ; & le Senat dépendoit des Etats generaux, que l'on convoquoit souvent : les representans de la nation dans ces grandes assemblées, étoient les Gentilshommes, les Evêques, les Députés des villes ; avec le tems on y admit les païsans même, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave

dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette Nation si jalouse de sa liberté, & qui est encore fiere aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siécles, fut mise sous le joug par une femme & par un peuple moins puissant que les Suedois.

Marguerite de Valdemar, la Semiramis du Nord, reine de Dannemark & de Norvege, conquit la Suede par force & par adresse, & fit un seul roiaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort la Suede fut déchirée par des guerres civiles; elle secoua le joug des Danois; elle le reprit; elle eut des Rois; elle eut des Administrateurs. Deux tyrans l'oprimérent d'une maniere horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern second, roi de Dannemark, monstre formé de vices, sans aucune vertu. L'autre un archevêque d'Upsal, primat du roiaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les Consuls, les Magistrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze Senateurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque. Ensuite ils abandonnérent Stockolm au pillage, & tout y fut égorgé sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes ligués pour oprimer, desunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le Despotisme a de plus tirannique; & ce que la vangeance a de plus cruel: un nou-

vel évenement changea la face du Nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens Rois du païs, sortit du fond des forêts de la Dalecarlie où il étoit caché, & vint délivrer la Suede. C'étoit une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités necessaires pour commander aux hommes : sa taille avantageuse, & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'ils se montroit. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art, son genie formoit de ses entreprises que le vulgaire croit temeraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes. Son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrepide avec prudence, d'un naturel doux dans un siécle feroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été ôtage de Christiern, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echapé de sa prison il avoit erré, déguisé en païsan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalecarlie. Là il s'étoit vû réduit à la necessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le Tyran. Il se découvrit aux païsans ; il leur parut un homme d'une nature superieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern &

l'Archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suede; & fut élû avec justice par les Etats, Roi du païs dont il étoit le liberateur.

A peine, affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les veritables Tyrans de l'Etat étoient les Evêques, qui aïant presque toutes les richesses de la Suede, s'en servoient pour oprimer les sujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit renduë sacrée. Il punit la religion Catholique des attentats de ses Ministres. En moins de deux ans il rendit la Suede Lutherienne par la superiorité de sa politique, plus encore que par autorité. Aïant ainsi conquis ce roïaume, comme il le disoit, sur les Danois & sur le Clergé, il regna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille & sa religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave Adolphe, qu'on nomme le grand Gustave. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne, renduës par la Suede après sa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. Il protégea les Lutheriens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'heresie. Ce fut lui qui par ses victoires, contribua alors en effet à l'abaissement de

la

la maiſon d'Autriche, entrepriſe dont on attribua la gloire au cardinal de Richelieu qui ſçavoit l'art de ſe faire une réputation, tandis que Guſtave ſe bornoit à faire de grandes choſes. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube; & peut-être détrôner l'Empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valſtein, emportant dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord & l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille Chriſtine née avec un genie rare, aima mieux converſer avec des ſçavans, que de regner ſur un peuple qui ne connoiſſoit que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône, que ſes ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Proteſtans l'ont déchiré comme ſi on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus ſans croire à Luther; & les Papes triomphérent trop de la converſion d'une femme qui n'étoit que philoſophe. Elle ſe retira à Rome où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimoit, & pour leſquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suede à élire en ſa place ſon couſin Charles Guſtave X. de ce nom, fils du comte Palatin, duc des deux Ponts. Ce Roi ajoûta de nouvelles conquêtes à celles de Guſtave-Adolphe: il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la celebre bataille de Varſovie qui dura trois jours: il fit long-tems la

guerre heureusement contre les Danois; assiegea leur capitale; réunit la Scanie à la Suede, & fit assurer du moins pour un tems la possession de Slefwich au duc de Holstein : ensuite aïant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suede la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Senat, qui fut declaré le Senat du Roi, & non du roïaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son Despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrik-Eleonore, fille de Frederic III. roi de Dannemark, Princesse vertueuse, digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. de Juin 1682. le roi Charles XII. l'homme le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été sur la terre; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut ni d'autre malheur que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a apris de certain, touchant sa personne & ses actions.

A six ans on le tira des mains des femmes,

mes, & on lui donna pour gouverneur monsieur de Nordcopenser, homme sage & assez instruit. Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de Samuël Puffendorf, afin qu'il sçût connoître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toûjours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il sçavoit déja manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales, lui formérent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son tempérament.

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable : le seul moïen de le plier étoit de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire, on obtenoit tout de lui : Il avoit de l'aversion pour le Latin ; mais dès qu'on lui eût dit que le roi de Pologne & le roi de Dannemark l'entendoient, il l'aprît bien vîte, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prît de la même manière pour l'engager à entendre le François ; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des Ambassadeurs François, qui ne sçavoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue Latine, on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le stile. Celui qui lui expliquoit cet Auteur lui aïant demandé ce

qu'il pensoit d'Alexandre : Je pense, dit le Prince, que je voudrois lui ressembler : mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans ; ah, reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des Roïaumes ? On ne manqua pas de raporter ces réponses au Roi son pere, qui s'écria : Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Gustave. Un jour il s'amusoit dans l'apartement du Roi à regarder deux cartes geographiques, l'une d'une ville de Hongrie, prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquise par les Suedois depuis un siécle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avoit ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté, le nom du Seigneur soit beni.* Le jeune Prince aïant lû ces paroles, prit sur le champ un craïon, & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donné, le diable ne me l'ôtera pas.* Ainsi dans les actions les plus indifferentes de son enfance, ce naturel indomptable laissoit souvent échaper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa mere. Cette Princesse mourut en 1693. le 5. Août, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son mari, & par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moïen d'une espece de Cour de justice, nommée la Chambre des liquida-

tions,

tions, établie de son autorité seule. Une foule de citoïens ruinés par cette Chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissoient les rues de Stockolm, & venoient tous les jours à la porte du palais pousser des cris que le Roi n'entendoit point. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement: Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis. Depuis ce tems il la traita avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxiéme année de son âge, & dans la trente-septiéme de son regne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avoit déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avenement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suede & de la Finlande; mais il regnoit encore sur la Livonie, la Carélie,

lie, l'Ingrie; il possedoit Vismar, Vibourg, les Iles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Pomeranie, le Duché de Brême & de Verden, toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession, & par la foi des traités solemnels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suedoises. La paix de Riswick commencée sous les auspices du pere, fut concluë sous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à regner.

Les lois Suedoises fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vues ambitieuses de sa mere Eduige-Eleonor de Holstein, veuve de Charles X. Cette Princesse fut declarée par le Roi son fils tutrice du jeune Roi son petit-fils, & Regente du roïaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

Elle ordonna d'abord pour le corps de son fils Charles XI. une pompe funébre d'une magnificence à laquelle la Suede n'étoit point accoutumée. Elle voulut de plus que les bourgeois de Stockolm portassent trois ans le deüil. Il sembloit qu'on les forçât à montrer d'autant plus de douleur, qu'ils en ressentoient moins de la mort d'un Prince qui leur avoit ôté leur liberté & leurs biens.

La Regente avoit eu part aux affaires sous le regne du Roi son fils. Elle étoit avancée

avancée en âge ; mais son ambition plus grande que ses forces & que son genie, lui faisoit esperer de jouir long-tems des douceurs de l'autorité, sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son tems à la chasse, ou s'occupoit à faire la revue des troupes : il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles : ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Regente ; & cette Princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'aplication, & qu'elle ne gouverneroit plus long-tems.

Un jour au mois de Novembre, la même année de la mort de son pere, il venoit de faire la revue de plusieurs regimens : le conseiller d'Etat Piper étoit auprès de lui ; le Roi paroissoit abîmé dans une rêverie profonde : Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à votre Majesté à quoi elle songe si serieusement ? Je songe, répondit le Prince, que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune : il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la regence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi. Il proposa cette negociation au comte Axel Sparre, homme ar-
dent,

dent, & qui cherchoit à se donner de la consideration. Il le flatta de la confiance du Roi : Sparre le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la Regence furent bien-tôt persuadés ; c'étoit à qui precipiteroit l'execution de ce dessein, pour s'en faire un merite auprès du Roi.

Ils allérent en corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les Etats generaux étoient assemblés alors. Les conseillers de la Regence y proposérent l'affaire. Il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter ; de sorte que Charles XII. souhaitta de regner, & en trois jours les Etats lui deferérent le gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit, tombérent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Decembre suivant. Il fit son entrée dans Stockolm sur un cheval alezan, ferré d'argent, aïant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toûjours de grandes esperances d'un jeune Prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la ceremonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses predecesseurs s'étoient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince,

cé, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête : Charles l'arracha des mains de l'Archevêque & se couronna lui-même, en regardant fierement le Prelat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toûjours, aplaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avoient le plus gémi sous le Despotisme du pere, se laissérent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut en effet son premier Ministre, sans en avoir le nom. Peu de tems après il le fit Comte, ce qui est une qualité éminente en Suede, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans consequence.

Les premiers tems de l'administration du Roi ne donnérent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de regner. Il n'avoit à la verité aucune passion dangereuse ; mais on ne voïoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paroissoit inapliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étoient à sa Cour, le prirent même pour un genie mediocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres. La Suede avoit de lui la même opinion, personne ne connoissoit son caractere ; il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages formés tout-à-coup dans le Nord donnérent à ses talens cachés occasion de se déploïer.

Trois

Trois puissans Princes voulans se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirérent sa ruine presque en même tems. Le premier fut Fridéric IV. roi de Dannemark son cousin; le second, Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne; Pierre le Grand, czar de Moscovie, étoit le troisiéme, & le plus dangereux. Il faut déveloper l'origine de ces guerres qui ont produit de si grands évenemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII. l'aînée avoit épousé le duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, oprimé par le roi de Dannemark, vint à Stockolm avec son épouse, se jetter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frere, mais comme au Roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondüe dans celle d'Oldembourg, étoit montée sur le trône de Dannemark par élection en 1449: tous les roïaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Dannemark devint bien-tôt hereditaire. Un de ses Rois nommé Christiern III. avoit pour son frere Adolphe une tendresse dont on ne trouve guéres d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laisser sans Souveraineté; mais il ne pouvoit démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui par un accord bizarre les duchés de Holstein Gottorp & de Sleswich; établissant que les descendans d'Adolphe

dolphe gouverneroient desormais le Holstein, conjointement avec les rois de Dannemark; que ces deux Duchés leur apartiendroient en commun; & que le roi de Dannemark ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déja eu un exemple dans la même maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemark, & celle de Holstein Gottorp; les Rois cherchant toûjours à oprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté & sa Souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conferences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suede, de l'Angleterre & de la Hollande, garants de l'execution du traité. Mais comme un traité entre les Souverains, n'est souvent qu'une soumission à la necessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Dannemark & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockolm, le Danois faisoit déja des actes d'hostilité dans le païs de Holstein, & se liguoit secrettement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suede lui-même.

Frideric-Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'abbé de Polignac, ni les grandes qualités du prince de Conti son concurrent

au trône, n'avoient pû empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par sa force de corps incroïable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa Cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais Prince ne fut plus genereux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'aproche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône. Mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suede en Livonie, à l'occasion que l'on va raporter.

La Livonie la plus belle & la plus fertile province du Nord, avoit apartenu autrefois aux Chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suedois s'en étoient depuis disputés la possession. La Suede en jouissoit depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cedée solemnellement par la paix d'Oliva.

Le feu roi Charles XI. dans ses severités pour ses sujets n'avoit pas épargné les Livoniens. Il les avoit dépouillés de leurs privileges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul malheureusement celebre depuis par sa mort tragique, fut deputé de la noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son Maître une harangue

res-

respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse : mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des ceremonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colere, frapa doucement sur l'épaule de Patkul. Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après il le fit declarer coupable de lèze-majesté ; & comme tel, condamner à la mort. Patkul qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi Auguste. Charles XI. étoit mort ; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient : il representa au monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie, des peuples desesperés, prêts à secouer le joug de la Suede ; un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçûes d'un Prince déja tenté de cette conquête. Tout fut prêt bien-tôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir à la vaine formalité des declarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissoit en même tems du côté de la Moscovie.

Pierre Alexiovits, czar de Russie, s'étoit déja rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1597.

& par la prise d'Azoph qui lui ouvroit l'empire de la mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus glorieuses que des victoires qu'il meritoit le nom de Grand. La Moscovie ou Russie embrasse le Nord de l'Asie, & celui de l'Europe; & depuis les frontieres de la Chine, s'étend l'espace de quinze cent lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suede. Mais ce païs immense étoit à peine connu de l'Europe avant le czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffoit toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendoit sous peine de mort, de sortir de leur païs sans la permission de leur Patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug, plaisoit à une nation qui dans l'abîme de son ignorance & de sa misere, dédaignoit tout commerce avec les nations étrangeres.

L'aire des Moscovites commençoit à la création du monde, ils comptoient 7207. ans au commencement du siécle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alleguoient pour raison de cet établissement, qu'il étoit vrai-semblable que Dieu avoit créé le monde en Automne, dans la saison où les fruits de la terre

ſont dans leur maturité. Ainſi les ſeules aparences de connoiſſance qu'ils euſſent, étoient des erreurs groſſieres : perſonne ne ſe doutoit parmi eux que l'Automne de Moſcovie pût être le Printems d'un autre païs dans les climats opoſés. Il n'y avoit pas long-tems que le peuple avoit voulu brûler à Moſcou le Secretaire d'un ambaſſadeur de Perſe, qui avoit prédit une éclipſe de ſoleil. Ils ignoroient juſqu'à l'uſage des chiffres ; ils ſe ſervoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniere de compter dans tous les bureaux des recettes, & dans le treſor du Czar.

Leur religion étoit & eſt encore celle des Chrétiens grecs, mais mêlée de ſuperſtitions auſquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étoient plus extravagantes, & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moſcovites oſoient manger du pigeon, parce que le Saint-Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervoient regulierement quatre carêmes par an ; & dans ces tems d'abſtinence, ils n'oſoient ſe nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & ſaint Nicolas étoient les objets de leur culte ; & immediatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit ſans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, & infligeoit les ſuplices les plus cruels, ſans qu'on pût apeller de ſon tribunal. Il ſe promenoit à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon Cler-

gé en ceremonie. Le Czar à pied tenoit la bride du cheval, & le peuple se prosternoit dans les rues comme les Tartares devant leur grand Lama. La confession étoit pratiquée ; mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit necessaire, mais non le repentir. Ils se croïoient purs devant Dieu avec la benediction de leurs Papas. Ainsi ils passoient sans remords, de la confession au vol & à l'homicide ; & ce qui est un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les peres de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivroient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputoit cependant sur la religion en ce païs comme ailleurs ; la plus grande querelle étoit si les laïques devoient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursoff, sous le precedent regne, avoit excité une sedition dans Astracan au sujet de cette dispute.

Le Czar dans son vaste Empire avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares qui habitent le bord Occidental de la mer Caspienne & des Palus Méotides, sont Mahometans Les Siberiens, les Ostiaques, les Samoïedes qui sont vers la mer Glaciale, étoient des sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu ; & cependant les Suedois envoïés prisonniers parmi eux, ont

ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moſcovites.

Pierre Alexiovits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde.

Le hazard voulut que le fils d'un François refugié à Genève, nommé le Fort, vint chercher de l'emploi dans les troupes Moſcovites, & fut connu du Czar, encore jeune. Il s'inſinua dans ſa familiarité ; il lui parloit ſouvent des avantages du commerce & de la navigation : il lui diſoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centiéme partie des Etats de Moſcovie, faiſoit par le moïen du commerce ſeul, une auſſi grande figure dans l'Europe que les Eſpagnes, dont elle avoit été autrefois une petite province inutile & mépriſée. Il l'entretenoit de la politique rafinée des Princes de l'Europe, de la diſcipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini de manufactures ; des arts & des ſciences qui rendent les Europeans puiſſans & heureux. Ces diſcours éveillérent le jeune Empereur, comme d'une profonde letargie. Son puiſſant genie, qu'une éducation barbare avoit retenu, & n'avoit pû détruire, ſe dévelopa preſque tout-à-coup. Il réſolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Pluſieurs Princes avoient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avoit ceſſé d'être Roi pour aprendre mieux à regner ; c'eſt ce que fit Pierre

re le Grand. Il quitta la Moſcovie en 1678. n'aïant encore regné que deux années, & alla en Hollande, déguiſé ſous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domeſtique de ce même M. le Fort, qu'il envoïoit Ambaſſadeur extraordinaire auprès des Etats generaux. Arrivé à Amſterdam, il ſe fit inſcrire dans le rôle des charpentiers de l'Amirauté des Indes, ſous le nom de Pierre Michaelof. Il travailloit dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de ſon travail il aprenoit les parties des mathematiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures : rien n'échapoit à ſes obſervations. Delà il paſſa en Angleterre, où il ſe perfectionna dans la ſcience de la conſtruction des vaiſſeaux : il repaſſa en Hollande, vit toute l'Allemagne, obſervant toûjours tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de ſon païs. Enfin après deux ans de voïages & de travaux, auſquels nul autre homme que lui n'eût voulu ſe ſoumettre, il reparut en Moſcovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artiſans de toute eſpece l'y ſuivirent en foule. On vit pour la premiere fois de grands vaiſſeaux Moſcovites ſur la mer Noire, dans la Baltique & dans l'Ocean. Des bâtimens d'une architecture reguliere & noble furent élevés au milieu des huttes Ruſſiennes. Il établit des

Colleges,

Colleges, des Accademies, des Imprimeries, des Bibliotheques : les villes furent policées ; les habillemens, les coutumes changérent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la societé. Les superstitions même furent abolies ; la dignité de Patriarche fut éteinte : le Czar se déclara le chef de la religion, & cette derniere entreprise qui auroit coûté le trône & la vie à un Prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

En même tems il fit naître le commerce dans ses Etats. Ses vues s'aggrandissant à mesure qu'il changeoit la face de son païs, il n'y eut pas plûtôt établi le commerce, qu'il entreprit de rendre un jour la Moscovie le centre du negoce de l'Asie & de l'Europe. Le Volga, le Tanaïs, la Duine devoient être unis par des canaux, dont il dressa lui-même le plan. Ainsi il se proposoit d'ouvrir de nouveaux chemins de la Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, & de ces deux mers à l'Ocean Septentrional. Mais ce n'étoit pas assez de changer la nature dans ses Etats, il falloit changer les mœurs de ses sujets ; & c'étoit là le plus difficile. Il manquoit sur tout de troupes disciplinées & aguerries. Il avoit à la verité donné quelques coups à la puissance Ottomane ; mais il n'avoit battu que des Tartares, aussi peu disciplinés que ses soldats. Fondateur & legislateur de son

Empire, & plus heureux, & plus grand peut-être s'il se fût contenté de ces deux titres, il vouloit y joindre celui de Conquerant. L'Ingrie qui est au Nord-Est de la Livonie, avoit autrefois apartenu aux Czars; mais depuis que Gustave-Adolphe avoit conquis ces deux provinces, la Suede les avoit possédées paisiblement. Le Czar étoit impatient de faire revivre des droits cedés par ses ancêtres. D'ailleurs il lui falloit un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'execution de ses grands desseins. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever à la Suede tout ce qu'elle possedoit dans ces païs qui sont entre le golphe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Voilà quels étoient les ennemis qui se preparoient à attaquer tous ensemble l'enfance de Charles XII.

Les bruits sourds de ces preparatifs allarmérent le conseil du Roi: on deliberoit en sa presence; & quelques-uns proposoient de détourner la tempête par des negociations, lorsque Charles se levant, avec un air de gravité & d'un homme superieur qui a pris son parti: » Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de » n'en finir une legitime, que par la » perte de mes ennemis: ma resolution » est prise: j'irai attaquer le premier qui » se déclarera; & quand je l'aurai vain» cu, j'espere faire quelque peur aux au» tres. « Ces paroles étonnérent tous ces

vieux

vieux Conseillers : ils se regardérent sans oser répondre. Enfin honteux d'esperer moins que leur Roi, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prepara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre & de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquerans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens : il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faste dans les habits; il ne fut depuis vêtu que comme un simple soldat. On l'avoit soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa Cour; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné; mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il vouloit contenir dans la discipline la plus rigoureuse : peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie; ce n'est pas comme on l'a prétendu, qu'il voulût se punir d'un excès, dans lequel on disoit qu'il s'étoit laissé emporter à des actions indignes de lui : rien n'est plus faux que ce bruit populaire; jamais le vin n'avoit

surpris

ſurpris ſa raiſon, mais il allumoit trop ſon tempérament tout de feu: il quitta même depuis la biere, & ſe reduiſit à l'eau pure. De plus, la ſobrieté étoit une vertu nouvelle dans le Nord, & il vouloit être le modéle de ſes Suedois en tout genre.

Il commença par aſſûrer des ſecours au duc de Holſtein ſon beau-frere. Huit mille hommes furent envoïés d'abord en Pomeranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avoit beſoin. Ses Etats étoient déja ravagés: ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonninge preſſée par un ſiege opiniâtre, où le roi de Dannemark étoit venu en perſonne pour jouir d'une conquête qu'il croïoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraſer l'Empire. D'un côté les troupes Saxones du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfembutel, de Heſſe-Caſſel marchoient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suede, les troupes de Hannover & de Zell, & trois regimens de Hollande venoient ſecourir le Duc. Tandis que le petit païs de Holſtein étoit ainſi le theatre de la guerre, deux eſcadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étoient garants du traité d'Altena violé par les Danois: ils s'empreſſoient alors à ſecourir le duc de Holſtein oprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opoſoit à l'aggrandiſſe-

ment

ment du roi de Dannemark. Ils sçavoient que le Danois étant maître du passage du Sund, imposeroit des lois onéreuses aux nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir autant qu'ils ont pû la balance égale entre les Princes du Nord : ils se joignirent au jeune roi de Suede qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit; parce qu'on ne le croïoit pas capable de se défendre. Cependant Charles partit pour sa premiere campagne le 8. Mai nouveau stile de l'année 1700. Il quitta Stockolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlescroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes & en l'admirant. Avant de sortir de Suede, il établit à Stockolm un conseil de défense, composé de plusieurs Senateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes & les fortifications du païs. Le corps du Senat devoit regler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du roïaume. Aïant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante-trois vaisseaux; celui qu'il monta, nommé le Roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vû, étoit de cent vingt pieces

pieces de canon : le comte Piper son premier Ministre, le general Renchild, & le comte de Guiscard ambassadeur de France en Suede, s'y embarquérent avec lui. Il joignit les escadres des Alliés. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'aprocher assez près de Copenhague, pour y jetter quelques bombes.

Alors le Roi comme dans un transport soudain, prenant les mains du comte Piper & du general Renchild : Ah, dit-il, si nous profitions de l'occasion pour faire une descente, & pour assieger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer ! Renchild lui répondit : Sire, le grand Gustave, après quinze ans d'experience, n'eût pas fait une autre proposition. Les ordres furent donnés le moment d'après, pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les côtes de Suede, & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau, & monta une fregate plus legere : on commença par faire partir trois cent grenadiers dans des petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits batteaux plats portoient des fascines, des chevaux de frize, & les instrumens des pionniers. Cinq cent hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux fregattes Angloises & deux Hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Copen-

Copenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'Isle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, aïant au Nord-Ouest le Sund, & à l'Orient la mer Baltique, où étoit alors le roi de Suede. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suedois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriere d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suedois.

Le Roi quitta alors sa fregatte, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe à la tête de ses gardes : l'ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui : Monsieur l'Ambassadeur, lui dit-il en latin, (car il ne vouloit jamais parler françois) vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire, lui répondit le comte de Guiscard, en françois, le Roi mon maître m'a ordonné de resider auprès de Votre Majesté : Je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre Cour, qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte Piper & l'Ambassadeur entrérent. On s'avançoit sous les coups de canon

non des vaisseaux qui favorisoient la descente. Les batteaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cent pas du rivage : Charles XII. impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, aïant de l'eau par delà la ceinture : ses Ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades que tiroient les Danois. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major Stuard qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles ? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major : Bon, dit le Roi, ce sera là dorénavant ma musique. Dans le même moment le Major qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues ; parce que ceux qui attaquent, ont toûjours une impetuosité, que ne peuvent avoir ceux qui se défendent ; & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa foiblesse & de leur superiorité. La cavalerie Danoise & les milices s'enfuirent après une foible resistance. Le Roi maître de leurs retranchemens, se jetta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever

élever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoïa ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suede, voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vûe de la flotte Danoise, qui n'avoit osé branler. Copenhague intimidée, envoïa aussi-tôt des Deputés au Roi, pour le suplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de son regiment des gardes : les Deputés se mirent à genoux devant lui : il fit païer à la ville quatre cent mille Rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire païer fidélement. On lui aporta des vivres, parce qu'il falloit obeïr ; mais on ne s'attendoit guéres que des vainqueurs daignassent païer : ceux qui les aportérent, furent bien étonnés d'être païés genereusement & sans delai, par les moindres soldats de l'armée. Il regnoit depuis long-tems dans les troupes Suedoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encore la severité. Un soldat n'eût pas osé refuser le païement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire, ses troupes ne

dépouillassent les morts, qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toûjours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir : il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son camp bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance : les païsans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suedois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les païoient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suede, des provisions qui manquoient dans leurs marchés.

Le roi de Dannemark étoit alors dans le Holstein où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siége de Tonninge. Il voïoit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune Conquerant déja maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses Etats, que ceux qui prendroient les armes contre les Suedois auroient leur liberté. Cette declaration étoit d'un grand poids dans un païs où tous les païsans, & même beaucoup de bourgeois sont serfs. Mais Charles XII. ne craignoit pas des armées d'esclaves. Il fit dire au roi de Dannemark qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avoit qu'à se resoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copen-

hague

hague détruite, & son roiaume mis à feu & à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir affaire à un vainqueur qui se piquoit de justice. On assembla un Congrès dans la ville de Travendal, sur les frontieres du Holstein. Le roi de Suede ne souffrit pas que l'art des Ministres traînât les negociations en longueur : il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre, & délivré d'opression. Le roi de Suede ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son Allié, & humilié son ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Precisément dans le même tems le roi de Pologne assiegeoit en personne la ville de Riga, capitale de la Livonie ; & le Czar s'avançoit du côté de l'Orient à la tête de cent mille hommes. Riga étoit défenduë par le vieux comte d'Alberg, general Suedois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignoit le feu d'un jeune homme à l'experience de soixante campagnes. Le comte Flemming depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le sieur Patkul, pressoient tous deux le siege sous les yeux du Roi : l'un avec toute l'activité de son caractere, l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais malgré plusieurs avantages que les assiegeans avoient rempor-

liés ; l'experience du vieux comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts ; & le roi de Pologne desesperoit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siege. Riga étoit pleine de marchandises, apartenant aux Hollandois. Les Etats generaux ordonnérent à leur Ambassadeur, auprès du roi Auguste, de lui faire sur cela des representations. Le roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siege plûtôt que de causer le moindre dommage à ses Alliés qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils sçurent la veritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII. pour achever sa premiere campagne que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiovits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockolm trois Ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité severe, qu'un legislateur comme le Czar se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Ce jeune Prince plein d'honneur ne pensoit pas qu'il y eût une difference morale pour les Rois & pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste, qu'il eût mieux fait de suprimer. Il alleguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga ; & qu'on avoit vendu les vivres trop chers à ses Ambas-

Ambassadeurs. C'étoient là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec cent mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cent lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes qu'il ne s'épargnoit lui-même. Il sçavoit d'ailleurs que les Suedois depuis le tems de Gustave-Adolphe faisoient la guerre au cœur de l'Hiver comme dans l'Eté : il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suedois. Ainsi dans un tems où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats temperés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiegeoit Narva à trente degrés du Pole ; & Charles XII. s'avançoit pour la secourir.

Le Czar ne fut pas plûtôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'aprendre dans ses voïages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au duc de Croi Allemand, General habile ; mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui il n'avoit dans ses propres

troupes que le rang de simple Lieutenant. Il avoit crû necessaire de donner l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle étoit en possession de conduire sans experience & en tumulte des esclaves mal armés. Il leur voulut aprendre que les grades militaires devoient s'acheter par des services : il commença lui-même par être tambour, & étoit devenu officier par degrés. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suedois ; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls bons soldats de l'armée étoient trente mille Streletsses, qui étoient en Moscovie ce que les Janissaires sont en Turquie. Le reste étoit des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de fleches, les autres de massuës : peu avoient des fusils ; aucun n'avoit vû un siege regulier : il n'y avoit pas un bon canonier dans toute l'armée. Cent cinquante canons qui auroient dû reduire la petite ville de Narva en cendre, y avoient à peine fait bréche, tandis que l'artillerie de la ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications ; le comte de

Hoorn

Hoorn qui y commandoit, n'avoit pas mille hommes de troupes reglées, cependant cette armée innombrable n'avoit pû la reduire en dix semaines.

On étoit déja au quinze de Novembre quand le Czar aprit que le roi de Suede aïant traversé la mer avec deux cent vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suedois n'étoient que vingt mille; mais le Czar n'avoit que la superiorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il emploïa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non content de cent mille hommes, il se prepara à lui oposer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déja mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoient de Plescou à grandes journées. Il alla lui-même hâter leur marche, afin de pouvoir enfermer le Roi entre ces deux armées. Ce n'étoit pas tout; trente mille hommes detachés du camp devant Narva, étoient postés à une lieue de cette Ville sur le chemin du roi de Suede. Vingt mille Streletses étoient plus loin sur le même chemin. Cinq mille autres faisoient une garde avancée: il faloit passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le roi de Suede avoit debarqué à Pernau dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit precipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa

cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toûjours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'aprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voïant arriver les Suedois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée des cinq mille hommes s'enfuït à leur aproche. Les vingt mille qui étoient derriere eux, épouventés de la fuite de leurs compatriotes, ne resistérent presque pas; ils allérent porter le desordre & l'effroi aux trente mille hommes qui étoient à une lieue du camp, & la terreur panique se communiquant à toutes ces troupes, elles se retirérent au gros de l'armée sans combattre. Ces trois postes furent emportés en deux jours & demi; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche devant un camp de cent mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons de bronze. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans deliberer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier general lui aïant representé la gran-

grandeur du peril : Quoi, vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suedois, je ne passe sur le corps à cent mille Moscovites : un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : N'êtes-vous donc pas de mon avis, lui dit-il ? N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis ; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux ? l'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suedois eut fait bréche aux retranchemens, ils s'avancérent la baïonnette au bout du fusil, aïant au dos une neige furieuse, qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demie heure, sans quitter le revers des fossés : le Roi attaquoit à la droite du camp où étoit le quartier du Czar : il esperoit le rencontrer, ne sçachant pas que l'Empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premieres décharges de la mousqueterie ennemie, le Roi reçut une balle dans le bras gauche, mais elle ne fit qu'endommager legerement les chairs : son activité l'empêcha même de sentir qu'il étoit blessé. Son cheval fut tué sous lui presque aussi-tôt. Un second eut la tête emportée d'un coup de canon. Il

sauta

legerement sur un troisiéme, en disant: Ces gens-ci me font faire mes exercices, & continua de combattre & de donner les ordres avec la même presence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la riviere de Narva, avec son aîle gauche, si l'on peut apeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de cinquante mille. Le pont rompit sous les fuïards; la riviere fut en un moment couverte de morts. Les autres desesperés retournérent à leur camp, sans sçavoir où ils alloient. Ils trouvérent quelques barraques, derriere lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver. Mais enfin leurs generaux Dolorouky, Gollotiin, Fedorovits, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui presentoit, arrive le duc de Croi general de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa Cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Generaux. Tous les officiers subalternes & les soldats furent conduits desarmés jusqu'à la riviere de Narva: on leur fournit des batteaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochoit,

la droite des Moscovites se battoit encore : les Suedois n'avoient pas perdu quinze cent hommes : dix-huit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre étoit noïé ; beaucoup avoient passé la riviere : il en restoit encore assez dans le camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suedois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la Ville : là il dormit quelques heures sur la terre, envelopé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompuë. A deux heures du matin, le general Vede : qui commandoit cette gauche, aïant sçu le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Generaux, & comment il avoit renvoïé tous les officiers subalternes & les soldats, l'envoïa suplier de lui accorder la même grace. Le Vainqueur lui fit dire, qu'il n'avoit qu'à s'aprocher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce General parut bien-tôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchérent tête nue, soldats & officiers, à travers moins de sept mille Suedois. Les soldats en passant devant le Roi, jettoient à terre leurs fusils
&

& leurs épées ; & les officiers portoient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la riviere à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des Vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croi & des autres Officiers generaux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & sçachant qu'ils manquoient d'argent, & que les marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoïa mille ducats au duc de Croi, & cinq cent à chacun des officiers Moscovites qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoïer à Stockolm & aux alliés de la Suede : mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frapât à Stockolm plusieurs medailles pour perpétuer la memoire de ces évenemens. Entr'autres on en frapa une qui le representoit d'un côté sur un pied d'estal, où paroissoient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonois ; de l'autre étoit un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette Legende, *Tres uno contudit ictu*.

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand

grand exemple des revolutions de la fortune ; il étoit fils aîné & heritier du roi de Georgie : on le nommoit le Czarafis, nom qui signifie Prince, ou fils de Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie : car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scites, dont tous ces peuples sont descendus ; & ne vient point des Césars de Rome, si long-tems inconnus à ces barbares. Son pere Mitelleski Czar, maître de la plus belle partie des païs qui sont entre les montagnes d'Ararat & les extrêmités Orientales de la mer Noire, avoit été chassé de son roïaume par ses propres sujets en mille six cent quatre-vingt-huit, & avoit choisi de se jetter entre les bras de l'empereur de Moscovie, plûtôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expedition contre les Suedois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avoient déja dépouillé, & qui alloient le massacrer. Le comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le presenta à son Maître : Charles l'envoïa à Stockolm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher en le voïant partir, de faire tout haut devant ses Officiers, une reflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suede. C'est comme si j'étois un jour pri-

prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée. Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'évenement en eût fait une prédiction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il aprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans experience & sans discipline, un Vainqueur qui venoit d'en détruire cent mille dans un camp retranché. Il retourna sur ses pas, poursuivant toûjours le dessein de discipliner ses troupes pendant qu'il civilisoit ses sujets. Je sçai bien, dit-il, que les Suedois nous battront long-tems; mais à la fin ils nous aprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa capitale, fut dans l'épouvante & dans la desolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suedois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si generale, que l'on ordonna à ce sujet des priéres publiques à saint Nicolas, patron de la Moscovie. Cette priére est trop singuliere, pour n'être pas raportée. La voici:

» O toi, qui est notre consolateur » perpetuel dans toutes nos adversités, » grand saint Nicolas, infiniment puissant,

» ſant, par quel peché t'avons-nous of-
» fenſé dans nos ſacrifices, genuflexions,
» reverences, & actions de grace, que
» tu nous aies ainſi abandonnés? Nous
» avions imploré ton aſſiſtance contre
» ces terribles inſolens enragés, épou-
» vantables, indomptables, deſtructeurs,
» lorſque comme des lions & des ours
» qui ont perdu leurs petits, ils nous
» ont attaqués, effraïés, bleſſés, tués par
» milliers, nous qui ſommes ton peuple?
» Comme il eſt impoſſible que cela ſoit
» arrivé ſans ſortilege & enchantement,
» nous te ſuplions, ô grand ſaint Nico-
» las, d'être notre champion & notre
» porte-étendart; de nous délivrer de
» cette foule de ſorciers, & de les chaſ-
» ſer bien loin de nos frontieres avec la
» recompenſe qui leur eſt dûe.

Tandis que les Moſcovites ſe plaignoient à ſaint Nicolas de leur défaite, Charles XII. faiſoit rendre graces à Dieu, & ſe préparoit à de nouvelles victoires.

Fin du premier Livre.



ARGU-

ARGUMENT du Livre second.

CHarles bat les Saxons au passage de la Duna : soumet la Curlande : est maître en Lithuanie : prend la résolution de détrôner Auguste. Idée du gouvernement Polonois. Une diette est convoquée à Varsovie : la moitié de la nation se déclare contre le roi Auguste. Ambassade de la république de Pologne à Charles : le roi de Pologne lui envoie secrettement la comtesse de Konismar : bataille de Crassau : le duc de Holstein est tué : le Cardinal primat déclare le roi Auguste déchu de la couronne. Auguste fait arrêter Jacques Sobieski qu'on vouloit élire à sa place, & l'enferme à Lipsik avec le prince Constantin frere de Jacques.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

LE roi de Pologne s'attendit bien que ſon ennemi, vainqueur des Danois & des Moſcovites, viendroit bien-tôt fondre ſur lui. Il ſe ligua plus étroitement que jamais avec le Czar : ces deux Princes convinrent d'une entrevuë, pour prendre leurs meſures de concert. Ils ſe virent à Birſen, petite ville de Lithuanie, ſans aucune de ces formalités qui ne ſervent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenoient

ni à leur situation, ni à leur humeur : ils passérent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allérent jusqu'à l'excès : car le Czar, qui vouloit réformer sa nation, ne put jamais bien corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le comte Piper, principal ministre du roi de Suede, avoit été informé le premier de l'entrevue qui devoit se faire, entre l'empereur de Moscovie & le roi de Pologne. Il conseilla à son Maître d'opposer à leurs mesures un peu de cette politique, qu'il avoit jusques-là trop méprisée. Charles XII. l'écouta, & mit en usage, pour la premiere fois, ces manéges tant pratiqués dans les autres Cours. Il y avoit dans l'armée Suedoise un jeune gentilhomme Ecossois, de ceux qui quittent de bonne heure leur païs, où ils sont pauvres, & qu'on rencontre dans toutes les armées de l'Europe. Celui-ci parloit très-bien l'Allemand, & avoit une grande souplesse dans l'esprit. On le choisit pour servir d'espion aux conferences des des deux Rois : il alla s'adresser au colonel du regiment des cuirassiers Saxons, qui devoient servir de gardes au Czar pendant l'entrevue : Il se fit passer pour un gentilhomme de Brandebourg sa bonne mine, & un peu d'argent qu'il donna à propos, lui firent avoir une lieutenance dans le regiment. Arrivé à Birzen il s'insinua adroitement dans la familiarité des secretaires des Ministres ; fut admis dans tous leurs plaisirs ; & soit qu'il

qu'il eût profité de leur indiscretion dans la débauche, soit qu'il les eût seduits par des presens, il tira d'eux les secrets de leurs Maîtres, & courut en rendre compte à Charles XII.

Le roi de Pologne s'étoit engagé à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devoit acheter de divers Princes, & que le Czar devoit soudoïer. Celui-ci de son côté devoit envoïer cinquante mille Moscovites en Pologne, pour y aprendre l'art de la guerre, & promettoit de payer au roi Auguste trois millions de * Rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été executé, eût pû être fatal au roi de Suede. C'étoit un moïen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites : c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'Hiver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi Auguste avoit assiegée inutilement. Les troupes Saxonnes étoient postées le long de la riviere Duna, qui est fort large en cet endroit : il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandés par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête Ferdinand duc de Courlande, l'un des plus braves Princes du Nord, & le maréchal Stenau officier de réputation. Le

* Une Rixdale vaut environ un écu de 3. livres.

roi de Suede avoit seul formé le plan du passage qu'il alloit tenter. Il avoit fait construire de grands batteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever & se baisser, comme des pont-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient; en se baissant ils servoient de pont pour le débarquement: il mit encore en usage un autre artifice. Aïant remarqué que le vent souffloit du Nord où il étoit, au Sud où étoient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille moüillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la riviere, déroboit aux Saxons la vue de ses troupes, & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fait avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de sçavoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'execution de son stratagême. Etant déja au milieu de la riviere; Eh bien, dit-il au general Renchild. la Duna ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague: croïez-moi, General, nous les battrons: il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatriéme. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille sans que les ennemis offusqués de la fumée, pussent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent aïant dissipé

dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suede marchant déja à eux.

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine apeçut-il les Suedois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suedois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en desordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la riviere. Le roi de Suede les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repousserent le maréchal Stenau, & s'avancérent dans la plaine. Le duc de Courlande sentit que ses troupes étoient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiere surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer : il avoit avec lui quinze mille hommes, le Duc de Courlande environ douze mille. La bataille fut rude & sanglante : le Duc eut deux chevaux tués sous lui : il penetra trois fois au milieu de la garde du Roi ; mais enfin aïant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le desordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirérent avec peine, tout froissé & à demi mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux

qui le fouloient aux pieds.

Le roi de Suede, après sa victoire, court à Mittau capitale de la Courlande, & la prend. Toutes les villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion: c'étoit un voïage, plûtôt qu'une conquête. Il passe sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonois même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobrieté extrême, dans un silence profond, paroissant comme enseveli dans ses grandes idées, un colonel Allemand, qui assistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le roi de Pologne avoient fait au même endroit, étoient un peu differens de ceux de Sa Majesté. Oui, dit le Roi en se levant, & j'en troublerai plus aisément leur digestion. En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'évenement qu'il meditoit.

La Pologne est la plus fidéle image de l'ancien gouvernement Gotique, corrigé ou alteré par tout ailleurs: c'est le seul Etat qui ait conservé le nom de Républi-que avec la dignité Roïale. La noblesse

&

& le clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôte au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le païsan ne seme point pour lui, mais pour des Seigneurs à qui lui & son champ, & le travail de ses mains apartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entiere de la nation: il ne peut être arrêté, qu'après avoir été condamné. Ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres: ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses, & aiment mieux servir leurs égaux, que de s'enrichir par le commerce. L'esclavage de la plus grande partie de la nation, & l'orgueil & l'oisiveté de l'autre, font que les arts sont ignorés dans ce païs, d'ailleurs fertile, arrosé des plus beaux fleuves de l'Europe, & dans lequel il seroit très-aisé de joindre par des canaux, l'Ocean Septentrional & la mer Noire, & d'embrasser le commerce de l'Europe & de l'Asie. Le peu d'ouvriers & de marchands qu'on voit en Pologne, sont des étrangers, des Ecossois, des François, des Juifs qui achetent à vil prix les denrées du païs, & vendent cherement aux nobles de quoi satisfaire leur luxe.

Qui verroit un roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Roïale, le croiroit le Prince le plus absolu de l'Europe: c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on supose chez d'autres nations, entre le Souverain & les sujets. Le roi de Pologne à son sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obeïssance, en cas qu'il viole les lois de la République.

Il nomme à toutes les charges, confere tous les honneurs. Rien n'est hereditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un Palatin, & celui du Roi, n'ont nul droit aux dignités de leur pere. Mais il y a cette grande difference entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la République a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressoit les lois de l'Etat.

La noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent son ambition, & lui oposent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses creatures. Ceux qui sont attachés à la Cour, sont l'objet de la haine du reste de la noblesse; ce qui forme toujours deux partis: division inévitable, & même necessaire dans des païs où l'on veut avoir des Rois, & conserver sa liberté.

Ce

Ce qui concerne la nation est réglé dans les Etats generaux qu'on apelle Diétes. Ces Etats sont composés du corps du Senat, & de plusieurs gentilshommes. Les Senateurs sont les Palatins & les Evêques : le second ordre est composé des deputés des Diétes particulieres de chaque Palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnêne, primat de Pologne, vicaire du Roïaume dans les interregnes, & la premiere personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la Pourpre romaine ne donnant aucune presséance dans le Senat; un Evêque qui seroit Cardinal, seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de Senateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diétes se doivent tenir par les lois du Roïaume, alternativement en Pologne, & en Lithuanie. Les deputés y decident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, & quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque gentilhomme deputé à ces Etats generaux, joüit du droit qu'avoient à Rome les tribuns du peuple, de s'oposer aux lois du Senat. Un seul gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrète par ce mot seul les resolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diéte, il faut alors qu'elle se separe.

On aporte aux desordres qui naissent de cette loi un remede plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diétes étant alors impossible, chaque parti forme des confederations, dans lesquelles on decide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illegitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du Roi, quoique souvent contre son consentement, & contre ses intérêts; à peu près comme la ligue se servoit en France du nom de Henri III. pour l'accabler; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. sur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les resolutions qu'ils prenoient pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diétes generales à confirmer ou à casser les actes de ces confederations. Une Diéte même peut changer tout ce qu'a fait la précedente, par la même raison que dans les Etats monarchiques un Roi peut abolir les lois de son predecesseur, & les siennes propres.

La noblesse qui fait les lois de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent cinquante mille hommes. Cette grande armée nommée Pospolite se meut difficilement, & se gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourages la met

dans l'impuissance de subsister long-tems assemblée; la discipline, la subordination, l'experience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage; mais elle secoue bien-tôt le joug. Ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les seuls remparts de leur République: ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les oprimer. Leur païs est tout ouvert, à la reserve de deux ou trois places frontieres. Que si dans leurs guerres ou civiles ou étrangeres ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, reparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés, & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La Pospolite n'est pas toujours à cheval pour garder le païs: elle n'y monte que par l'ordre des Diétes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'au-

tre,

tre, sous deux grands Generaux differens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille hommes. le second au nombre de douze mille, est celui de la Lithuanie. Les deux grands Generaux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommés par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs operations qu'à la République, & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs regimens; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur païer leur solde. Mais étant rarement païés eux-mêmes, ils desolent le païs, & ruinent les laboureurs pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les seigneurs Polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes: leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes: elle est remarquable par la bonne mine des cavaliers, par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Leurs Gens-d'armes sur tout que l'on distingue en Houssarts & Pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & cloux d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes à la maniere des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Au-

Autant cette cavalerie est parée & superbe, autant l'infanterie paroît miserable & délabrée, mal vêtuë, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme : ces fantassins qui ressemblent à des Tartares vagabonds, suportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonois le caractere des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur, que la Pospolite Polonoise s'armeroit à ses ordres; & que toutes ces forces jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suedois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses païs hereditaires au pouvoir absolu, il crut trop qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de son regne fit des mécontens : ses premieres démarches irritérent le parti qui s'étoit oposé à son élection, & alienérent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnes,

& ses frontieres de troupes Moscovites. Cette nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi Auguste contre la Suede, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonois sentoient que si cette guerre entreprise sans leur consentement étoit malheureuse, leur païs ouvert de tous côtés seroit en proie au roi de Suede; & que si elle étoit heureuse, ils seroient subjugués par leur Roi même, qui maître alors de la Livonie comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux païs pleins de places fortes. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formérent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suede. Ils regardérent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bien-tôt voïant que le roi de Suede avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatérent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particulieres degenerées en guerre civile. Le roi de Suede

Suede s'attacha les princes Sapieha : Oginsky mal secouru par les Saxons ; vit son parti presque aneanti. L'armée Lithuanienne que ces troubles & le défaut d'argent reduisoient à un petit nombre ; étoit en partie dispersée par le Vainqueur. Le peu qui tenoit pour le roi de Pologne, étoit séparé en petit corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne ; & subsistoient de rapines. Auguste ne voïoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets ; & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avoit à la verité en Pologne une armée ; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les loix, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non seulement elle étoit mal païée & mal armée ; mais ses Generaux ne sçavoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la noblesse de le suivre ; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par consequent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du roïaume demandoient au Roi une Diete : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'Etat presentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une Diete, où les actions des Rois sont pesées. Il falut

bien

bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le deux Decembre de l'année 1701. Il s'aperçut bien-tôt que Charles XII. avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubormisky & leurs amis, le palatin Lecsinsky tresorier de la Couronne, & sur tout les partisans des princes Sobiesky, étoient tous secrettement attachés au roi de Suede.

Le plus considerable de ces partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, étoit le cardinal Radjousky, archevêque de Gnêne, Primat du roïaume, & Président de la Diéte. C'étoit un homme plein d'artifice & d'obscurités dans sa conduite; entierement gouverné par une femme ambitieuse que les Suedois apelloient madame la Cardinale, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue & à la faction. L'habileté du Primat consistoit à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître: il paroissoit irresolu lorsqu'il étoit le plus determiné dans ses projets, allant toujours à ses fins par des voies qui y sembloient oposées. Le roi Jean Sobiesky, predecesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait evêque de Warmie, & vice-chancelier du roïaume. Radjousky n'étant encore qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi: cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de Primat; ainsi réunissant dans sa personne tout ce

qui

qui impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaïa son crédit après la mort de Jean, pour mettre le prince Jacques Sobiesky sur le trône : mais le torrent de la haine qu'on portoit au pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le fils. Le Cardinal Primat se joignit alors à l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de Conti, qui en effet fut élû. L'argent & les troupes de Saxe l'emportérent bien-tôt sur l'éloquence de l'abbé de Polignac. Le Primat céda au parti qui couronna le roi Auguste, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la Pologne, & son nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII. protecteur du prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulevement general des esprits contre le roi Auguste, firent croire au Cardinal Primat, que le tems étoit arrivé où il pouroit renvoïer Auguste en Saxe, & rouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce Prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs delices depuis que le roi Auguste étoit haï ; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution ; cependant le Cardinal en jettoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir reconcilier le Roi avec la République. Il envoïa des lettres circulaires, dictées en aparence par l'esprit de concorde, & par la cha-

 rité,

rité, piéges usés, & connus, mais où les hommes sont toûjours pris. Il écrivit au roi de Suede une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII. répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diéte; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'opression. Ces lettres & ces reponses étoient pour le public. Des émissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au comte Piper, & des assemblées secrettes chez ce Prélat; étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diéte: elle proposa d'envoïer une ambassade à Charles XII. & demanda unanimement au Roi, qu'il n'apellât plus les Moscovites sur les frontieres, & qu'il renvoïat ses troupes Saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déja fait ce que la Diéte exigeoit de lui. La ligue conclue secrettement à Birzen avec le Moscovite étoit devenue aussi inutile, qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoïer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses

for-

forces un roïaume divisé ; dont il espéroit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoïer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suedois, fuïant par tout devant le Vainqueur, & ravageant les terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les generaux Suedois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournérent par troupes dans leur païs. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le roi Auguste les envoïa hiverner, & se recruter en Saxe; afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues : la Diéte étoit partagée en presque autant de factions, qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du roi Auguste y dominoient : le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice : mais on ne sçavoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le tems se perdoit à cabaler en secret, & à haranguer en public. La Diéte ne sçavoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La Diéte se separa en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irresolutions. Les Senateurs qui sont les

E 2 Pala-

Palatins & les Evêques, restérent dans Varsovie. Le senat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois, que rarement les Diétes infirment. Ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fût bien moins tumultueux, & decida plus vîte.

Ils arrêtérent qu'on envoieroit au roi de Suede l'ambassade proposée dans la Diéte; que la Pospolite monteroit à cheval, & se tiendroit prête à tout évenement: ils firent plusieurs reglemens pour apaiser les troubles de Lituanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son Vainqueur, que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suede, & voulut entamer avec lui un traité secret. Il falloit cacher cette démarche au Senat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate; il s'en reposa sur la comtesse de Konismar, Suedoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme celebre dans le monde par son esprit & par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une negociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les Etats de Charles XII. & qu'elle avoit été longtems à sa Cour, elle avoit un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suedois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au comte

Piper, qui lui promit trop legerement une audience de ſon Maître. La Comteſſe parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables perſonnes de l'Europe, avoit le talent ſingulier de parler les langues de pluſieurs païs qu'elle n'avoit jamais vus, avec autant de delicateſſe que ſi elle y étoit née : elle s'amuſoit même quelquefois à faire des vers François, qu'on eût pris pour être d'une perſonne née à Verſailles. Elle en compoſa pour Charles XII. que l'Hiſtoire ne doit point obmettre. Elle introduiſoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les differentes vertus de Charles. La piece finiſſoit ainſi :

Enfin chacun des Dieux diſcourant à ſa gloire,
Le plaçoit par avance au temple de memoire :
Mais Venus ni Bachus n'en direnț pas un mot.

Tant d'eſprit & d'agrément étoient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suede. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les frequentes promenades qu'il faiſoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit : elle deſcendit de caroſſe, dès qu'elle l'aperçut. Le Roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot, tourna la bride de ſon cheval, & s'en retourna dans l'inſtant : de ſorte que la comteſſe de Koniſmar ne remporta de ſon voïage que la ſatisfaction de pouvoir croire que le roi de Suede ne redoutoit qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne

ſe jettât dans les bras du Senat. Il lui fit deux propoſitions par le palatin de Mariembourg ; l'une, qu'on lui laiſsât la diſpoſition de l'armée de la République, à laquelle il paieroit de ſes propres deniers deux quartiers d'avance ; l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille *Saxons*. Le Cardinal Primat fit une réponſe auſſi dure qu'étoit le refus du roi de Suede. Il dit au palatin de Mariembourg, au nom de l'aſſemblée, » qu'on avoit réſolu d'envoïer » à Charles XII. une ambaſſade ; qu'il » ne s'agiſſoit plus que d'accommoder le » Roi avec la Pologne & la Suede : qu'il » étoit inutile de païer une armée qui » ne combattroit pas pour lui, ſans l'ordre de la République ; & que pour » les Saxons, il ne lui conſeilloit pas de » les faire venir. «

Le Roi dans cette extrêmité, voulut au moins conſerver les aparences de l'autorité roïale. Un de ſes Chambellans alla de ſa part trouver Charles, pour ſçavoir de lui, où, & comment Sa Majeſté Suedoiſe voudroit recevoir l'ambaſſade du Roi ſon maître & de la République. On avoit oublié malheureuſement de demander un paſſeport aux Suedois pour ce Chambellan. Le roi de Suede le fit mettre en priſon, au lieu de lui donner audience, en diſant qu'il comptoit recevoir une ambaſſade de la République, & rien du roi Auguſte.

Alors Charles aïant laiſſé derriere lui des garniſons dans quelques villes de Li-

thuanie

thuanie, s'avança au delà de Grodno, ville connue en Europe par les Diétes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

A quelques milles par delà Grodno il rencontra l'ambassade de la République : elle étoit composée de cinq Senateurs. Le waivode Galesky, & le comte de Tarlo, mort depuis en France, devoient porter la parole. Le Roi leur donna audience dans sa tente avec une pompe qu'il avoit toûjours dédaignée, mais qu'il crut necessaire alors. Un Lieutenant general avec cent drabans à cheval, qui sont les gardes du roi de Suede, alla au-devant des Ambassadeurs ; ils mirent pied à terre à cinquante pas de la tente roïale, & furent conduits entre deux haies de gardes sous les armes, jusqu'à une grande antichambre. Un Major general les introduisit de là dans une chambre assez vaste, dont le plafond, le plancher & les murs étoient couverts de tapis de Perse. Le Roi les attendoit sur un trône : il se leva & se découvrit à leur premiere reverence : ensuite le Roi & les Ambassadeurs s'étant couverts, le Waivode parla le premier, le comte Tarlo ensuite. Leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités : ils ne prononcérent pas une seule fois le nom du roi de Pologne, ne voulant ni parler en sa faveur, ni s'en plaindre ouvertement ; mais seulement laisser entendre ce qu'il ne convenoit pas d'expliquer. Charles traita en particulier chaque Ambassadeur

avec amitié, & avec confiance. Mais quand il fallut répondre à la République qui les envoïoit, & qui a son gré n'entroit pas dans ses vues avec une soumission assez prompte, il leur fit dire par le comte Piper, qu'il feroit réponse dans Varsovie.

Le même jour il marcha vers cette ville : sa marche fut precedée par un manifeste dont le Cardinal, & son parti, inondérent la Pologne en huit jours. Charles par cet écrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, & pretendoit leur faire voir que leurs intérêts & les siens étoient les mêmes. Il étoient cependant bien differens : mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du Senat, & par l'aproche du Conquerant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux, qu'il se contentât de ce titre.

Les Senateurs contraires à Auguste, publiérent hautement l'écrit sous ses yeux même. Le peu qui lui étoient attachés, demeurérent dans le silence. Enfin quand on aprit que Charles avançoit à grandes journées, tous se préparérent en confusion à partir : le Cardinal quitta Varsovie des premiers : la plûpart precipitérent leur fuite; les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'ambassadeur de l'Empe-

reur, celui du Czar, le nonce du Pape, & quelques Evêques, & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien decidé en sa faveur. Il se hâta avant de partir de tenir un conseil avec ce petit nombre de Senateurs, qui representoient encore le Senat. Quelques zelés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois : ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxones, qu'ils n'osérent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votérent-ils que six mille hommes seroient commandés par le grand General de la Pologne, & renvoïés immediatement après la paix. Quant aux armées de la République, ils lui en laissérent la disposition.

Après ce resultat le Roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses Universaux pour assembler la Pospolite, & les armées qui n'étoient guéres que de vains noms : il n'y avoit rien à esperer en Lithuanie où étoient les Suedois. L'armée de Pologne reduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irresolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi autorisé par les lois de l'Etat, ordonna, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre. Il commençoit à devenir proble-

matique, si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son Electorat, où la forme du gouvernement entierement absolue, ne lui laissoit pas craindre une desobéissance. Il avoit deja mandé secrettement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille, qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rapeller par la necessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit revolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettoit que six mille : mais il sçavoit bien que s'il étoit Vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre ; & que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas d'avoir même amené les six mille hommes.

Pendant que ces soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de Palatinat en Palatinat rassembler la noblesse qui lui étoit attachée, le roi de Suede arriva enfin devant Varsovie le 5. Mai 1702. A la premiere sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoïa la garnison Polonoise, congedia la garde bourgeoise, établit des corps de gardes par tout, ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes : mais content de les desarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie : il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal

Primat.

Primat. Cet homme qui brûloit de consommer son ouvrage, prétendoit garder jusqu'au bout la décence de son caractere, & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet : il lui fit entendre que le roi de Suede paroissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal Primat couvrant ainsi le scandale de sa conduite, en y ajoûtant la perfidie, courut incontinent voir le roi de Suede, auquel il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les ceremonies dont on avoit usé avec les ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquerant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gands de buffle qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le duc de Holstein son beau-frere, le comte Piper son premier Ministre, & plusieurs Officiers generaux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal ; ils eurent ensemble debout une conference d'un quart-d'heure, que Charles finit en disant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonois, qu'ils n'aient élu un autre Roi.* Le Cardinal qui s'attendoit à cette déclaration, la fit sçavoir aussi-tôt à tous les Palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disoit

disoit en avoir, & en même tems de la necessité où l'on étoit de complaire au Vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxones étoient arrivées des frontieres de Saxe : la noblesse du Palatinat de Cracovie où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils l'assurérent de verser pour lui jusqu'à la derniere goute de leur sang. Fortifié de leurs secours, & des troupes qui portoient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la premiere fois chercher en personne le roi de Suede. Il le trouva bien-tôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en presence le 19. Juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la premiere volée qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandoit la cavalerie Suedoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort : on lui dit que oui : il ne repondit rien : quelques larmes tombérent de ses yeux ; il
se

se cacha un moment le visage avec les mains, puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais l'ascendant des Suedois l'emporta. Charles gagna une victoire complette. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste lui demeurérent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuïoit devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au Vainqueur. Il les fit rompre, & prit le château d'assaut. Ses soldats, les seuls dans le monde qui s'abstinssent de piller après la victoire, ne maltraitérent aucun bourgeois; mais le Roi fit païer aux habitans la temerité de leur resistance par des contributions excessives.

Il sortoit de Cracovie bien resolu de poursuivre le roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le raporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fait aussitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que Charles XII. est mort de sa chute. Cette fausse nouvelle crue quel-

ques

que tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement, & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin tous les ordres du roïaume déja convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de Palatinats refusérent d'y envoïer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité necessaire aux Rois absolus pour se faire aimer, & aux Rois électifs pour se maintenir. La Diéte fut bien-tôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suede : mais le mouvement étoit déja donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçûe : tous ses membres jurérent de demeurer fidéles à leur Souverain.

Le cardinal Primat lui-même affectant encore d'être attaché au roi Auguste, vint à la Diéte de Lublin : il y baisa la main au Roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris, & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le roi dispensa le Cardinal de la premiere partie du serment, & le Prelat jura le reste en rougissant. Le resultat de cette Diéte fut que la République de Pologne entretiendroit une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suedois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de Sapieha, les premiers auteurs

des

des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces déliberations Charles XII. guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toûjours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal Primat une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'oposer à celle de Lublin. Ses Generaux lui representoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs, & s'évanouir dans les delais: que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie; que les combats qui se donnoient souvent dans ces provinces entre les Suedois & les Russes, n'étoient pas toûjours à l'avantage des premiers; & qu'enfin sa presence y seroit peut-être bien-tôt necessaire. Charles aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans les actions, leur repondit: » Quand » je devrois rester ici cinquante ans, je » n'en sortirai point que je n'aie détrôné » le roi de Pologne. «

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procedés dans les lois du roiaume, lois toûjours équivoques, que chaque parti interprete à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui aiant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie qu'il reçut de Suede,

de, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne qu'il avoit battue à Clissau, & qui avoit eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que sa chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses aproches, & se retiroit vers la Prusse au Nord-Ouest de Varsovie. La riviere du Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passe à la nage à la tête de sa cavalerie; son infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nommé Pultusk. Le general Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suede dans sa marche precipitée n'en avoit pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son aproche sans rendre de combat. Le general Stenau fit ferme un moment avec deux regimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite generale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suedois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuérent pas six cent hommes, aïant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

Auguste à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn ville de la Prusse roïale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussi-tôt à l'assieger. Le roi de Pologne qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira jusqu'en Saxe. Cependant Charles

dans

dans tant de marches si vives, traversant des rivieres à la nage, & courant avec son infanterie montée en croupe derriere ses cavaliers, n'avoit pû amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suede par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançoit souvent trop près des remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toûjours, lui étoit dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé : il l'empêchoit d'être remarqué, & d'être choisi par les ennemis qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Generaux nommé Lieven qui étoit vêtu d'un habit d'écarlatte galonné d'or, il craignit que ce General ne fût trop aperçû, il lui ordonna de se mettre derriere lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet.

Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant égal ment pour le Roi en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir ; dans le moment que duroit cette contestation, le Roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le General mort sur la place même que le Roi quittoit à

peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée qui le conservoit si singulierement, le réservoit à l'execution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme present dans toute la Pologne, car son grand maréchal Renchild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suedois sous divers Generaux, répandus au Nord & à l'Orient sur les frontieres de la Moscovie, arrêtoient les efforts de l'empire des Russes; & Charles étoit à l'Occident à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes victorieuses.

Le Dannemark lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. L'électeur de Brandebourg qui avoit acquis le titre de roi de Prusse sans être devenu plus puissant, n'osoit faire éclater son dépit de voir le roi de Suede si près de ses Etats. Son grand-pere avoit été dépouillé de la plus belle partie de la Pomeranie, par Gustave-Adolphe. Il n'avoit de sureté pour le reste que la moderation de Charles. Plus loin en tirant vers le Sud-Ouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le duché de Breme dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suede,

rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce Conquerant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Ocean Germanique jusques assez près de l'embouchure du Boristhéne, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscou, tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entiere. Ses vaisseaux maîtres de la mer Baltique, étoient emploïés à transporter dans son païs les prisonniers faits en Pologne. La Suede tranquille au millieu de ces grands mouvemens goûtoit une paix profonde, & jouissoit de la gloire de son Roi sans en porter le poids; puisque ces troupes victorieuses étoient païées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence general du Nord devant les armes de Charles XII. la ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzik ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes privileges en Pologne, que les villes Imperiales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suede & quelques princes Allemans, & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le comte de Steinbock un des generaux Suedois assembla le Magistrat de la part du

 Roi,

Roi, demanda le paſſage pour les troupes, & leur propoſa de lui vendre de la poudre & quelques munitions. Le Magiſtrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'oſa ni le refuſer, ni lui accorder nettement ſes demandes. Le general Steinbock ſe fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle païa ſon refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn; on commença le ſiége le 22. Septembre.

Rovel gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garniſon. Au bout de ce tems, il fut forcé de ſe rendre à diſcrétion. La garniſon fut faite priſonniere de guerre, & envoïée en Suede. Rovel fut preſenté deſarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdoit jamais une occaſion d'honorer le merite dans ſes ennemis, lui donna une épée de ſa main, lui fit un preſent conſidérable en argent, & le renvoïa ſur ſa parole. L'honneur qu'avoit la ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic le fondateur du vrai ſiſtême du monde, ne lui ſervit de rien auprès d'un Vainqueur trop peu inſtruit de ces matieres, & qui ne ſçavoit encore récompenſer que la valeur. La ville petite & pauvre fut condamnée à païer quarante mille écus, contribution exceſſive pour elle.

Elbing bâtie ſur un bras de la Viſtule, fondée

fondée par les Chevaliers Teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner passage aux troupes Suedoises. Elle en fut plus sevérement punie que Dantzick. Charles y entra le 13. de Decembre à la tête de quatre mille hommes la baïonnette au bout du fusil. Les habitans épouventés se jettérent à genoux dans les rues, & lui demandérent misericorde. Il les fit tous desarmer, logea ses soldats chez les bourgeois: ensuite aïant mandé le Magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cent soixante mille écus; il y avoit dans la ville deux cent piéces de canon & quatre cent milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du roi Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsovie, toûjours sous le pretexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéissance, mais accompagné de trois mille soldats levés dans ses terres. Enfin il leva le masque, & le 14. Février 1704. il déclara au nom de l'assemblée, *Auguste électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne*. On y prononça d'une commune voix que le trône étoit vacant. La session de ce jour n'étoit pas encore finie, lorsqu'un courier du roi de Suede, aporte une lettre de ce Mo-

narque à l'assemblée. Le Cardinal ouvre la lettre : elle contenoit un ordre en forme de priere, d'élire pour roi le prince Jacques Sobieski : on se disposa à obéir avec joie, & on fixa même le jour de l'élection. Jacques Sobieski étoit alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'avoit portée son pere. Il en recevoit les complimens ; & quelques flatteurs lui avoient même déja donné le titre de Majesté, en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse à quelques lieues de Breslau avec le prince Constantin l'un de ses freres : trente cavaliers Saxons envoiés secretement par le roi Auguste, sortent tout à coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlévent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent conduits à Lipsic où l'on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de Charles, du Cardinal & de l'assemblée de Varsovie.

La fortune qui se joue des têtes Couronnées, mit presque dans le même tems le roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée postée à quelque distance, lorsque le general Renchild parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le general Renchild le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fuit jusqu'à Sandomir : le general Suedois l'y

suivit

ſuivit encore, & ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du roi Auguſte traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité réciproquement, de traître à la Patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguſte forcé enfin d'accepter le ſecours Moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez tôt. Il couroit tantôt en Saxe où ſes reſſources étoient épuiſées; tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'oſoit le ſervir. D'un autre côté le roi de Suede victorieux & tranquille regnoit en Pologne plus abſolument que n'avoit jamais fait Auguſte.

Le comte Piper qui avoit dans l'eſprit autant de politique, que ſon Maître avoit de grandeur dans le ſien, propoſa alors à Charles XII. de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui repreſentoit combien l'execution en étoit facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un Roïaume qui lui étoit déja ſoumis. Il le tentoit par le titre de défenſeur *de la Religion Evangelique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aiſé, diſoit-il, de faire en Pologne ce que Guſtave Vaſa avoit fait en Suede, d'y établir le Luthéraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la Nobleſſe & du Clergé. Charles fut tenté un moment; mais la gloire étoit ſon idole. Il lui ſacrifia ſon intérêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au comte Piper, qu'il étoit

F 4 plus

plus flatté de donner que de gagner des Roïaumes : il ajouta en souriant : Vous étiez fait pour être le Ministre d'un prince Italien.

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse Roïale qui apartient à la Pologne ; il portoit de-là sa vuë sur ce qui se passoit à Varsovie, & tenoit en respect les puissances voisines. Le prince Alexandre, frere des deux Sobiesky enlevés en Silesie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croïoit aisée, & qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au prince Alexandre de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son frere. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le prince Alexandre lui declara, que rien ne pouroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suede, le comte Piper, tous ses amis, & sur tout le jeune Palatin de Posnanie Stanislas Lecsinsky, le pressérent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable : les Princes voisins aprirent avec étonnement ce refus inoui, & ne sçavoient qui ils devoient admirer davantage, ou un roi de Suede qui à l'âge de vingt-deux ans donnoit la couronne de Pologne, ou le prince Alexandre qui la refusoit.

Fin du second Livre.

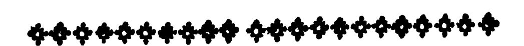
ARGUMENT
du troisiéme Livre.

STanislas Lecsinsky élu roi de Pologne : Mort du Cardinal Primat : belle retraite du général Shullembourg : exploits du Czar : fondation de Petersbourg : bataille de Fravenstad : Charles entre en Saxe : paix d'Alrandstad : Auguste abdique la couronne, & la céde à Stanislas. Le general Patkul plenipotentiaire du Czar, est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les Princes : il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUE'DE.



LIVRE TROISIE'ME.

DANS ces conjonctures Stanislas Lecsinsky, fils du grand Tresorier de la Couronne mort depuis peu, fut deputé de l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au roi de Suede de plusieurs differens survenus dans le tems de l'enlevement du prince Jacques. Stanislas avoit une phisionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages exterieurs, est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse

ſageſſe avec laquelle il parla du roi Auguſte, de l'aſſemblée, du cardinal Primat, & des intérêts differens qui diviſoient la Pologne, frapa Charles XII. Ce Prince ſe connoiſſoit en hommes; il avoit réuſſi dans le choix qu'il avoit fait de ſes Generaux & de ſes Miniſtres. Il prolongea exprès la conférence pour mieux ſonder le genie du jeune Deputé. Après l'audience il dit tout haut: Qu'il n'avoit jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractere du Palatin Lecſinſky; il ſçut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchoit toujours ſur une eſpece de paillaſſe, n'éxigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne; qu'il étoit d'une temperance peu commune dans ce climat, liberal, adoré de ſes vaſſaux; & le ſeul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis dans un tems où l'on ne connoiſſoit de liaiſons que celles de l'intérêt & de la faction.

Ce caractere qui avoit en beaucoup de choſes du raport avec le ſien, le détermina entierement. Il ne prit conſeil de perſonne; & ſans aucune intrigue, ſans même aucune deliberation publique, il dit à deux de ſes Generaux, en montrant Lecſinſky: Voilà le Roi qu'auront les Polonois.

La reſolution étoit priſe, & Staniſlas n'en ſçavoit rien encore, quand le Cardinal Primat vint trouver Charles. Le Prelat étoit Roi dans l'interrégne, &

vou-

vouloit prolonger son autorité passagere :
Charles lui demanda quel homme il croïoit en Pologne digne de regner. Je n'en connois que trois, dit le Cardinal. Le premier est le prince Sapieha ; mais son humeur imperieuse, cruelle, & despotique ne convient point à un peuple libre. Le second est Lubormiski, grand General de la Couronne ; mais il est trop vieux, & soupçonné d'aimer trop l'argent. Le troisieme est le Palatin de Posnanie, plus digne du trône que les deux autres, si son peu d'expérience ne le rendoit pas inhabile à gouverner une nation si difficile. Le Cardinal donnoit ainsi l'exclusion à ceux-même qu'il proposoit, & vouloit faire croire incapables de regner les seuls qu'il avoit dit en être dignes. Le Roi de Suede finit la conversation en lui disant, que Stanislas Lecsinsky seroit sur le trône.

A peine le Cardinal sortoit d'auprès du Roi qu'il reçoit un courier de cette Palatine qui le gouvernoit. Il aprend par les lettres qu'elle lui envoie, qu'elle veut marier sa fille au fils de Lubormisky, & le conjure de tout emploïer auprés du Roi, pour donner la couronne de Pologne au pere. La lettre venoit trop tard, le Cardinal avoit donné de Lubormisky des impressions qu'il ne pouvoit plus effacer. Il épuisa toute son adresse pour amener le roi de Suéde insensiblement au nouvel intérêt qu'il embrassoit : il essaïa de le détourner sur tout du choix de Stanislas : Mais qu'avez-vous, dit

dit le Roi, à alléguer contre lui? Sire, dit le Prélat, il est trop jeune. Le Roi repliqua séchement, il est à peu près de mon âge; tourna le dos au Prélat, & aussi-tôt envoïa le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours; & qu'il falloit élire Stanislas Lecsinsky.

Le comte de Hoorn arriva le 7. de Juillet; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avoit point de part. Mais le roi de Suede arriva lui-même *incognito* à Varsovie: alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne se point trouver à l'élection: il se réduisit à la neutralité, sans vouloir seconder ni traverser la résolution du roi de Suede, se ménageant encore entre Auguste & Stanislas, & attendant l'occasion de nuire à tous deux.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'élection étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie; l'Evêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva suivi de plusieurs Castellans & d'une foule de Gentilshommes du parti. Le roi de Suede s'étoit glissé parmi eux pour y jouir en secret de sa puissance. Le comte de Hoorn & deux autres officiers generaux

neraux assistoient publiquement à cette solemnité, comme ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'évêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la Diéte *Stanislas* élu roi de Pologne : Charles XII. mêlé dans la foule fut le premier à crier, *Vivat* ; tous les bonnets sautérent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des oposans.

Il ne servit de rien au Cardinal Primat & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection. Il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi : il les reçut comme s'il eut été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suede. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire, tous les honneurs dûs à un roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Le nom de Roi ne changea rien dans les mœurs de Stanislas : il ne fit seulement que tourner ses talens du côté de la guerre ; un orage venoit de le mettre sur le trône, un autre orage pouvoit l'en faire tomber. Il avoit à conquérir la moitié de son nouveau roïaume, & à s'affermir dans l'autre : traité de souverain à Varsovie, & de rebelle à Sandomir, il se prépara à se faire reconnoître de tout le monde par la force des armes.

Charles XII. partit auſſi-tôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à ſon armée devant Leopold, capitale du grand Palatinat de Ruſſie, place importante par elle-même, & plus encore par les richeſſes dont elle étoit remplie. On croïoit qu'elle tiendroit quinze jours à cauſe des fortifications que le roi Auguſte y avoit faites. Le Conquérant l'inveſtit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes & maitreſſes de la ville ne ſe débandérent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étoient dans Léopold. Elles ſe rangérent en bataille dans la grande place. Là ce qui reſtoit de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le Roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auroient des effets apartenans au roi Auguſte ou à ſes adherans, les aportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſérent deſobéir: on aporta au Roi quatre cens caiſſes remplies d'or & d'argent monnoïé, de vaiſſelle, & de choſes précieuſes.

Le commencement du régne de Staniſlas fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandoient abſolument ſa preſence, l'avoient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avoit avec lui, ſa mere, ſa femme, & ſes deux filles, dont

l'une

l'une alors âgée seulement d'un an, a été depuis reine de France. Le Cardinal Primat, l'evêque de Posnanie, & quelques grands de Pologne composoient sa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'armée de la Couronne, depuis peu passés à son service; mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le general Hoorn, gouverneur de la ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cent Suedois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Leopold. Tout à coup il aprend qu'une armée nombreuse aproche de la ville. C'étoit le roi Auguste, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais General ait faites, aïant donné le change au roi de Suede, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, les troupes Polonoises qui la défendoient, peu sures: Auguste avoit des intelligences dans la ville: si Stanislas demeuroit, il étoit perdu. Il renvoïa sa famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonoises, ausquelles il se fioit le plus. Le Cardinal Primat s'enfuit des premiers sur les frontieres de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins differens. Le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII. aprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines

après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir, une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas, une autre escortoit sa famille. On envoïa en Posnanie, ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du roi Auguste. Pour le general Hoorn qui étoit gouverneur de Varsovie au nom du roi de Suede, il demeura avec ses quinze cent Suedois dans le château.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Chaque habitant fut taxé au-delà de ses forces, & maltraité par le soldat. Le palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confederés, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagere, c'est qu'un nonce du Pape qui étoit venu avec le roi Auguste, demanda au nom de son Maître qu'on lui livrât l'evêque de Posnanie comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La cour de Rome qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avoit depuis très-long-tems établi en Pologne une espece de jurisdiction, à la tête de laquelle est le nonce du Pape : ces Ministres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les con-

jonctu-

jonctures favorables, pour étendre leur pouvoir reveré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribués le droit de juger toutes les causes des Ecclesiastiques, & avoient sur tout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728. où l'on vient de retrancher ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolerables.

Le roi Auguste bien aise de punir l'evêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se seroit élevé en tout autre tems, remit le prélat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre Italien, & envoié en Saxe où il mourut. Le comte de Hoorn essuïa dans le château où il étoit enfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il fut forcé de battre la chamade, & resta prisonnier de guerre avec ses quinze cent Suedois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Le comte de Hoorn relâché sur sa parole, arriva à Leopold peu de tems après Stanislas. Il prit la liberté de se plaindre un peu au roi de Suede de ce que Sa Majesté n'avoit pas secouru Varsovie. Consolez-vous mon pauvre Comte, lui

dit le Roi, il faut bien laisser quelque chose à faire au roi Auguste pour l'amuser ; sans cela il s'ennuieroit de nous avoir si long-tems chez lui : mais croïez-moi, il ne jouira pas de cet avantage.

En effet le dernier effort que venoit de tenter Auguste, étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiere disgrace, des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vu de guerres, des Cosaques vagabonds plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre. Tous trembloient au seul nom du roi de Suede.

Ce Conquérant accompagné du roi Stanislas alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuïoit par tout devant lui. Les villes lui envoïoient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit que c'étoit aller à la chasse plûtôt que faire la guerre, & se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au comte de Shullembourg, general très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre : il faisoit la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, oc-

cupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contremarches il se trouva près de Punits dans le palatinat de Posnanie, croïant que le roi de Suede & le roi Stanislas étoient à plus de cinquante lieues de lui. Il aprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix ou douze mille chevaux. Shullembourg n'avoit pas mille cavaliers, & plus de huit mille fantassins: il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suede, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des generaux Allemans, que l'infanterie pouvoit resister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des generaux Suedois. Il se posta si avantageusement qu'il ne pût être entouré: sa premiere ligne mit un genou en terre: elle étoit armée de piques & de fusils; les soldats extrêmement serrés presentoient aux chevaux des ennemis une espece de rempart hérissé de piques & de bayonnettes: la seconde ligne un peu courbée sur les épaules de la premiere, tiroit par-dessus, & la troisiéme debout faisoit feu en même tems derriere les deux autres. Les Suedois fon-

dirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler; les coups de fusil, de pique & de baïonnette effarouchérent les chevaux, qui se cabroient au lieu d'avancer. Par ce moïen les Suedois n'attaquérent qu'en desordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Shullembourg étoit détruite sans ressource. Ce General ne craignoit rien tant: il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti; mais ni le roi de Suede qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Generaux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suedois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Shullembourg céda enfin, mais ses troupes ne furent pas rompues. Il en fit un bataillon quarré long; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paroissent tout à coup derriere lui.

Au de-là de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le general Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suedois sans se rebuter

rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suedoise. Au sortir de ce bois coule la riviere de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. Shullembourg avoit envoïé en diligence rassembler des batteaux, il fait passer la riviere à sa troupe qui étoit déja diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Shullembourg étoit à l'autre bord. Jamais General ne s'étoit retiré avec tant d'art, & jamais Vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Shullembourg dépendoit d'échaper au roi de Suede, le Roi de son côté croïoit sa gloire interressée à prendre Shullembourg & le reste de son armée; il ne perd point de tems, il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette riviere de Parts, & le grand fleuve de l'Oder qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de Shullembourg paroissoit inévitable : il essaïa encore de se tirer de cette extrémité par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un moulin qu'il remplit de grenadiers, étoit à sa droite, un marais à sa gauche, il avoit un fossé devant lui, & son arriéregarde étoit sur le

le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé des radaux. Charles arrive ; attaque aussi-tôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris, il faudra que les Saxons périssent ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discrétion avec leur General. Cependant les radaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit ; & quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorérent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans l'Empire. Et Charles ne put s'empêcher de dire : Aujourd'hui Shullembourg nous a vaincus.

Mais ce qui faisoit la gloire de Shullembourg n'étoit guéres utile au roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déja, non sans raison, pour la capitale de ses Etats hereditaires.

Charles XII. voïoit la Pologne soumise ; ses Generaux à son exemple venoient de battre en Curlande plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne se montroient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuïent, & qui reparoissent pour fuir encore.

Par tout où se trouvoient les Suedois,

Ils

ils se croïoient surs de la victoire quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son couronnement. La fortune qui l'avoit fait élire à Varsovie, & qui l'en avoit chassé, l'y rapella encore aux acclamations d'une foule de noblesse que le sort des armes lui attachoit. Une Diéte y fut convoquée, tous les obstacles y furent aplanis; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversât.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le roi Auguste, qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le trône, contre Stanislas placé sur le même trône par le grand ennemi de la religion Catholique. Clement XI. alors pape envoïa des brefs à tous les Prélats de Pologne, & sur tout au Cardinal Primat, par lesquels il les menaçoit de l'excommunication s'ils osoient assister au sacre de Stanislas, & attenter en rien contre les droits du roi Auguste.

Le Primat retiré alors à Dantzik, étoit soupçonné d'avoir fait lui-même venir ces brefs de Rome pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiser de ses mains. Si ces brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques-uns n'obéissent par foiblesse, & que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que ces lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrette-

 ment

ment les brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm ; ce Prélat très-attaché à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda comment il avoit osé se charger d'une telle piece. Le Franciscain répondit, que c'étoit par l'ordre de son General. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préferablement à ceux du general des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suede, par lequel il étoit défendu à tous Ecclesiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-griéves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenoit sur lui ces petites severités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le Clergé à son avénement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzik pour sacrer un Roi qu'il n'avoit point voulu élire ; mais comme sa politique étoit de ne jamais

mais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse legitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content : il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi ; & il se ménageoit en même-tems avec Charles XII. Auguste, Stanislas, & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son païs dans une confusion affreuse ; & comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varsovie malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislas Lecsinsky, & sa femme Charlotte Opalinska furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Leopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII. vit la ceremonie *incognito*, comme il avoit vû l'élection : unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'osoit le troubler ; que le roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le roi Auguste se retiroit dans ses Etats hereditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit foiblement secouru

Au-

Auguſte en Pologne ; mais il avoit fait de puiſſantes diverſions en Ingrie.

Pour lui non-ſeulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ſes Moſcovites : la diſcipline s'établiſſoit dans ſes troupes ; il avoit de bons ingénieurs ; une artillerie bien ſervie ; beaucoup de bons Officiers : il ſçavoit le grand art de faire ſubſiſter des armées. Quelques-uns de ſes Generaux avoient apris & à bien combattre, &, ſelon le beſoin, à ne combattre pas : bien plus, il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suedois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à ſon ſeul génie, & de l'abſence du roi de Suede, il prit Narva d'aſſaut le 21. Août de l'année 1704. après un ſiége régulier ; & après avoir empêché qu'elle ne fût ſecourue par mer & par terre. Les ſoldats maîtres de la ville coururent au pillage : ils s'abandonnérent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtés pour arrêter le deſordre & le maſſacre : il arracha lui-même des femmes des mains des ſoldats qui les alloient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques Moſcovites qui n'écoutoient point ſes ordres. On montre encore à Narva dans l'Hôtel de Ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant ; & on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux citoïens qui s'y raſſemblérent. « Ce n'eſt point du ſang des ha» bitans que cette épée eſt teinte, mais

» de

» de celui des Moscovites, que j'ai répan-
» du pour sauver vos vies. «

Le Czar aspiroit à plus qu'à détruire des villes. Il en fondoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une isle marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande : lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais, qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette isle inculte & deserte, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats ; & dans l'Hiver qu'un étang glacé où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route, & des marais profonds ; & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cent mille hommes que le Czar avoit rassemblés de toutes les extremités de ses Etats. Les païsans du roïaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontieres de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, secher des marais, élever des digues avant de jetter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par tout. Le Czar s'obstina à peupler un païs qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinérent ses ou-

vrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. Il est difficile de prévoir si cette colonie subsistera long-têms; mais la postérité sera étonnée qu'elle ait été fondée au milieu de tant d'obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y aportoient. Petersbourg étoit déja une ville en 1705. & son port étoit rempli de vaisseaux. L'Empereur y attiroit les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce climat sauvage. Sur tout il avoit rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis: les généraux Suedois qui battoient souvent ses troupes par tout ailleurs, n'avoient pû endommager cette colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le Czar en se créant ainsi de nouveaux Etats, tendoit toûjours la main au roi Auguste qui perdoit les siens; il lui persuada par le général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conferer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du général Shullembourg, que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le Nord, & en qui

il

Il mettoit sa derniere esperance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de cent mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leurs païs aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suede à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le roi Auguste institua l'ordre de l'Aigle blanche, foible ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La conference des deux Rois finit d'une maniere extraordinaire. Le Czar partit soudainement & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit-il parti que le roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protegeoit.

Tel étoit le nœud secret de cet évenement. Patkul proscrit en Suede pour avoir soutenu les privileges de la Livonie sa patrie, avoit été General du roi Auguste; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du general Fleming, favori du Roi, plus imperieux

&

& plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors General & Ambassadeur auprès d'Auguste: c'étoit un esprit penetrant; il avoit démêlé que les vûes de Fleming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la paix au roi de Suede à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suede. Le Chancelier éventa son projet; & obtint qu'on se saisît de sa personne. Le roi Auguste dit au Czar que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux. Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître: mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les cent mille Moscovites divisés en plusieurs petits corps, brûloient & ravageoient les terres des partisans de Stanislas, de l'autre Shulembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suedois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquérent les corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre mais si vivement, qu'un general Moscovite étoit battu avant qu'il sçût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le Vainqueur; s'il se trouvoit une riviere entre les ennemis & lui, Charles XII. & ses Suedois la passoient à la nage: Un parti Suedois prit le bagage d'Auguste, où il y avoit deux cent mille écus d'argent monnoïé:

Sta-

Stanislas saisit huit cent mille ducats apartenans au prince Menzikof general Moscovite. Charles à la tête de sa cavalerie faisoit souvent trente lieues en vingt quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuïoient en desordre au-delà du Boristène.

Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fonds de la Lithuanie, Shullembourg repassa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes presenter la bataille au grand maréchal Renchild, qui passoit pour le meilleur general de Charles XII. & que l'on apelloit le Parmenion de l'Alexandre du Nord.

Ces deux illustres Generaux qui sembloient participer à la destinée de leurs Maîtres, se rencontrérent assez près de Punits dans un lieu nommé Fravenstad, territoire déja fatal aux troupes d'Auguste. Renchild n'avoit que treize bataillons & vingt-deux escadrons qui faisoient en tout près de dix mille hommes : Shullembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-tems disciplinés en Saxe, sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris, qui joignoient la férocité Russienne à la discipline Allemande. Cette bataille de Fravenstad se donna le 12. Février 1706. mais ce même general Shullembourg qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la

fortune du roi de Suede, ſuccomba ſous celle du general Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne réſiſtérent pas un moment, les Moſcovites jettérent leurs armes dès qu'ils virent les Suedois; l'épouvante fut ſi ſubite, & le deſordre ſi grand, que les vainqueurs trouvérent ſur le champ de bataille ſept mille fuſils tous chargés qu'on avoit jettés à terre ſans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteuſe; & cependant jamais General n'avoit fait une ſi belle diſpoſition que Shullembourg, de l'aveu de tous les officiers Saxons & Suedois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maitreſſe des évenemens.

Parmi les priſonniers il ſe trouva un régiment entier de François: ces malheureux avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuſe bataille de Hocſted ſi funeſte à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient paſſé depuis au ſervice du roi Auguſte, qui en avoit fait un régiment de dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la maiſon de Joïeuſe. Le Colonel fut tué à la premiere ou plûtôt à la ſeule charge des Suedois: le régiment tout entier fut fait priſonnier de guerre. Dès le jour même ces François demandérent à ſervir Charles XII. & ils furent reçus à ſon ſervice par une deſtinée ſinguliere qui les réſervoit à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moſcovites, ils demandérent

ſent la vie à genoux : mais Renchild les fit maſſacrer inhumainement plus de ſix heures après le combat, pour punir ſur eux les violences de leurs compatriotes, & pour ſe débarraſſer de ces priſonniers dont il n'eût ſçu que faire.

Le Roi en revenant de Lithuanie aprit cette nouvelle victoire : mais la ſatisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalouſie : il ne put s'empêcher de dire : *Renchild ne voudra plus faire comparaiſon avec moi.*

Auguſte ſe vit alors ſans reſſources ; il ne lui reſtoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux régimens Moſcovites ; deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par leſquelles même il craignoit d'être livré au Vainqueur : mais ſon malheur fut au comble, quant il ſçut que Charles XII. étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

La Diéte de Ratiſbonne qui repreſente l'Empire, mais dont les réſolutions ſont ſouvent auſſi infructueuſes que ſolemnelles, déclara le roi de Suede ennemi de l'Empire, s'il paſſoit au-delà de l'Oder avec ſon armée : cela même le détermina à vénir plûtôt en Allemagne.

A ſon aproche les villages furent déſerts ; les habitans fuïoient de tous côtés. Charles en uſa alors comme à Copenhague il fit afficher par tout qu'il n'étoit venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendroient chez eux & qui païeroient les contributions qu'il ordon-

 neroit

neroit, feroient traités comme fes propres fujets, & les autres pourfuivis fans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on fçavoit n'avoir jamais manqué à fa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choifit fon camp à Alranftad près de la campagne de Lutfen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Guftave-Adolphe : il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eût conduit fur le lieu : » J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, » Dieu m'accordera peut-être un jour » une mort auffi glorieufe. «

De ce camp, il ordonna aux Etats de Saxe de s'affembler, & de lui envoïer fans délai les regiftres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eût en fon pouvoir, & qu'il fut informé au jufte de ce que la Saxe pouvoit fournir ; il la taxa à fix cent vingt-cinq mille rixdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque foldat Suedois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biére, & quatre fols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainfi réglées le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des infultes de fes foldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnifon, que chaque hôte chez qui les foldats logeroient, donneroit des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le foldat n'auroit point fa paie. Des infpecteurs alloient de plus tous les quinze jours de maifon

maiſon en maiſon, s'informer ſi les Suedois n'avoient point commis de dégât. Ils avoient ſoin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On ſçait ſous quelle diſcipline ſevere vivoient les troupes de Charles XII. qu'elles ne pilloient pas les villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier ſignal. Les Suedois ſe vantent encore aujourd'hui de la diſcipline qu'ils obſervérent en Saxe; & cependant les Saxons ſe plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent: contradictions qui ſeroient impoſſibles à concilier, ſi l'on ne ſçavoit combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abuſaſſent quelquefois de leurs droits; & que les vaincus ne priſſent les plus legeres léſions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi ſe promenant à cheval près de Lipſic, un païſan Saxon vint ſe jetter à ſes pieds pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit deſtiné pour le dîner de ſa famille. Le Roi fit venir le ſoldat: Eſt-il vrai, dit-il, d'un viſage ſevere, que vous avez volé cet homme? Sire, dit le ſoldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que Vôtre Majeſté en a fait à ſon maître; vous lui avez ôté un roïaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon. Le Roi donna dix ducats de ſa main au païſan, & pardonna au ſoldat en faveur de la hardieſſe du bon

mot, en lui disant : Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un roïaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.

La grande foire de Lipsic se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une sûreté entiere ; on ne vit pas un soldat Suedois dans la foire : on eût dit que l'armée du roi de Suede n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du païs. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquilité aussi profonde que dans Stokolm.

Le roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son roïaume & de son Electorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII. pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec monsieur Finsten référendaire du Conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs, & son blanc signé : *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & Chrétiennes.* Il étoit réduit à la necessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignoit avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnoit, ne se vangeât sur lui de sa soumission au Vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivérent de nuit au camp de Charles XII. ils eurent une audience secrette. Le Roi lut la lettre. « Messieurs, » dit-il aux Plénipotentiaires, vous au-

» rez dans un moment ma réponse. « Il se retira aussi-tôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit :

JE consens de donner la paix aux conditions suivantes, ausquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1°. *Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnoisse Stanislas pour légitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2°. *Qu'il renonce à tous autres traités, & particulierement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3°. *Qu'il renvoie avec honneur en mom camp les princes Sobiesky, & tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4°. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut emploïer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suede. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper. Ce Ministre ne répondoit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon *Telle est la volonté du Roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.*

Tandis que cette paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son Vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince Menzikoff generalissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non-seulement il ne souhaitoit plus ses secours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxones qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voïoit en même tems détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en presence d'un des generaux Suedois nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince Menzikoff pressa le roi Auguste de donner bataille. Le Roi très-embarassé différa sous divers prétextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suedois dans l'armée de Meyerfeld; & c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suedois pendant les négociations, & la perdre, c'étoit creuser l'abîme où il étoit; il prit le parti d'envoïer un homme de confiance au General ennemi pour lui donner part du secret de la paix, &

& l'avertir de se retirer : mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit, Le general Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un piége pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suedois en bataille rangée pour la premiere fois. Cette victoire que le roi Auguste remporta presque malgré lui, fut complette il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur tel qu'il fût, & à reconnoître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le roi de Suede avec l'armée Moscovite. Mais aïant refléchi que Charles XII. étoit à la tête d'une armée Suedoise, jusqu'alors invincible, que les Moscovites l'abandonneroient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son païs hereditaire, déja épuisée d'argent & d'hommes seroit ravagée également par les Moscovites & par les Suedois ; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le secourir ; qu'il demeureroit sans Etats, sans argent, sans amis, il conçut qu'il falloit fléchir sous la loi qu'imposoit le roi de Suede. Cette loi ne devint que plus dure, quand Charles eut apris que le roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colere & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui ve-

noit de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Finsten, l'un de ses Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtoit la couronne. Auguste hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa presence pouroit fléchir le roi de Suede, & que son ennemi se souviendroit peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la premiere fois dans un lieu nommé Guntersdorf au quartier du comte Piper, sans aucune ceremonie. Charles XII. étoit en grosses bottes, aïant pour cravatte un tafetas noir au tour du col : son habit étoit comme à l'ordinaire d'un gros drab bleu avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée qui lui avoit servi à la bataille de Narva, & sur le pommau de laquelle il s'apuïoit souvent. La conversation ne roula que sur cet étrange habillement & sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au roi Auguste, qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtoit une couronne à l'autre. Auguste sur tout parloit avec un

air

air de complaisance, & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires sçavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînérent depuis plusieurs fois ensemble. Charles affecta toûjours de donner la droite au roi Auguste: mais loin de relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures il voulut que le Roi Electeur, non-seulement envoïat à Stanislas les pierreries & les archives de la Couronne; mais encore qu'il lui écrivît une lettre de félicitation sur son avénement. Il insista sur tout qu'on lui livrât sans differer le general Patkul. Auguste fut donc forcé d'écrire à son rival la lettre suivante.

MONSIEUR ET FRERE,

Comme je dois avoir des égards pour les prieres du Roi de Suede, je ne puis m'empêcher de féliciter Vôtre Majesté sur son avénement à la Couronne, quoique peut-être le traité avantageux que le roi de Suede vient de conclure pour Votre Majesté m'eût dû dispenser de ce commerce; toutefois je félicite Votre Majesté, priant Dieu que vos sujets vous soient plus fidéles qu'ils ne me l'ont été.

AUGUSTE, Roi.

A Lipsic 8. Avril 1707.

Stanislas répondit:

MONSIEUR ET FRERE,

La correspondance de Votre Majesté est une nouvelle obligation que j'ai au roi de Suede : je suis sensible, comme je le dois, aux complimens que vous me faites sur mon avénement; j'espere que mes sujets n'auront point lieu de me manquer de fidélité, puisque j'observerai les lois du roïaume.

STANISLAS, roi de Pologne.

Le roi Stanislas vint lui-même à Lipsic: il y rencontra un jour le roi Auguste; mais ces Princes se saluérent sans se parler. C'étoit le comble du triomphe de Charles XII. de voir dans sa cour deux Rois, dont l'un étoit couronné, & l'autre détrôné par ses armes.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fit effacer des Prieres publiques, ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky: ces Princes au sortir de leur prison refusérent de le voir; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dût lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandoit hautement comme son ambassadeur; de l'autre le roi de Suéde exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le château de Conisting en Saxe. Le roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII. & son honneur en même-

tems.

tems. Il envoïa des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suedoises ; mais auparavant il envoïa au Gouverneur de Konisting, un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouverneur sçachant que Patkul étoit très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du roi Auguste, refusa de païer ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivérent, & le livrérent immédiatement à quatre capitaines Suedois qui l'emmenérent d'abord au quartier general d'Alranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles oubliant que Patkul étoit ambassadeur du Czar, & se souvenant seulement qu'il étoit né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la derniere rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui aprendre le genre du suplice. Alors cet homme qui avoit bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soutenu par la gloire, ni par la colere, uniques sources de l'intrépidité des hommes, répandit un torrent de larmes dans le sein du

Chapelain. Il étoit fiancé avec une dame Saxonne nommée madame d'Enfilden, qui avoit de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avoit compté d'épouſer à peu près dans le tems même qu'on le livra au ſuplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſurer qu'il mouroit plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eût conduit au lieu du ſuplice, & qu'il vit les roues & les pieux dreſſés, il tomba dans des convulſions de fraïeur, & ſe rejetta dans les bras du Miniſtre qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un officier Suedois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles :

» On fait ſçavoir que l'ordre très-exprès de Sa Majeſté, notre Seigneur très-clément, eſt que cet homme qui eſt traître à la patrie, ſoit roué & écartelé pour réparation de ſes crimes, & pour l'exemple des autres. Que chacun ſe donne de garde de la trahiſon, & ſerve ſon Roi fidélement. » A ces mots de *Prince très-clément*. Quelle clémence, dit Patkul, & à ceux de *traitre à la patrie*. Hélas, dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſuplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné Jean-Reinold Patkul, ambaſſadeur & general de l'empereur de Moſcovie.

Ceux qui ne voïoient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon Roi, diſoient qu'il avoit mérité la mort ; ceux qui le regardoient

soient comme un Livonien né dans une Province, laquelle avoit des priviléges à défendre, & qui se souvenoient qu'il n'étoit sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'apelloient le martir de la liberté de son païs. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suede élevé dans les principes du Despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restérent exposés sur des poteaux jusques en 1713. qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Alranstad : on les lui aporta à Varsovie dans une cassette, en presence de l'Envoïé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre ; Voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étoient presents, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Charles gardoit le même traitement au general Fléming, favori, & depuis premier ministre du roi Auguste. Fleming étoit né dans la Poméranie Suedoise ; & quoique dès son enfance il eût été attaché à l'électeur de Saxe, Charles le regardoit toujours comme son sujet : il demanda long-tems qu'il lui fût livré. Fléming qui voïoit son maître hors d'é-

tat

tat de rien refuser, prit le parti de se retirer en Prusse. De-là il écrivit au roi Stanislas, avec lequel il avoit été lié en Pologne, pour le suplier d'obtenir du roi de Suede qu'il cessât cette proscription contre lui. Stanislas en parla avec chaleur; il réitera ses prieres huit jours de suite, sans pouvoir rien obtenir : enfin il se jetta presque aux pieds de Charles qui lui dit : Mon Frere, vous le voulez, je vous donne sa vie; mais souvenez-vous que vous vous en repentirez un jour. En effet Fléming servit depuis son Maître contre le roi Stanislas, beaucoup trop au-delà de son devoir.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel, officier dans les troupes Saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stokolm par arrêt du Sénat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette difference de suplices dans le même cas, faisoit trop voir que Charles en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit, Paikel après sa condamnation, fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or si on vouloit lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison en presence du colonel Hamilton & des magistrats de la ville; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable; on porta à la monnoie de

Stokolm

Stokolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'experience ; & on en fit au Senat un raport si juridique, & qui parut si important, que la Reine aïeule de Charles ordonna de suspendre l'execution jusqu'à ce que le Roi informé de cette singularité envoïât ses ordres à Stokolm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette infléxibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croïoit le secret possible. Le roi Auguste qui en fut informé dit ; Je ne m'étonne pas que le roi de Suéde ait tant d'indifference pour la pierre philosophale : il l'a trouvée en Saxe.

Quand le Czar eut apris l'étrange paix que le roi Auguste, malgré leurs traités, avoit concluë à Alrandstad ; & que Patkul son ambassadeur Plénipotentiaire avoit été livré au roi de Suede au mépris des lois des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats generaux des Provinces-Unies : il apelloit lâcheté & perfidie la necessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées ; il

les pressa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altrandstad une garantie que Charles XII. leur arrachoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suede. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugérent pas à propos d'irriter Charles XII. par le refus de la vaine ceremonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le conseil du Czar d'user de represailles envers les officiers Suedois prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suede, que de Suedois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir ; Levenhaup, general du roi de Suede, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un païs sans forteresses & plein de factions. Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y

avoit

avoit point de garnison Suedoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se presente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Leopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats aussi-bien que deux Rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primat nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Leopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnés par la paix d'Alrandstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnés: on y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pû dire quel eût été le veritable.

Pendant les conferences de Leopold, le Czar lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du roi de Suede, obtint secrettement qu'on lui envoïât beaucoup d'officiers Allemans. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considerablement ses forces, en aportant avec eux la discipline & l'experience. Il les engageoit à son service par des liberalités; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers generaux & aux colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish: les officiers subalternes eurent des médailles d'or; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapés dans sa nouvelle ville

de Petersbourg, où les arts fleurissoient à mesure qu'il aprenoit à ses troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchérent la Diéte de Leopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transferer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit: l'assemblée se contenta de ne reconnoître, ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux: mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces déliberations inutiles, le parti des princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenoient en secret pour le roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, & achevoient la ruine de leurs païs. Les troupes Suedoises, commandées par Levenhaup, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient tous les jours les troupes Moscovites. Ils brûloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également, amis & ennemis; on ne voïoit que des villes en cendre, & des troupes errantes de Polonois dépouillés de tout, qui détestoient également, & leurs deux Rois, & Charles XII. & le Czar.

Le roi Stanislas partit d'Alranstad le 15. Juillet de l'année 1707 avec le general Renchild, seize regimens Suedois, &

& beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnoître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes qui faisoit mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits ; son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue. Son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un païs que ses troupes avoient desolé, se retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ses corps d'armée, & où il devoit établir des magazins. Cette retraite laissa le roi Stanislas paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats, étoit le comte Siniausky, grand general de la Couronne, de la nomination du roi Auguste. Cet homme qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers parti ; il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être chef de parti, ne pouvant être Roi. Les troupes de la Couronne qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guéres d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre païs. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en souffroient, se donnérent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le roi de Suede recevoit alors dans son camp d'Alranftad, les ambassadeurs de presque tous les princes de la Chrétienté. Les uns venoient le suplier de quitter les terres de l'Empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur : le bruit même s'étoit répandu par tout, qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs, vint le fameux Jean duc de Malbouroug, de la part d'Anne, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiegé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit Courtisan, dans le Parlement un Chef de parti, dans les païs étrangers le plus habile Negociateur de son siécle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au sécretaire des Etats generaux, Fagel, homme d'un très-grand merite ; que plus d'une fois les Etats generaux aïant résolu de s'oposer à ce que le duc de Malbouroug devoit leur proposer, le Duc arrivoit, leur parloit en françois, langue dans laquelle il s'exprimoit très-mal, & les persuadoit tous.

Il soutenoit avec le prince Eugene, compagnon de ses victoires, & avec Hensius grand penfionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il sçavoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur ; qu'il étoit sollicité secrettement par les François, & que si ce Conqué-

rant

tant embrassoit le parti de Louis XIV. les Alliés seroient oprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV. contre les Alliés. Mais le duc de Malbouroug ne croïoit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suede.

Dès qu'il fut arrivé à Lipsic, où Charles étoit alors, il s'adressa secrettement, non pas au comte Piper premier Ministre, mais au baron de Goerts, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il dit à Goerts que le dessein des Alliés étoit de proposer bien-tôt au roi de Suede d'être Médiateur une seconde fois entr'eux & la France. Il parloit ainsi dans l'esperance de découvrir par la réponse de Goerts les intentions du Roi, & parce qu'il eût mieux aimé avoir Charles pour arbitre que pour ennemi. Ensuite il eut son Audience publique à Lipsic.

En abordant le Roi, il lui dit en françois qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir aprendre sous ses ordres ce qui lui restoit à sçavoir dans l'art de la guerre. Puis il eut en particulier une audience d'une heure, dans laquelle le Roi parloit en allemand & le Duc en françois. Celui-ci qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude aquis l'art de démêler les hommes, & de penetrer les raports qui

font entre leurs plus secrettes pensées, & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi, en lui parlant de guerre en general. Il crut apercevoir dans Charles XII. une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisoit à parler des conquêtes des Alliés. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom, malgré la moderation de cette conference. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suede & sa seule ambition, étoient de détrôner le Czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il sçavoit bien que l'Empereur ne resisteroit pas, & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII. à son penchant naturel, & satisfait de l'avoir penetré, ne lui fit aucune proposition.

Comme peu de negociations s'achevent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de Malbouroug n'avoit réussi auprès du roi de Suede qu'en donnant à propos une grosse somme au comte Piper; & la memoire de ce Suedois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai sçu

que

que Piper avoit reçu un present mediocre de l'Empereur par les mains du comte de Wratiſlau, avec le conſentement du Roi ſon maître, & rien du duc de Malbouroug. De plus, le comte Piper qui ſentoit qu'on pourroit lui imputer un jour les démarches de ſon Roi ſi elles devenoient malheureuſes, envoya au Senat de Suede ſon avis cacheté pour être ouvert après ſa mort. Cet avis étoit que Charles devoit affermir en Pologne le trône de Staniſlas, & accepter enſuite la médiation entre la France & les Alliés, avant d'aller s'engager dans la Moſcovie. Il eſt vrai que Piper pouvoit en même tems conſeiller à ſon maître cette expedition dangereuſe, & vouloir s'en diſculper devant la poſterité; mais auſſi il eſt certain que Charles étoit infléxible dans le deſſein d'aller détrôner l'Empereur des Ruſſes, qu'il ne recevoit alors conſeil de perſonne, & qu'il n'avoit pas beſoin des avis du comte Piper pour prendre de Pierre Alexiovits une vengeance qu'il cherchoit depuis ſi long-tems.

Enfin ce qui acheve de juſtifier ce Miniſtre, c'eſt l'honneur rendu long-tems après à ſa memoire par Charles XII. qui ayant apris que Piper étoit mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps à Stokolm, & lui ordonna à ſes dépens des obſeques magnifiques.

Le Roi qui n'avoit point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ſes ſuccès, croïoit qu'une année lui ſuffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il

pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe, mais il vouloit auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le comte Zobor chambellan de cet Empereur, avoit prononcé quelques paroles peu respectueuses pour le roi de Suede en presence de l'ambassadeur Suedois à Vienne, l'Empereur en avoit fait justice, quoiqu'à regret, en bannissant le Comte. Le roi de Suede ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le comte Zobor. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir, on mit le Comte entre les mains du Roi qui le renvoïa après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stettin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cent malheureux Moscovites, qui aïant échapé à ses armes, avoient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande; & si l'envoïé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troisiéme & la derniere de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Silésie, province apartenante à la maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des privileges établis à la verité par les traités de Westphalie, mais éteints,

éteints, ou du moins éludés par ceux de Riswik. L'Empereur qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises que les Catholiques furent obligés de leur ceder par ce traité; mais la concession de ces privileges que leur assuroit la fortune du roi de Suede, leur fut ravie dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII. s'apelloit Joseph : il étoit fils aîné de Leopold, & frere du sage empereur Charles VI. qui lui succeda depuis. L'internonce du Pape qui residoit alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs, de ce qu'un empereur Catholique comme lui avoit fait ceder l'intérêt de sa propre religion à ceux des heretiques. *Vous êtes bienheureux*, lui répondit l'Empereur en riant, *que le Roi de Suede ne m'ait pas proposé de me faire Lutherien : car s'il l'avoit voulu, je ne sçai pas ce que j'aurois fait.*

Le comte de Wratislau, son ambassadeur auprès de Charles XII. aporta à Lipsic le traité en faveur des Silesiens, signé de la main de son maître. Alors Charles dit, qu'il étoit content, & qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur. Cependant il ne vit pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pû. Il regardoit avec mépris la foiblesse de cette Cour, qui aïant aujourd'hui la moitié
de

de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habileté des negociations : cependant il songeoit à se vanger d'elle. Il dit au comte de Wratislau, que les Suedois avoient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avoient pas degeneré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la reine Christine avoit laissés à Rome. On ne sçait jusqu'où ce jeune Conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroissoit alors impossible : il avoit même envoïé secrettement plusieurs officiers en Asie, & jusques dans l'Egypte, pour lever le plan des Villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus vertueux ; & les Suedois valoient peut-être mieux que les Macedoniens : mais de pareils projets qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant aplanies ; toutes ses volontés executées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protegé sa religion Lutherienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre,

se voïant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les delices de la Saxe où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levoit à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne buvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, & ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suedois ne sçavoient point encore où le Roi vouloit les mener; on se doutoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ à son grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Lipsic... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajoûta en riant, jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le Maréchal lui aporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres, *Route de Lipsie à Stockolm*. La plûpart des Suedois n'aspiroient qu'à y retourner; mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. » Monsieur le Maréchal, dit-il, je vois bien où vous voudriez me mener; mais nous ne retournerons pas à Stokolm si-tôt. «

L'armée étoit déja en marche, & passoit auprès de Dresde: Charles étoit à la tête, courant toûjours selon sa coutume deux ou trois cent pas devant ses gardes. On le perdit

perdit tout d'un coup de vue : quelques Officiers s'avancérent à bride abattue pour sçavoir où il pouvoit être. On courut de tous côtés ; on ne le trouva point : l'allarme est en un moment dans l'armée : on fait alte ; les Généraux s'assemblent : on étoit déja dans la consternation : on aprit enfin d'un Saxon qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste : il étoit entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre Officiers generaux, & avoit été droit descendre au Palais. Il monta jusques dans l'apartement de l'Electeur, avant que le bruit se fût répandu qu'il étoit dans la ville. Le general Fléming aïant vû de loin le roi de Suede, n'eut que le tems de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déja presenté à l'idée du Ministre : il en parloit à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voïageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il emploïa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suede, qui servoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace, il conjura le roi Auguste de la demander à Charles ;

bien

bien sûr que ce Roi ne refuseroit pas cette legere condescendance à un Prince à qui il venoit d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du roi de Suede, & s'entretenoit avec Hord general Suedois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre Maître ne me refusera pas. Vous ne le connoissez pas, répartit le general Hord, il vous refusera plûtôt ici que partout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans, la grace du Livonien. Charles la refusa d'une maniere à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi Auguste, & partit. Il trouva en rejoignant son armée, tous ses Generaux assemblés en conseil de guerre; il leur en demanda la cause. Le general Renchild lui dit, qu'il comptoit assieger Dresde en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonniere. Bon, dit le Roi, on n'oseroit, on n'oseroit. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi Auguste tenoit conseil extraordinaire à Dresde; vous verrez dit Renchild qu'ils déliberent sur ce qu'ils devoient faire hier.

Fin du troisiéme Livre.

ARGU-

ARGUMENT
du quatriéme Livre.

CHarles quitte la Saxe : pourſuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine : ſes pertes , ſa bleſſure : bataille de Pultava , ſuites de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie : ſa reception en Beſſarabie.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.



LIVRE QUATRIE'ME.

CHARLES partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-seulement tous les régimens étoient complets, mais il y avoit dans chaque compagnie plusieurs surnumeraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le comte Levenhaup, l'un

de ſes meilleurs Generaux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes : il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venoient de Suede. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti auquel le roi Auguſte ſembloit avoir renoncé : ſes troupes diviſées en pluſieurs corps, fuïoient de tous côtés au premier bruit de l'aproche du roi de Suede. Il avoit recommandé lui-même à tous ſes Generaux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales.

Le roi de Suede au milieu de ſa marche victorieuſe, reçut une ambaſſade ſolemnelle de la part des Turcs. L'Ambaſſadeur eut ſon audience au quartier du comte Piper. C'étoit toûjours chez ce Miniſtre que ſe faiſoient les ceremonies d'éclat : il ſoutenoit la dignité de ſon maître par des dehors magnifiques ; & le Roi toûjours plus mal logé, plus mal ſervi, & plus ſimplement vétu que le moindre officier de ſon armée, diſoit que ſon Palais étoit le quartier de Piper. L'ambaſſadeur Turc preſenta à Charles cent ſoldats Suedois, qui aïant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avoient été rachetés par le Grand Seigneur ; & que cet Empereur envoïoit au Roi comme le preſent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté Ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de Charles

Charles XII. mais parce que le Sultan ennemi naturel des empereurs de Moscovie & d'Allemagne vouloit se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suede & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avénement. Ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le tems eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrace pouvoit faire tomber.

A peine Charles eût-il donné audience à l'ambassadeur de la porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Le Czar étoit sorti de Pologne, & y étoit rentré plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce païs ouvert de toutes parts, n'aïant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissoit aux Moscovites la liberté de reparoître souvent au même endroit où ils avoient été battus ; & même de penetrer dans le païs aussi avant que le Vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé jusqu'à Leopold, à l'extrêmité Meridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie à cent lieues de Leopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui assisté de dix mille Suedois & de ses nouveaux sujets, avoit à conserver son roïaume contre les ennemis, étrangers & domestiques ; pour lui il se mit à la tête de sa cavalerie, & marcha vers Grodno au

milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il avoit déja passé le Niemen à deux lieues de la ville, & le Czar ne sçavoit encore rien de sa marche. A la premiere nouvelle que les Suedois arrivent, le Czar sort par la porte du Nord; & Charles entre par celle qui est au Midi. Le Roi n'avoit avec lui que six cent gardes, le reste n'avoit pû le suivre. Le Czar fuïoit avec plus de deux mille hommes, persuadé que toute une armée entroit dans Grodno. Il aprend le jour même par un transfuge Polonois, qu'il n'a quitté la place qu'à six cent hommes, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il détache quinze cent chevaux de sa troupe à l'entrée de la nuit pour aller surprendre le roi de Suede dans la ville. Les quinze cent Moscovites arrivérent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la premiere garde Suedoise sans être reconnus. Trente hommes composoient cette garde; ils soutinrent seuls un demi quart d'heure l'effort de quinze cent hommes. Le Roi qui étoit à l'autre bout de la ville accourut bien-tôt avec le reste de ses six cent gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontieres de la Moscovie où étoit leur rendez-vous. Les Suedois que le Roi partagea

tagea aussi en divers corps, ne cesserent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuïoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'Hiver. Il y avoit déja long-tems que toutes les saisons étoient devenues égales pour les soldats de Charles, & pour ceux du Czar : la seule terreur qu'inspiroit le nom du roi Charles, mettoit alors de la difference entre les Moscovites & les Suedois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhêne, en tirant vers l'Orient, ce ne sont que des marais, des deserts, des montagnes, des forêts immenses. Dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres : les païsans enfouissent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suedois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvoit pas toujours, & elles n'étoient pas suffisantes.

Le roi de Suede qui avoit prévu ces extrêmités, avoit fait aporter du biscuit pour la subsistance de son armée, rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le 25. de Juin 1708. devant la riviere de Berezine, vis-à-vis Borissou.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suedois de passer la riviere. Charles posta quelques regimens sur le bord de la Berezine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avoit voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la riviere : il y fait jetter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendoit ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas, ils décampérent, & se retirérent vers le Boristhêne, gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suedois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toûjours vers le Boristhêne. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derriere un marais auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une riviere. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fût arrivé ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied, il traverse la riviere & le marais, aïant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnés qu'aucune barriere ne pût les défendre, furent enfoncés en même

tems

tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la cavalerie Suedoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers des ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme Suedois nommé Gullenstiern qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher, il le força de prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit essuïé les plus grands dangers, & où il avoit montré plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille où on lisoit d'un côté : *Silvæ, paludes, aggeres, hostes victi.* Et de l'autre : *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Moscovites chassés par tout, repassérent le Boristêne qui sépare les Etats de la Pologne & de leur païs. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou derniere ville de la Pologne, qui apartient tantôt aux Polonois, tantôt aux Czars, destinée commune aux places frontieres.

Le Czar qui vit alors son Empire où il venoit de faire naître les arts & le commerce, en proie à une guerre capable de renverser un peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hazarder quelques propositions par un gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suede. Char-

les XII. accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs Capitales, répondit simplement : *Je traiterai avec le Czar à Moscou*. Quand on raporta au Czar cette réponse hautaine : » Mon frere » Charles, dit-il, prétend faire toûjours » l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne » trouvera pas en moi un Darius. «

De Mohilou, place où le Roi traversa le Boristêne, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toûjours sur les frontieres de Pologne & de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le païs de Smolensko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou : le Czar se retiroit par ce chemin, le Roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arriere-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suedoise. L'avantage demeuroit presque toûjours à ces derniers ; mais ils s'affoiblissoient à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidoient rien, & où ils perdoient toûjours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmouks.

Ces Calmouks sont des Tartares qui habitent entre le roïaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarcande païs des Tartares Usbeks, & patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le païs des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent

bitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un empire absolu, mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toûjours de ces Calmouks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée, n'aïant avec lui que six regimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son regiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirérent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmouks étoient cachés; ils parurent alors, & se jettérent entre le regiment où le Roi combattoit, & le reste de l'armée Suedoise. A l'instant & Moscovites & Calmouks entourérent ce regiment & percérent jusqu'au Roi. Ils tuérent deux Aides de camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui : un Ecuïer lui en presentoit un autre ; mais l'Ecuïer & le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du Roi par la foule qui se jettoit sur eux ; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il étoit épuisé de fatigue : il avoit tué plus de douze

ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par tout, & sur lequel il compta toûjours. Enfin un colonel nommé Dardof se fait jour à travers des Calmouks avec une seule compagnie de son regiment: il arrive à tems pour dégager le Roi: le reste des Suedois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs: Charles monta à cheval; & tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le Vainqueur étoit toûjours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues françoises: les chemins n'étoient pas plus mauvais par eux-mêmes que ceux par où les Suedois avoient déja passé: mais on eut avis que le Czar avoit non-seulement rendu toutes les routes impraticables, soit en les couvrant d'eaux dans les endroits voisins des marais, soit en faisant de distance en distance des fossés profonds, soit en couvrant les chemins de forêts qu'on avoit abatues; mais encore qu'il avoit brûlé tous les villages à droit & à gauche. L'Hiver aprochoit: il y avoit peu d'aparence d'avancer promptement dans le païs, nulle d'y subsister; & toutes les forces Moscovites réunies pouvoient aller au roi de Suede par des chemins qu'il ne connoissoit pas.

Charles aïant fait la revue de son armée;

mée, & s'étant fait rendre compte des vivres, vit qu'on n'en avoit pas pour quinze jours. Le general Levenhaup qui devoit lui amener des provisions, & quinze mille hommes de renfort, ne venoit point : il résolut donc de quitter le chemin de Moscou, & de tourner au Midi vers l'Ukraine dans le païs des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce païs a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhêne qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est : la principale ville est Bathurin sur la petite riviere de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Meridionale située par le quarante-huitiéme degré, est un des païs des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons voisins de la petite Tartarie ne sément ni ne plantent, parce que les Tartares de Bougiac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, viendroient ravager leurs plans & leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre; mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du Grand Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur; & par consequent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'a-

d'abord ſous la protection de la Pologne qui la traita trop en ſujette : elle ſe donna depuis au Moſcovite qui la gouverna en eſclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukraniens jouirent du privilége d'élire un Prince ſous le nom de General ; mais bien-tôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur General fut nommé par la cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſoit alors cette place étoit un gentilhomme Polonois, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie : il avoit été élevé page du roi Jean Caſimir, & avoit pris à ſa Cour quelque teinture des belles lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un gentilhomme Polonois, aïant été découverte, le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nud ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui étoit du païs de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de faim. Quelques païſans le ſecoururent : il reſta long-tems parmi eux, & ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumieres lui donna une grande conſideration parmi les Coſaques : ſa réputation s'augmentant de jour en jour, obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcou avec le Czar, cet Empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans : Mazeppa répondit, que la ſituation de l'Ukraine, & le génie de cette nation étoient des obſta-

obstacles insurmontables : le Czar qui commençoit à être échauffé par le vin, & qui ne commandoit pas toûjours à sa colere, l'apella traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte : l'armée de Suede qui parut bien-tôt après sur les frontieres, lui en facilita les moïens : il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant roïaume de l'Ukraine & des débris de l'empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprenant, & d'un travail infatigable : il se ligua secrettement avec le roi de Suede pour hâter la chute du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la riviere Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étoient immenses. L'armée Suedoise marcha donc de ce côté au grand étonnement de tous les Officiers qui ne sçavoient rien du traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoïa ordre à Levenhaup de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettoit de passer l'Hiver, afin que s'étant assuré de ce païs, il pût conquérir la Moscovie au Printems suivant ; & cependant il s'avança vers la riviere Desna qui tombe dans le Boristhêne à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvés jusqu'alors dans la route, étoient legers en compa-

comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le general Lagercron qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient à trente lieues de la veritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de Lagercron : on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie, & tous les chariots restérent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suedois avoient consumé le peu de biscuit qui leur restoit : cette armée exténuée de lassitude & de faim arriva sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avoit manqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançoit vers l'autre bord de la riviere : le Roi fut étonné, mais il résolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette riviere étoient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversérent la riviere selon leur maniere accoutumée, les uns sur des radaux faits à la hâte, les autres à la nage : le corps des Moscovites qui arrivoit dans ce tems-là même, n'étoit que de huit mille hommes : il ne resista pas long-tems, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces païs perdus, incer-

incertain de sa route & de la fidelité de Mazeppa : ce Cosaque parut enfin, mais plûtôt comme un fugitif, que comme un Allié puissant. Les Moscovites avoient découvert & prévenu ses desseins : ils étoient venus fondre sur ces Cosaques qu'ils avoient taillés en piéces : ses principaux amis pris les armes à la main, avoient péri au nombre de trente par le suplice de la rouë, ses villes étoient réduites en cendre, ses tresors pillés, les provisions qu'il préparoit au roi de Suede saisies : à peine avoit-il pû échaper avec six mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toute-fois il aportoit au Roi l'esperance de se soutenir par ses intelligences dans ce païs inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui enragés contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles esperoit au moins que son general Levenhaup viendroit reparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suedois qui valoient mieux que cent mille Cosaques, & aporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déja passé le Boristhêne au-dessus de Mohilou, & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie & sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno,

près

près de l'endroit où les rivieres de Pronia & de Soffa se joignent pour aller tomber loin au-dessous dans le Borilthêne, le Czar parut à la tête de cinquante mille hommes.

Le general Suedois qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suedois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaup marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc ils tuérent quinze cent Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar, on fuïoit de tous côtés. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entierement défait. Il sentoit que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée, & qu'il étoit perdu si Levenhaup joignoit le roi de Suede avec une armée victorieuse:

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arriere-gard où étoient des Cosaques & des Calmouks : Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer. De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du prince Menzikof & du prince Gallicsin. Levenhaup, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croïant en avoir

avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'enveloper. Les Suedois firent face par tout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le general Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisiéme fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta : les Suedois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaup rallia ses troupes derriere ses chariots : les Suedois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le General les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaup s'étoit retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivérent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être con-

sommé par les flâmes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvérent. Le Czar qui vouloit achever la défaite des Suedois, envoïa un de ses generaux nommé Flug les attaquer encore pour la cinquiéme fois : ce General leur offrit une capitulation honorable. Levenhaup la refusa & livra un cinquiéme combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore, il en perdit la moitié ; l'autre ne put être forcée : enfin la nuit survenant, Levenhaup après avoir soutenu cinq combats contre cinquante mille hommes, passa la Sossa à la nage suivi par cinq mille hommes qui lui restoient, dont les blessés passérent sur des radaux. Le Czar perdit plus de vingt mille Moscovites dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suedois, & Levenhaup celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi Stanislas eût bien voulu aller joindre Charles dans le même tems, mais les Moscovites vainqueurs de Levenhaup, lui eussent coupé les chemins, & Siniausky l'occupoit assez en Pologne.

Le roi de Suede se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un païs où il n'avoit guéres de ressource que son courage.

Dans

Dans cette extrémité le memorable Hiver de 1709. plus terrible encore sur ces frontieres de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis; il osoit faire de longues marches avec ses troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombérent morts de froid presqu'à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes, les fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaussûres de peaux de bêtes, comme ils pouvoient: souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais & dans des rivieres, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante étoit réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suede, & on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul Officier se plaignit. » Eh quoi! lui dit le Roi, vous en-» nuïez-vous d'être loin de votre femme? » si vous êtes un vrai soldat, je vous me-» nerai si loin que vous pourrez à peine » recevoir des nouvelles de Suede une » fois en trois ans. «

Un soldat osa lui presenter avec murmure, en presence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avoient alors, & dont ils n'avoient pas même suffisamment: le Roi reçut le mor-

ceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : Il n'est pas bon, mais il peut se manger. Ce trait tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire suporter à l'armée Suedoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre General.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stokolm, mais ce ne fut que pour aprendre la mort de la duchesse de Holstein sa sœur, que la petite verole enleva au mois de Decembre 1708. dans la vingt-septiéme année de son âge. C'étoit une Princesse aussi douce & aussi compatissante que son frere étoit impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse: il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible.

Il aprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en execution de ses ordres, mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son camp; puisqu'entre lui & Stokolm, il y avoit près de cinq cent lieuës à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que le roi de Suede, après avoir envoïé de nouvelles troupes au secours des confederés de Pologne, réunis contre Stanislas sous le general Siniauski, s'avança bien-tôt dans

l'Ukraine

l'Ukraine au milieu de ce rude hiver pour faire tête au roi de Suede. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suedoise périroit entierement à la longue; puisqu'elle ne pouvoit être recrutée, tandis que lui pouvoit tirer à tout moment de nouvelles forces de ses Etats.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques desavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suedois. Mazeppa seul, ce prince des Cosaques, les faisoit subsister: sans ce secours l'armée eût péri de faim & de misere. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidéle à son nouvel Allié; soit que le suplice affreux de la roue dont avoient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles avec ses dix-huit mille Suedois, & autant de Cosaques, n'avoit perdu ni le dessein, ni l'esperance de penetrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la riviere Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhêne; le Czar en avoit fait un ma-

gazin. Si le Roi la prenoit, il se rouvroit le chemin de Moscou, & pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il esperoit encore de Suede, de Livonie, de Pomeranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siege avec ardeur. Mazeppa qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en seroit bien-tôt le maître: l'esperance renaissoit dans l'armée. Les soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs miseres.

Le Roi s'aperçut dès le commencement du siege qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jetta du secours dans la ville: la garnison par ce moïen se trouva forte de près de dix mille hommes.

Le Roi en continua le siege avec plus de vigueur: il emporta les ouvrages avancés, donna même deux assauts au corps de la place, & prit la courtine. Le siege étoit en cet état lorsque le Roi s'étant avancé à cheval dans la riviere pour reconnoître de plus près quelques ouvrages, reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du Prince étoit

tout sanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du Roi commençoit à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitérent sa plaie ; la gangréne y étoit déja : ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un chirurgien nommé Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe au Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi ; taillez hardiment, ne craignez rien: il tenoit lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le tems même qu'on lui mettoit un apareil, il ordonna un assaut pour le lendemain ; mais à peine avoit-il donné cet ordre qu'on vint lui aprendre que le Czar paroissoit avec une armée de plus de soixante & dix mille hommes. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voïoit entre le Boristhêne & la riviere qui passe à Pultava, dans un païs desert, sans places de sureté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de relations l'ont debité : mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal Renchild dans sa tente, & lui ordonna sans deliberation,

comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. Renchild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi, il rencontra le comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le Ministre & le General. Piper lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau : Non, dit le General froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte Piper fut entré dans la tente : Renchild ne vous a-t-il rien apris, lui dit le Roi ? Rien, répondit Piper : Eh bien je vous aprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si desesperée, mais il sçavoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus celebres Monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiovits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suedoises ; l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens ; Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire ; Alexiovits ne fuïant point le peril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts ; le monarque Sue-

dois

dois libéral par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue. Celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avoit été barbare qu'une fois; celui-ci n'aïant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son païs, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abregé ses jours. Charles avoit le titre d'Invincible qu'un moment pouvoit lui ôter; les Nations avoient déja donné à Pierre Alexiovits le nom de Grand qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le camp du roi de Suede au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derriere lui à environ un mille, & la riviere de Pultava au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avoit passé la riviere à une lieue de Pultava, du côté de l'Occident, & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suedois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie: le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurérent au bagage. De sorte que l'armée Suedoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avoit pas douze mille de troupes reglées.

Les generaux Renchild, Field, Levenhaup, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton, le prince Virtemberg, parent du Roi, & quelques autres dont la plûpart avoient vû la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suedois avoient détruit une armée de cent mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disoient aux soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisoit la marche porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin: la cavalerie ennemie étoit à l'Occident à la droite du camp Moscovite; le prince Menzikoff, & le comte Gollowin l'avoient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le general Slipenbak à la tête des Suedois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suedoises sçavent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suedois criérent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avoit envoyé au milieu de la nuit le general Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons qui devoient

prendre

prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaqueroit de front ; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parut point. Le Czar qui s'étoit cru perdu, eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenuë par le détachement de Creuts, fut rompuë à son tour. Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiroient du camp sur la cavalerie Suedoise, & l'infanterie Russienne débouchant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar par une presence d'esprit, & par une penetration qui n'apartient dans ces momens qu'aux veritablement grands hommes, détache alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava & les Suedois ; le prince Menzikoff executa avec habileté & avec promptitude l'ordre de son maître ; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suedoise, & les troupes restées au camp devant Pultava ; mais aïant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'envelopa & le tailla en pieces.

Cependant l'infanterie Moscovite sortoit de ses lignes, & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suedoise se ralliout à un quart de lieuë de l'armée ennemie. Et le Roi aidé de son Velt-Maréchal Renchild, ordonnoit tout pour un combat general. Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes, son infanterie occupant

pant le centre, sa cavalerie les deux aîles. Le Czar disposoit son armée de même; il avoit l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suedois ne lui en oposoient que quatre, & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'aïant alors que le titre de Major general, & sembloit obéir au general Cseremetoff. Mais il alloit comme Empereur de rang en rang monté sur un cheval turc, qui étoit un present du Grand Seigneur, exhortant les capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

Charles fit ce qu'il put pour monter à cheval à la tête de ses troupes; mais ne pouvant s'y tenir sans de grandes douleurs, il se fit remettre sur son brancard, tenant son épée d'une main, & un pistolet de l'autre.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premieres volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres: une seconde volée mit le brancard en pieces, & renversa le Roi. Les troupes qui combattoient près de lui le crurent mort. Les Suedois consternés s'ébranlerent, & la poudre leur manquant, & le canon ennemi continuant à les écraser, la premiere ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette derniere action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moscovite

qui

qui mit en déroute l'armée Suedoise, tant les choses étoient changées.

Le Roi porté sur des piques par quatre grenadiers, couvert de sang, & tout froissé de sa chute, pouvant parler à peine, s'écrioit, Suedois, Suedois. La colere & la douleur lui rendant quelques forces, il tenta de rallier quelques régimens. Les Moscovites les poursuivoient à coups d'épées, de baïonnettes & de piques. Déja le prince Virtemberg, le general Renchild, Hamilton, Stakelberg, étoient faits prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le comte Piper avec tous les officiers de la Chancellerie, étoient sortis de ce camp, & ne sçavoient ni ce qu'ils devoient faire, ni ce qu'étoit devenu le Roi ; ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un major nommé Bere s'offrit de les conduire au bagage : mais les nuages de poussiere & de fumée qui couvroient la campagne, & l'égarement d'esprit, naturel dans cette desolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne vouloit point fuir & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le general Poniatosky, colonel de la garde Suedoise du roi Stanislas, homme d'un merite singulier, que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'étoit

toit un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toûjours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à un jeune Suedois nommé Federic, premier valet de chambre du Roi & homme aussi intrépide que son Maître : tous deux prennent le Roi par-dessous les bras, & aidés d'un drabant qui s'aprocha, ils le mettent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. Federic alloit à cheval auprès de son Maître, & le soutenoit de tems en tems.

Poniatosky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion General par necessité, rallia cinq cens cavaliers auprès de la personne du Roi : les uns étoient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix regimens Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suedoise.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur ; mais il faloit fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carosse du comte Piper, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stokolm. On le mit dans cette voiture ; & on prit avec précipitation la route du Boristêne. Le Roi qui depuis

le

le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avoit pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'étoit devenu le comte Piper : Il est pris avec toute la Chancellerie, lui répondit-on. Et le general Renchild, & le duc de Virtemberg? ajoûta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatosky. Prisonniers chez des Moscovites ! reprit Charles en haussant les épaules. Allons donc, allons plûtôt chez les Turcs. On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vu alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moscovites saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvérent six millions en especes, dépouilles des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille Suédois furent tués dans la bataille, environ six mille furent pris, trois ou quatre mille s'écartérent, desquels on n'a jamais entendu parler. Il restoit encore près de dix-huit mille hommes, tant Suédois & Polonois, que Cosaques, qui fuïoient vers le Boristhêne, sous la conduite du general Levenhaup. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carosse où il étoit rompit dans la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrace il s'égara pendant la nuit dans un bois; là son courage ne pouvant plus supléer à ses forces épuisées, les dou-

leurs

leurs de sa blessure devenues plus insuportables par la fatigue, & son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les Vainqueurs qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhêne. Levenhaup venoit d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suedois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croïoient mort. L'ennemi aprochoit; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre contre l'ennemi qui s'avançoit, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis un jour; mais la plus pressante inquiétude des Suedois étoit le danger de leur Roi. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise caléche qu'on avoit amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit; on l'embarqua sur un petit bateau; le Roi se mit dans un autre avec le general Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses tresors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern chancelier du Roi, & le comte Poniatosky, homme plus que jamais necessaire au Roi, par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgraces, passérent dans d'autres barques avec

quel-

quelques officiers. Trois cens cavaliers de la garde du Roi, & un très-grand nombre de Polonois & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazardérent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant & rompoit les vagues; mais tous ceux qui s'écartérent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquérent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'aprochoit avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suedois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue, & de faim, montroient assez au prince Menzikoff la route qu'avoit prise le gros de l'armée. Le Prince envoïa au general Suedois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers generaux furent aussi-tôt envoïés par Levenhaup pour recevoir la loi du Vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plûtôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voïant plus leur Prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune esperance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Cette armée entiere fut faite pri-

ſonniere de guerre. Quelques ſoldats deſeſperés de tomber entre les mains des Moſcovites, ſe précipitérent dans le Boriſtêne; le reſte fut fait eſclave. Ils défilérent tous en preſence du prince Menzikoff, mettant leurs armes à ſes pieds, comme trente mille Moſcovites avoient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suede à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoïé tous ces priſonniers Moſcovites qu'il ne craignoit pas, le Czar retint tous les Suedois pris à Pultava.

Ces malheureux furent diſperſés depuis dans les Etats du Czar, mais particuliérement en Sibérie, vaſte province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend juſqu'aux frontieres de l'empire Chinois. Dans ce païs barbare où l'uſage du pain n'étoit pas même connu, les Suedois devenus ingénieux par le beſoin, y exercérent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les diſtinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du ſoldat devenu tailleur, drapier, menuiſier, ou maçon, ou orfévre, & qui gagnoit de quoi ſubſiſter. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Ils y en eut qui enſeignérent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent ſi utiles & ſi connues qu'on y en-

envoïoit des enfans de Moſcou.

Le comte Piper, premier miniſtre du roi du Suede, fut long-tems enfermé à Petersbourg. Le Czar étoit perſuadé, comme le reſte de l'Europe, que ce Miniſtre avoit vendu ſon Maître au duc de Malbouroug, & avoit attiré ſur la Moſcovie les armes de la Suede qui auroient pû pacifier l'Europe. Il lui rendit ſa captivité plus dure. Ce Miniſtre mourut quelques années après à Moſcou, peu ſecouru par ſa famille qui vivoit à Stokolm dans l'opulence, & plaint inutilement par ſon Roi qui ne voulut jamais s'abaiſſer à offrir pour ſon Miniſtre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas: car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'empereur Moſcovite penetré d'une joie qu'il ne ſe mettoit pas en peine de diſſimuler, recevoit ſur le champ de bataille les priſonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment, Où eſt donc mon frere Charles?

Il fit aux generaux Suedois l'honneur de les inviter à ſa table. Entr'autres queſtions qu'il leur fit, il demanda au general Renchild à combien les troupes du Roi ſon maître pouvoient monter avant la bataille? Renchild répondit que le Roi ſeul en avoit la liſte, qu'il ne communiquoit à perſonne; mais que pour lui il penſoit que le tout pouvoit aller à environ trente-cinq mille hommes; ſçavoir dix-huit mille Suedois, & le reſte Coſaques. Le Czar parut ſurpris, & deman-

da comment ils avoient pû hazarder de penetrer dans un païs si reculé, & d'assieger Pultava avec cette poignée de monde ? Nous n'avons pas toûjours été consultés, reprit le general Suedois, mais comme fidéles serviteurs, nous avons obéï aux ordres de notre Maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna à cette réponse vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : » Ah ! dit-il, voilà comme il faut servir son Souverain. Alors prenant un » verre de vin, à la santé, dit-il, de mes » Maîtres dans l'art de la guerre. Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre ? Vous, messieurs les generaux Suedois, reprit le Czar. » Votre Majesté est donc bien in- » grate, reprit le Comte, d'avoir tant » maltraité ses Maîtres ? Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers generaux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de generosité, & de la politesse qu'il connoissoit.

Cependant cette armée Suedoise sortie de la Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de misere ; l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII. avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combat. Il fuïoit dans une méchante caléche, ayant à son côté le major general Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit, les uns à pied

les

les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un desert, où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquoit jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet : le païs est situé au quarante-septiéme degré : le sable aride du desert rendoit la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tomboient, les hommes étoient prêts de mourir de soif. Le comte Poniatosky mieux monté que les autres, s'avança un peu dans ces plaines; aïant découvert un saule, il jugea qu'il devoit y avoir de l'eau aux environs; il chercha tant qu'il trouva une source. Cette heureuse découverte sauva la vie à la petite troupe du roi de Suéde. Après cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces païs que des colonies gréques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Boristhêne, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du Midi, est la petite ville d'Ozakou, frontiere de l'empire des Turcs. Les habitans voïans venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus, refusérent de les passer à Ozakou, sans un ordre de Mehemet Pacha gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le passage; ce

Turc

Turc incertain de ce qu'il devoit faire dans un païs où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Pacha de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie, à trente lieues d'Ozakou. Cette permission vint avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dûs à un Monarque allié de la Porte, & de lui fournir les secours necessaires. Pendant ces longueurs, les Moscovites après avoir passé le Boristhêne poursuivoient le Roi sans relâche; si on avoit tardé encore une heure il étoit pris. A peine eut-il passé le Bogh dans les bateaux des Turcs, que ses ennemis parurent au nombre de près de six mille cavaliers; le Roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de sa petite troupe, qui n'avoient pû passer encore, saisis par les Moscovites de l'autre côté du fleuve. Le Pacha d'Ozakou lui demanda par un interpréte pardon de ses retardemens qui étoient cause de la prise de ces cinq cens hommes, & le suplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand Seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une réprimande severe, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender qui étoit en même têms Serasquier, titre qui répond à celui de General, & Pacha de la province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoïa en hâte un Aga complimenter le Roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage

gage, les chariots, toutes les commodités, tous les officiers, toute la suite necessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender ; car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défraïer les Ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatriéme Livre.



ARGUMENT
du cinquiéme Livre.

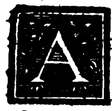
ETat de la Porte Ottomane : Charles séjourne près de Bender : Ses occupations : Ses intrigues à la Porte, ses desseins : Auguste remonte sur son trône : Le roi de Dannemark fait une descente en Suede : Tous les autres Etats de Charles sont attaqués : Le Czar triomphe dans Moscou : Affaire du Pruth : Histoire de la Czarine.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.



LIVRE CINQUIE'ME.



CHMET III. gouvernoit alors l'empire de Turquie. Il avoit été mis en 1703. sur le trône à la place de son frere Moustapha, par une révolution semblable à celle qui avoit donné en Angleterre la couronne de Jacques II. à son gendre Guillaume. Moustapha gouverné par son Muphti, que les Turcs abhorroient, souleva contre lui tout l'Empire. Son armée avec laquelle il comptoit punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en ceremonie, & son frere tiré du

ſérail pour devenir Sultan, ſans qu'il y eût preſque une goute de ſang répandue. Achmet renferma le Sultan déposé dans le ſérail de Conſtantinople, où il vécut encore quelques années au grand étonnement de la Turquie accoutumée à voir la mort de ſes Princes ſuivre toûjours leur détrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute récompenſe d'une Couronne qu'il devoit aux Miniſtres, aux Generaux, aux Officiers des janiſſaires, enfin à ceux qui avoient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affoiblit les forces de l'Empire, mais il affermit ſon trône. Il s'apliqua depuis à amaſſer des treſors; c'eſt le premier des Ottomans qui ait oſé alterer un peu la monnoie & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un ſoulévement: car la rapacité & la tirannie du Grand Seigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les officiers de l'Empire, qui tels qu'ils ſoient, ſont eſclaves domeſtiques du Sultan; mais le reſte des Muſulmans vit dans une ſécurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel étoit l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suede vint chercher un azile. Dès que Charles fut ſur ſes terres à Ozakou, il écrivit au Sultan la lettre ſuivante:

A

A Très-Haut, Très-Glorieux, Invincible & Auguste Empereur de plusieurs Empires, Roi de plusieurs Roïaumes, Chef & Protecteur de plusieurs Nations, puisse le Tout-Puissant benir & prolonger votre Regne.

NOUS donnons avis à Votre Hautesse Imperiale, par cette lettre signée de notre main roïale, qu'après avoir châtié avec autant de prosperité que de justice, les perfides violateurs de la foi des traités & de la loi des Nations, après avoir chassé le roi Auguste de la Pologne, dont il étoit le tiran plûtôt que le Roi, & avoir donné aux Polonois un Roi de leur nation ami de votre sublime Porte, après avoir poursuivi le Czar fuiant devant nous jusqu'à Pultava, le Ciel a permis que notre armée fatiguée par de longues marches, & manquant de tout, ait été accablée par des ennemis qui étoient trois fois superieurs en nombre, & que ce jour ait été malheureux pour nous.

N'étant point en lieu de ramasser de nouvelles forces, & abhorrant de tomber entre des mains barbares & perfides, nous sommes venus chercher dans les Etats de Votre Hautesse Imperiale, un azile & les moïens de retourner en Pologne rejoindre nos armées, & y soutenir le Roi que nous y avons fait.

Ce que nous desirons est d'avoir votre amitié, & de vous donner la nôtre. Pour preuve de notre sincere affection; nous vous remontrons

trons que si le Czar, dont l'ambition n'est guidée, ni par la justice, ni par l'honneur, ni par le vrai courage, a le tems de profiter de notre malheur, il tombera sur vos terres quand vous l'attendrez le moins, comme il a attaqué nos provinces; mais que dis-je! Quand vous l'attendrez le moins. N'a-t-il pas déja bâti des forts sur le Tanaïs & sur les Palus Mæotides? n'a-t-il pas déja des flottes qui vous menacent?

Rien n'est plus convenable pour le prévenir, qu'une nouvelle alliance entre votre sublime Porte & nous; de sorte que nous puissions retourner en Polegne & dans nos Etats avec vos vaillantes troupes, & porter encore nos armes dans l'Empire de ce perfide Czar, pour arrêter son injuste ambition.

Nous n'oublierons jamais les faveurs que nous aurons reçues de vous, & nous ferons gloire d'être inviolablement votre fidéle ami.
CHARLES XII. *fils de Charles XI.*

A Ozakou, le 13. Juillet 1709.

Le Roi permit qu'on fit partir cette lettre trop injurieuse à ses ennemis, & qui démentoit son caractere, soit qu'après avoir respecté le Czar & le roi Auguste dans ses victoires, il fût aigri dans sa défaite, soit qu'il crût que le stile Turc étoit d'outrager ceux contre lesquels on demande du secours.

Achmet qui l'avoit prévenu par une solemnelle ambassade dans les tems de ses triom-

triomphes, lui fit sentir alors la difference qu'il mettoit entre un empereur des Turcs & un Roi d'une partie de la Scandinavie, Chrétien, vaincu & fugitif. Il ne lui fit réponse que six mois après; mais sans s'expliquer sur l'union proposée contre le Czar.

Cette proposition, lui écrivit le Sultan, *demande un mûr examen. Je m'en raporterai à la prudence de mon grand Divan. J'estime votre amitié, & je vous accorde la mienne avec ma protection. J'ai envoïé mes ordres aux pachas de Natolie & de Romelie, afin de vous fournir une escorte pour vous conduire sûrement où vous souhaiterez. Jussuf pacha, Serasquier de Bender, vous fournira cinq cent dollars * par jour, avec toutes les provisions necessaires, pour vous, pour tous ceux qui vous accompagnent, & pour vos écuries, afin que vous puissiez subsister en Roi.*

Donné à Constantinople le premier de la Lune de Sheval 1121. *de l'Egire.*

Charles dès le moment qu'il s'étoit retiré sur les terres des Turcs, conçut le dessein d'armer l'empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flatoit déja de se voir à la tête d'une armée de Turcs, ramenant la Pologne sous le joug, & soumettant le Moscovite. M. de Neugbaver partit d'Ozakou, pour Constantinople, en qualité d'envoïé extraordinaire de Charles.

* Un dollar vaut à peu près un écu de trois livres.

ies. Le comte Poniatosky, homme aussi habile qu'intrépide, insinuant, souple; né avec le don de persuader, & de plaire à toutes les nations, accompagna l'ambassade Suedoise, mais sans caractere, pour sonder en secret les dispositions du ministere de Constantinople sans l'embarras du ceremonial, & sans trop causer de soupçons : il sçut gagner en peu de tems la bienveillance du Grand Visir, qui le combla de presens : il eut l'adresse de faire tenir une lettre du roi de Suede à la Sultane Validé, mere de l'Empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençoit à prendre du crédit dans le sérail. Il se lia étroitement avec un François nommé Bru, qui avoit été Chancelier de l'ambassade Françoise. Cet homme ne cessoit de raconter les exploits du roi de Suede au chef des Eunuques de la Sultane; celui-ci charmoit sa maitresse par ces recits. La Sultane par une secrette inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vûs, prenoit hautement dans le sérail le parti de ce Prince. Elle ne l'apelloit que son Lion : Quand voulez-vous donc, disoit-elle quelquefois au Sultan son fils, aider mon Lion à dévorer ce Czar ? Elle passa même par-dessus les lois austéres du sérail au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au comte de Poniatosky, entre les mains duquel elles sont encore, au tems qu'on écrit cette Histoire. Un de ceux qui seconderent le plus

plus adroitement les desseins de Poniatosky, fut le medecin Fonseca Portugais, établi à Constantinople, homme sçavant & délié, qui joignoit la connoissance des hommes à celle de son art, & dont la profession lui procuroit des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des Visirs.

Enfin le parti du roi de Suede étoit devenu si puissant à Constantinople, par l'adresse de Poniatosky, que la faction de l'envoïé Moscovite crut qu'il n'y avoit d'autre ressource pour elle que de l'empoisonner. On gagna un de ses domestiques qui devoit lui donner le poison dans du caffé; le crime fut découvert avant l'execution: on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite phiole que l'on porta au Grand Seigneur. L'empoisoneur fut jugé en plein Divan, & condamné aux galéres; parce que la justice des Turcs ne punit jamais par la mort les crimes qui n'ont pas été executés.

Le Grand Visir paroissoit aussi empressé que la Sultane Validé à servir le roi de Suede: il dit à Poniatosky, en lui donnant une bourse de mille ducats, je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le conduirai à Moscou, à la tête de deux cent mille hommes. Ce Visir nommé Chourlouly Ali-Pacha, étoit un très-grand Ministre, entendant la guerre, meilleur politique que ne le sont d'ordinaire ses semblables. Il avoit mis un grand ordre dans les finan-

nances de l'Empire. Il donnoit volontiers de petites ſommes, ce qui lui faiſoit des créatures; mais il en recevoit encore plus volontiers de groſſes, quand il s'agiſſoit de négociations importantes; c'eſt pourquoi on s'étonnoit qu'il parût ſi favorable à un Roi malheureux qui avoit alors peu à donner. Il étoit fils d'un païſan du village de Chourlou; parmi les Turcs ce n'eſt point un reproche pour un grand homme qu'une telle extraction: la naiſſance eſt comptée pour rien dans ce païs, les ſervices y ſont cenſés tout faire. Il n'eſt pas rare d'y voir le fils d'un laboureur élevé au miniſtere, & le fils d'un Viſir mener la charuë.

Cependant on avoit conduit le Roi avec honneur à Bender, par le deſert qui s'apelloit autrefois la ſolitude des Getes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvoit rendre ſon voïage plus agréable. Beaucoup de Polonois, de Suedois, de Coſaques, échapés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venoient par differens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avoit avec lui dix-huit cent hommes quand il ſe trouva à Bender: tout ce monde étoit nourri, logé, eux & leurs chevaux aux dépens du Grand Seigneur.

Le Roi choiſit de camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Seraſquier Juſſuf Pacha lui fit dreſſer une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de ſa ſuite. Quelque tems après le Prince ſe fit bâtir une mai-

ſon

son dans cet endroit, ses Officiers en firent autant à son exemple : les soldats dressérent des baraques; de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié : mais dès qu'il pût monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires; toûjours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats; seulement il joüoit quelquefois aux échecs avec le general Poniatosky, ou monsieur de Grothusen son tresorier. Ceux qui vouloient lui plaire, l'accompagnoient dans ses courses à cheval & étoient en bottes tout le jour. Un matin qu'il entroit chez son chancelier Mullern qui étoit encore endormi, il défendit qu'on l'éveillât, & attendit dans l'anti-chambre. Il y avoit un grand feu dans la cheminée, & quelques paires de souliers auprès, que Mullern avoit fait venir d'Allemagne pour son usage : le Roi les jetta tous dans le feu & s'en alla. Quand le Chancelier sentit à son réveil l'odeur du cuir brûlé, & en aprit la raison : » Voilà un étrange Roi, dit-il, dont il faut que le » Chancelier soit toûjours botté. «

Il se trouvoit à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif; car outre les provisions plus que suffisantes, & les cinq cent écus par jour qu'il recevoit de la magnificence Ottomane, il tiroit encore de l'argent de la France, & il emprun-

pruntoit des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le ferail, à acheter la faveur des Visirs, ou à procurer leur perte. Il répandoit l'autre partie avec profusion parmi ses Officiers, & les janissaires de Bender. Grothusen son favori & son tresorier, étoit le dispensateur de ses liberalités: c'étoit un homme qui contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimoit autant à donner que son Maître. Il lui aporta un jour un compte de soixante mille écus, en deux lignes, dix mille écus donnés aux Suedois & aux janissaires par les ordres genereux de Sa Majesté, & le reste mangé par moi. » Voilà comme j'aime que mes amis me » rendent leur compte, dit ce Prince: » Mullern me fait lire des pages entieres » pour des sommes de dix mille francs. » J'aime mieux le stile laconique de Gro» thusen. « Un de ses vieux Officiers soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que Sa Majesté donnoit tout à Grothusen: » Je ne donne de l'ar» gent, répondit le Roi, qu'à ceux qui » sçavent en faire usage. « Cette generosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ses liberalités eût été aussi honorable, & plus utile; mais c'étoit le défaut de ce Prince, de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouroient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venoient en foule,

foule, tous le respectoient & l'admiroient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister deux fois par jour aux prieres publiques, leur faisoient dire; c'est un vrai Musulman. Ils brûloient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender qui fut plus long qu'il ne pensoit, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron Fabrice, fils du premier ministre du duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avoit dans l'esprit cette gaieté, & ce tour aisé qui plaît aux Princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il étoit envoïé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avoit lû tous les bons Auteurs françois. Il fit lire au Roi les tragédies du grand Corneille, celles de M. Racine, & les ouvrages de M. Despreaux. Le Roi ne prit nul goût aux Satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pieces; mais il aimoit fort ses autres écrits. Quant il lut cette épître au roi de France Louis XIV. où l'auteur traite Alexandre de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françoises, Mithridate étoit celle qui lui plaisoit davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu, & respirant la vangeance, étoit conforme à la sienne. Il montroit avec le doigt à M. Fabrice les endroits qui le frapoient; mais il n'en vouloit lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en

françois : même quand il vit depuis à Bender M. Desaleurs ambassadeur de France à la Porte, homme d'un merite distingué, mais qui ne sçavoit que sa langue naturelle, il répondit à cet Ambassadeur en latin, & sur ce que Desaleurs protesta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette langue, le Roi plûtôt que de parler françois, fit venir un interprete.

Telles étoient les occupations de Charles XII. à Bender, où il attendoit qu'une armée de Turcs vint à son secours. Pour déterminer la Porte Ottomane à cette guerre, il détacha environ huit cent Polonois & Cosaques de sa suite, ausquels il ordonna de passer le Niester qui coule près de Bender, & d'aller observer ce qui se passoit sur les frontieres de Pologne.

Les troupes Moscovites répanduës dans ces quartiers-là, ne manquérent pas de fondre sur cette petite troupe, & de la poursuivre jusques sur les Etats du Grand Seigneur : c'étoit ce qu'attendoit le roi de Suede. Ses Ministres & ses émissaires à la Porte criérent contre cette irruption, & excitérent les Turcs à la vengeance ; mais l'argent du Czar surmonta tout. Tolstoy son envoïé à Constantinople, donna au grand Visir & à ses créatures une partie des six millions que l'on avoit trouvés à Pultava dans la caisse militaire du roi de Suede. Avec une pareille justification le Divan ne trouva point le Czar coupable. Loin même de parler de lui faire la guerre, on accorda à son Envoïé des honneurs & des privileges

dont les ministres Moscovites n'avoient point encore joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un sérail, c'est-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les Ministres étrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le general Mazeppa, comme Charles XII. s'étoit fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouly Ali-Pacha ne sçavoit plus rien refuser à un Prince qui demandoit en donnant des millions : ainsi ce même grand Visir, qui auparavant avoit promis solemnellement de mener le roi de Suede en Moscovie avec deux cent mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du general Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne sçait jusqu'où le Visir eût poussé l'affaire, si Mazeppa âgé de soixante & dix ans ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du Roi augmentérent quand il aprit que Tolstoy devenu l'ambassadeur du Czar à la Porte, étoit publiquement servi par des Suedois faits esclaves à Pultava, & qu'on vendoit tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'ambassadeur Moscovite disoit même hautement, que les troupes musulmanes qui étoient à Bender y étoient plus pour s'assurer du Roi que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand Visir, vaincu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voïoit trompé, dédaigné par

la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençoit à desesperer. Lui seul tint ferme & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignoroit les intrigues de Choutlouly Ali son grand Visir: il résolut de les lui aprendre, & Poniatosky se chargea de cette commission hardie. Le Grand Seigneur va tous les Vendredis à la Mosquée entouré de ses *Solaks*; especes de gardes dont les turbans sont ornés de plumes si hautes qu'elles dérobent le Sultan à la vûe du peuple. Quand on a quelque placet à presenter au *Grand Seigneur*, on tâche de se mêler parmi ces gardes, & on léve en haut le placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & se fait ensuite representer les placets au sortir de la Mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de memoires inutiles, & de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année, qu'à Paris en un seul jour. On se hazarde encore moins à presenter des memoires contre les Ministres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoie sans les lire. Poniatosky n'avoit que cette voie pour faire passer jusqu'au Grand Seigneur les plaintes du roi de Suede. Il dressa un memoire accablant contre le grand Visir. M. de Feriol alors ambassadeur de France le fit traduire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le presenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du Grand Seigneur,

leva

leva le papier si haut, si long-tems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'aperçut, & prit lui-même le memoire.

Quelques jours après le Sultan envoïa au roi de Suede pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avoit porté sa Hautesse, étoit couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierreries avec des étriers d'or massif. Ce present fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes generaux & qui faisoit soupçonner que le Ministre n'avoit rien fait que du consentement du Sultan. Chourlouly qui sçavoit dissimuler, envoïa aussi cinq chevaux très-rares au Roi. Charles dit fierement à celui qui les amenoit: Retournez vers votre Maître, & dites-lui que je ne reçois point de presens de mes ennemis.

M. Poniatosky aïant déja osé faire presenter un memoire contre le grand Visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il sçavoit que ce Visir déplaisoit à la Sultane mere, que le Kislar Aga chef des Eunuques noirs, & l'Aga des janissaires le haïssoient: Il les excita tous trois à parler contre lui. C'étoit une chose bien surprenante de voir un Chrétien, un Polonois, un Agent sans caractere d'un roi Suedois refugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire Ottoman, qui de plus étoit utile & même agréable à son Maître. Poniatosky n'eût jamais réussi, & l'idée seule de ce projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus

forte que toutes celles qui étoient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand visir Chourlouly.

Le Sultan avoit un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Petervaradin, gagnée sur les Turcs par le prince Eugene de Savoie. Son nom étoit Coumourgi Ali-Pacha. Sa naissance n'étoit guéres differente de celle de Chourlouly: il étoit fils d'un porteur de charbon, comme Coumourgi le signifie, car coumour veut dire charbon en Turc. L'empereur Akmet II. pere d'Akmet III. aïant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople Coumourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frapa, le fit conduire dans son sérail. Il plut à Moustapha, fils aîné & successeur de Mahomet. Akmet III. en fit son favori. Il n'avoit alors que la charge de Selictar Aga, porte épée de la Couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettoit pas de prétendre à la place de grand Visir, mais il avoit l'ambition de la donner. La faction de Suede ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de Charles, ni d'aucun prince Chrétien, ni d'aucun de leurs Ministres: mais en cette occasion, il servoit le roi Charles XII. sans le vouloir; il s'unit avec la Sultane Validé & les grands officiers de la Porte, pour faire tomber Chourlouly qu'ils haïssoient tous. Ce vieux Ministre qui avoit long-tems & bien servi son Maître, fut la victime du caprice d'un

enfant,

enfant, & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses : on lui ôta sa femme, qui étoit fille du dernier Sultan Moustapha ; & il fut relegué à Caffa, autrefois Théodosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'est-à-dire le sceau de l'empire à Numan Couprougly, petit-fils du grand Couprougly qui prit Candie. Ce nouveau Visir étoit tel que les Chrétiens mal instruits ont peine à se figurer un Turc, homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la loi : il oposoit souvent la justice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitoit d'injuste & d'inutile ; mais le même attachement à sa loi qui l'empêchoit de faire la guerre au Czar malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de Suede. Il disoit à son Maître : » La loi te défend » d'attaquer le Czar qui ne t'a point of» fensé ; mais elle t'ordonne de secourir » le roi de Suede qui est malheureux chez » toi. « Il fit tenir à ce Prince huit cent bourses, une bourse vaut cinq cent écus, & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses Etats par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux François, qui étoient alors au port de Constantinople ; & que M. de Feriolle, ambassadeur de France à la Porte offroit à Charles pour le transporter à Marseille. Le roi de Suede qui dans ses prosperités avoit outragé l'empereur Al-

lemand, & desobligé Louis XIV. auroit cru trop s'humilier, de devoir son retour à la France, & trop risquer sa liberté en passant sur les terres de l'Empire. Il refusa avec hauteur ces deux voies de retourner dans ses Etats, & fit dire au Visir & à M. de Feriolle qu'il s'en tenoit à la promesse du Grand Seigneur, & qu'il esperoit rentrer en Pologne en Vainqueur avec une armée de Turcs. Tandis qu'il faisoit dépendre sa destinée des caprices d'un Visir, & qu'il étoit réduit à recevoir des bienfaits & des affronts de la cour Ottomane, tous ses ennemis reveillés attaquoient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi Auguste y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Alrandstad, & accusant publiquement de brigandage & de barbarie Charles XII. qu'il ne craignoit plus. Il mit en prison Finsten & Imof ses plénipotentiaires qui avoient signé son abdication, comme s'ils avoient en cela passé leurs ordres & trahi leur Maître. Ses troupes Saxones qui avoient été le pretexte de son détrônement, le ramenérent à Varsovie accompagné de la plûpart des palatins Polonois, qui lui aïant autrefois juré fidelité, avoient fait depuis les mêmes sermens à Stanislas, & revenoient en faire de nouveaux à Auguste. Siniausky même rentra dans son parti, & perdant l'idée de se faire Roi, se contenta de rester grand general de la Couronne. Fleming son pre-

mier

mier Ministre, qui n'avoit osé demeurer en Saxe de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par son adresse à ramener à son Maître une grande partie de la noblesse Polonoise.

Le Pape releva ses peuples du serment de fidelité qu'ils avoient fait à Stanislas. Cette démarche du Saint Pere faite à propos, & apuïée des forces d'Auguste, fut d'un assez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne; où l'on n'avoit nulle envie de contester alors aux premiers Pontifes, le droit chimerique de se mêler du temporel des Rois. Chacun retournoit volontiers sous la domination d'Auguste, & recevoit sans répugnance une absolution inutile que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme necessaire.

La puissance de Charles & la grandeur de la Suede, touchérent alors à leur dernier periode. Plus de dix têtes couronnées voïoient depuis long-tems avec crainte & avec envie la domination Suedoise, s'étendant loin de ses bornes naturelles au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de Charles & son absence réveillérent les intérêts, & les jalousies de tous ces Princes assoupies, long-tems par des traités, & par l'impuissance de les rompre.

Le Czar plus puissant qu'eux tous ensemble, profitant d'abord de sa victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le siege devant Riga, & envoïa un corps d'armée

mée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le trône. Cet Empereur étoit alors ce que Charles avoit été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord: mais il ne consultoit que ses intérêts; au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ses idées de vangeance & de gloire. Le monarque Suedois avoit secouru ses Alliés, & accablé ses ennemis sans exiger le moindre fruit de ses victoires: Le Czar se conduisant plus en Prince, & moins en Héros, ne voulut secourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderoit la Livonie; & que cette Province pour laquelle Auguste avoit allumé la guerre, resteroit aux Moscovites pour toûjours.

Le roi de Dannemark oubliant le traité de Travendal, comme Auguste celui d'Alranstad, songea dès-lors à se rendre maître des duchés de Holstein & de Brême, sur lesquels il renouvella ses prétentions. Ces trois Souverains se virent à Dresde sur la fin de 1709. ainsi Auguste qui deux ans auparavant y avoit reçu Charles comme son vainqueur, vit peu de tems après dans la même ville ces mêmes Alliés, ausquels le roi de Suede l'avoient forcé de renoncer. Pierre Alexiovits, Auguste, & Frideric, reglérent dans cette entrevue le partage des conquêtes qu'on alloit faire. Le roi de Prusse reçut aussi ces trois Monarques chez lui dans son château de Postdam, & entra dans leur alliance. Il avoit d'anciens droits sur la Pomeranie Suedoise, qu'il

voulolt

vouloit faire revivre. Le duc de Mekelbourg voïoit avec dépit que la Suede possedât encore Vismar, la plus belle ville du Duché : ce Prince avoit épousé une niéce de l'empereur Moscovite ; & son oncle ne demandoit qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne à l'exemple des Suedois. Georges électeur de Hanover, cherchoit de son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'évêque de Munster auroit bien voulu faire aussi valoir quelques droits, s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suedois défendoient la Pomeranie & les autres païs que Charles possedoit en Allemagne : c'étoit là que la guerre alloit se porter. Cet orage allarma l'Empereur & ses Alliés. C'est une loi de l'Empire que quiconque attaque une de ses Provinces, est réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand embarras. Tous ces Princes, à la réserve du Czar, étoient réunis alors contre Louis XIV. dont la puissance avoit été quelque tems aussi redoutable à l'Empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du siécle pressée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suede. Les François avoient passé le Danube, & les Suedois l'Oder : Si leurs forces alors victorieuses s'étoient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suede, avoit aussi humilié la France : toutefois la Suede avoit encore des ressources, & Louis

XIV.

XIV. faisoit la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Pomeranie, & le duché de Brême devenoient le théâtre de la guerre, il étoit à craindre que l'Empire n'en souffrît; & qu'étant affoibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prévenir ce danger, l'Empereur, les princes d'Allemagne, Anne reine d'Angleterre, les Etats generaux des Provinces-Unies, conclurent à la Haïe, sur la fin de l'année 1709. un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces Puissances, que la guerre contre les Suedois ne se feroit point en Pomeranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de Charles XII. pouroient l'attaquer par tout ailleurs: le roi de Pologne & le Czar accedérent eux-mêmes à à ce traité; ils y firent inserer un article aussi extraordinaire que le traité même: ce fut que les douze mille Suedois qui étoient en Pomeranie, n'en pouroient sortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour assurer l'execution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper sur le bord de l'Oder, c'eût été une nouveauté singuliere qu'une armée levée pour empêcher une guerre; ceux même qui devoient la soudoïer, avoient pour la plûpart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre qu'on prétendoit écarter: le traité portoit qu'elle

seroit

feroit composée des troupes de l'Empereur, du roi de Prusse, de l'électeur de Hanover, du Lantgrave de Hesse, de l'évêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point executé : les Princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnérent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda ; & tous les Princes du Nord qui avoient des intérêts à démêler avec le roi de Suede, restérent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le siége de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples un apareil aussi nouveau que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors dans ses Etats : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains : il fit son entrée dans Moscou le premier Janvier 1710. sous sept arcs triomphaux dressés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce florissant par ses soins y avoit pu aporter. Un regiment des gardes commençoit la marche, suivi des pieces d'artillerie prises sur les Suedois à Lesno & à Pultava, chacune étoit traînée par huit chevaux couverts de housses d'écarlatte pendant à terre ; ensuite venoient les étendarts, les timballes, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les
officiers

officiers & par les soldats qui les avoient pris : toutes ces dépouilles étoient suivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit sur un char fait exprès paroître le brancard de Charles XII. trouvé sur le champ de bataille de Pultava tout brisé de deux coups de canon : derriere ce brancard marchoient deux à deux tous les prisonniers : on y voïoit le comte Piper, premier ministre de Suede : le celebre maréchal Renchild : le comte de Levenhaup : les generaux Slipenbac, Stakelberg, Hamilton, tous les officiers & les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le Czar paroissoit immediatement après eux, sur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voïoit les Generaux qui avoient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venoit ensuite : les chariots de munitions des Suedois fermoient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timballes, des trompettes, & d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisoient entendre par reprises, avec les salves de deux cent piéces de canon, & les acclamations de cinq cent mille hommes qui s'écrioient : *Vive l'Empereur notre pere*, à chaque pause que faisoit le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet apareil imposant augmenta la veneration de ses peuples pour sa personne :

ne : tout ce qu'il avoit fait d'utile en leur faveur, le rendoit peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga : les Generaux s'emparérent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le roi de Dannemark vint avec toute sa flotte faire une descente en Suede : il y débarqua dix-sept mille hommes qu'il laissa sous la conduite du comte de Reventlau.

La Suede étoit alors gouvernée par une régence composée de quelques Senateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockolm. Le corps du Senat qui croïoit que le gouvernement lui apartenoit de droit, étoit jaloux de la régence : l'Etat souffroit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la premiere nouvelle qu'on aprit dans Stockolm, fut que le Roi étoit à Bender à la merci des Tartares & des Turcs ; & que les Danois étoient descendus en Scanie, où ils avoient pris la ville d'Helsinbourg. Alors les jalousies cessérent : on ne songea qu'à sauver la Suede : elle commençoit à être épuisée de troupes reglées ; car quoique Charles eût toûjours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avoit livrés pendant neuf années, la necessité de recruter continuellement ses troupes, & d'entretenir ses garnisons, & les corps d'armée qu'il falloit toûjours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Pome-

ranie, Brême, Verden; tout cela avoit coûté à la Suede pendant le cours de la guerre, plus de deux cent cinquante mille soldats: il ne restoit pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles étoient les seules ressources de la Suede.

Le roi Charles XI. parmi plusieurs lois qui l'avoient fait accuser de tirannie, en avoit établi quelques-unes qui pouvoient lui mériter la reconnoissance de sa patrie. Il forma entr'autres une milice qui subsiste encore aujourd'hui, laquelle n'est ni à charge au trésor public, ni trop onéreuse aux particuliers, & qui fournit toujours des soldats à l'Etat, sans ôter des laboureurs aux campagnes. Les plus riches villages ou seigneuries qui étoient anciennement, ou qui sont encore du domaine du Roi, entretiennent à leurs frais un cavalier. Les païsans de chaque village fournissent un fantassin, à proportion de leurs revenus; c'est-à-dire qu'il faut avoir un certain bien, comme dix ou douze mille francs pour être obligé d'équiper un soldat d'infanterie: le païsan qui n'a que cinq ou six mille livres se joint à un autre qui en a autant; s'il n'en a que trois mille, il contribue pour sa part avec plusieurs autres, & tous ensemble fournissent un homme à l'Etat.

Si le revenu de tout le village entier ne produit que dix mille livres, le village ne donne qu'un homme. A la mort du soldat, ceux qui l'avoient donné le remplacent; ainsi le nombre des milices

est

est toujours le même qu'il a été une fois reglé par les Etats generaux. Les païsans font bâtir au soldat qu'ils entretiennent, une maison ou une cabane, & lui assignent pour lui & pour sa famille, une portion de terre qu'il est obligé de cultiver. Ces soldats distribués par village se rassemblent à jours marqués dans le principal bourg du canton, sous la conduite de leurs officiers qui sont païés par le tresor public.

Dans les Provinces bien peuplées chaque village a son caporal qui exerce sa troupe une fois la semaine. Le sergent chargé d'un plus grand district, voit la sienne tous les quinze jours, & ainsi de grade en grade jusqu'au Colonel, qui fait la revue de son régiment de milice tous les trois mois.

La Suede fut ainsi une pepiniere de soldats pendant les guerres de Charles XII. La nation est née belliqueuse; & tout peuple prend insensiblement le génie de son Roi. On ne s'entretenoit d'un bout du païs à l'autre que des actions prodigieuses de Charles & de ses Generaux, & des vieux corps qui avoient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Crassau, à Pultusk, à Hollosin. Les moindres Suedois en prenoient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le Roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres païs les païsans sont esclaves, ou traités comme tels: ceux-ci faisant un corps dans l'Etat

se regardoient comme des citoïens, & se formoient des sentimens plus grands; de sorte que ces milices devenoient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le general Steinbok se mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois qui ravageoient toute la côte d'Helsinbourg, & qui étendoient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moïens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vinrent vétus de leurs sarots de toile, aïant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Steinbok à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en presence des Danois à trois lieues d'Helsinbourg le 10. Mars 1710. il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher & donner à ses nouveaux soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi: mais tous ces païsans demandérent la bataille le même jour qu'ils arrivérent.

Des officiers qui y étoient, m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colére, tant la haine nationale des Suedois contre les Danois est extrême. Steinbok profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire; on attaqua les Danois: & c'est là qu'on vit

ce

ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces païsans armés à la hâte taillérent en piéces le regiment des gardes du roi de Dannemark, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entierement défaits se retirérent sous le canon d'Helsinbourg. Le trajet de Suede en Zeeland est si court, que le roi de Dannemark aprit le même jour à Copenhague, la défaite de son armée en Suede : il envoïa sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittérent la Suede avec précipitation cinq jours après la bataille : mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuérent tous aux environs d'Helsinbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsinbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privoient pour empêcher que les Suedois n'en jouissent.

Dans le même tems les païsans de la Dalecarlie aïant oui dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi étoit prisonnier chez les Turcs, députérent à la régence de Stokolm, & offrirent d'aller à leurs dépens au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses en-

nemis. Cette proposition qui marquoit plus de courage & d'affection qu'elle n'étoit utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejettée; & on ne manqua pas d'en instruire le Roi en lui envoïant le détail de la bataille d'Helsinbourg.

Charles reçut dans son camp près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. peu de tems après un autre évènement le confirma dans ses espérances.

Le grand visir Couprougly qui s'oposoit à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministere. La petite cour de Charles XII. & ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne, publioient que Charles faisoit & défaisoit les Visirs, & qu'il gouvernoit l'empire Turc du fond de sa retraite de Bender; mais il n'avoit aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du Visir fut la seule cause de sa chute: son prédécesseur ne païoit point les janissaires du tresor impérial, mais de l'argent qu'il faisoit venir par ses extorsions: Couprougly les païa de l'argent du tresor. Akmet lui reprocha qu'il préferoit l'intérêt des sujets à celui de l'Empereur: Ton prédecesseur Chourlouly, lui dit-il, sçavoit bien trouver d'autres moïens de payer mes troupes. Le grand Visir répondit: *S'il avoit l'art d'enrichir ta Hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le secret profond du sérail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public: mais celui-ci fut sçu avec

la

la disgrace de Couprougly. Ce Visir ne paia point sa hardiesse de sa tête, parce que la vraie vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît; on lui permit de se retirer dans l'isle de Negrepont.

Le Grand Seigneur fit alors revenir d'Alep, Baltagi Mehemet, Pacha de Syrie qui avoit déja été grand Visir avant Chourlouly. Les *Baltagis* du sérail ainsi nommés de *Balta*, qui signifie coignée, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des Princes du sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Visir avoit été Baltagi dans sa jeunesse; & on avoit toujours retenu le nom selon la coutume des Turcs qui prennent sans rougir le nom de leur premiere profession, ou de celle de leur pere, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que Baltagi Mehemet étoit valet dans le sérail, il fut assez heureux pour rendre quelque petits services au prince Akmet, alors prisonnier d'Etat sous l'empire de son frere Moustapha: c'est l'usage du sérail que les Princes du sang Ottoman aient pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais assez belles encore pour plaire. Akmet devenu Sultan donna une de ces esclaves qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Mehemet: Cette femme par ses intrigues fit son mari grand Visir: une autre intrigue le déplaça; & une troisiéme le fit grand Visir encore.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le bul de l'Empire, il trouva le parti du roi de Suede dominant dans le ſérail. La ſultane Validé, Ali-Coumourgi favori du Grand Seigneur, le Kiſlar-aga chef des eunuques noirs, l'aga des janiſſaires, vouloient la guerre contre le Czar: le Sultan y étoit déterminé: le premier ordre qu'il donna au grand Viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cent mille hommes. Baltagi Mehemet n'avoit jamais fait la guerre; mais ce n'étoit point un imbécille comme les Suedois mécontens de lui l'ont repréſenté: il dit au Grand Seigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries: Ta Hauteſſe ſçait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes armées: je tâcherai de te bien ſervir; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſuplié de ne me le point imputer. Le Sultan l'aſſura de ſon amitié, & le Viſir ſe prépara à obéir.

La premiere démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au château des ſept Tours, l'ambaſſadeur Moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des Princes auſquels ils déclarent la guerre: obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres,

parce

parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur Moufty. Sur ce principe ils se croient armés pour châtier les violateurs des traités que souvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les ambassadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes Chrétiens, & pour les Ambassadeurs qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Consuls de marchands.

Le Han des Tartares de Crimée que nous nommons le Kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nogai, le Boudgiac, avec une partie de la Circassie, & toute la Crimée province connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portérent leur commerce & leurs armes, & fondérent de puissantes villes, & où les Génois penetrérent depuis, lorsqu'ils furent les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce païs des ruines des villes Gréques, & quelques monumens des Génois qui subsistent encore au milieu de la désolation & de la barbarie.

Le Kam est apellé par ses sujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en est pas moins l'esclave de la Porte. Le sang Ottoman dont les Kams sont descendus; & le droit qu'ils ont à l'empire des Turcs, au défaut de la race du Grand Seigneur, rendent leur famille respecta-

ble au Sultan même, & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le Grand Seigneur n'ose détruire la race des Kams Tartares; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces Princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les Pachas voisins, leurs Etats entourés de janissaires, leurs volontés traversées par les grands Visirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam, la Porte le dépose sur ce prétexte; s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime, dont il est plûtôt puni; ainsi presque tous passent de la souveraineté à l'éxil, & finissent leurs jours à Rhodes qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs sujets sont les peuples les plus brigands de la terre, & en même tems ce qui est inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leurs païs, attaquer une caravane, détruire des villages; mais qu'un étranger tel qu'il soit passe dans leur païs, non-seulement il est reçu par tout, logé & défraïé; mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte: le maître de la maison, sa femme, ses filles le servent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres, leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité qu'ils ont conservé, parce que le peu d'étrangers qui voïagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onereuse.

Quand

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils sont nourris par le Grand Seigneur : le butin qu'ils font est leur seule paie ; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulierement.

Le Kam gagné par les presens & par les intrigues du roi de Suede, obtint d'abord que le rendez-vous general des troupes seroit à Bender même sous les yeux de Charles XII. afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faisoit la guerre.

Le nouveau Visir Baltagi Mehemet, n'aïant pas les mêmes engagemens, ne voulut pas flatter à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Belgrade que s'assembla cette grande armée.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe ; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphoient d'ennemis moins robustes qu'eux & plus mal disciplinés. Mais aujourd'hui que les Chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la république de Venise estimée plus sage que guerriere, défendue par des étrangers & mal secourue par les princes Chrétiens toujours divisés entr'eux.

Les

Les Janissaires & les Spahis attaquent en desordre, incapables d'écouter le commandement & de se rallier : leur cavalerie qui devroit être excellente, attendu la bonté & la legéreté de leurs chevaux, ne sçauroit soutenir le choc de la cavalerie Allemande : l'infanterie ne sçait point encore faire un usage avantageux de la baïonnette au bout du fusil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand general de terre parmi eux depuis Couprougly qui conquit l'isle de Candie. Un esclave nourri dans l'oisiveté & dans le silence du sérail, fait Visir par faveur, & Genéral malgré lui, conduisoit une armée levée à la hâte sans expérience, sans discipline, contre des troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre & fieres d'avoir vaincu les Suedois.

Le Czar, selon toutes les aparences, devoit vaincre Baltagi Mehemet ; mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suede avoit commise avec lui : il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou ; & aïant ordonné qu'on changeât le siege de Riga en blocus, il assembla sur les frontieres de la Pologne quatre-vingt mille hommes de ses troupes : avec cette armée il prit son chemin vers la Moldavie & la Valachie, autrefois le païs des Daces, aujourd'hui habité par des Chrétiens Grecs tributaires du Grand Seigneur.

Un Grec nommé Cantemir fait prince de Moldavie par les Turcs, se jetta dans

dans le parti du Czar qu'il regardoit déja comme un conquérant, & ne fit point de difficulté de trahir le Sultan dont il tenoit sa principauté, en faveur d'un Chrétien dont il esperoit de plus grands avantages. Le Czar aïant donc fait un traité secret avec ce Prince, & l'aïant reçu dans son armée, s'avança dans ce païs & arriva au mois de Juin 1711. sur le bord Septentrional du fleuve Hierase aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand Visir eût apris que Pierre Alexiovits marchoit de ce côté, il quitta aussi-tôt le camp de Belgrade; & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de batteaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où Darius fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant diligence, qu'elle parut bien-tôt en presence des Moscovites, la riviere de Pruth entre deux.

Le Czar sûr du prince de Moldavie, ne s'attendoit pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le Prince & les sujets ont des intérêts très-differens. Ceux-ci aimoient la domination Turque qui n'est jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires: ils redoutoient les Chrétiens, & sur tout les Moscovites qui les avoient toujours traités avec inhumanité. Ils portérent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane: les entrepreneurs qui s'étoient engagés à fournir des vivres aux

Mosco-

Moscovites, exécutérent avec le grand Visir le marché même qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrérent aux Turcs la même affection, tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avoit aliéné tous les esprits.

Le Czar ainsi trompé dans ses esperances peut-être trop légérement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres & sans fourages: cependant les Turcs passent la riviere qui les séparoit de l'armée ennemie: tous les Tartares la traversérent à la nage selon leur coutume, en tenant la queue de leurs chevaux. Les Spahis qui sont les cavaliers Turcs, passérent de même, parce que les ponts ne furent pas assez tôt prêts.

Enfin toute l'armée étant parvenue à l'autre bord, le Visir forma un camp retranché. Il est surprenant que le Czar ne disputât point le passage de la riviere, ou du moins qu'il ne reparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le tems de faire périr son armée de faim & de fatigue. Il semble que ce Prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il se trouva sans provisions, aïant la riviere de Pruth derriere lui, près de cent cinquante mille Turcs devant, & environ quarante mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrêmité, il dit publiquement, me voilà du moins aussi mal que

mon

mon frere Charles l'étoit à Pultava.

Le comte Poniatosky infatigable, agent du roi de Suede, étoit dans l'armée du grand Visir avec quelques Polonois & quelques Suedois, qui tous croïoient la perte du Czar inévitable.

Dès que Poniatosky vit que les armées seroient infailliblement en presence, il le manda au roi de Suede, qui partit aussi-tôt de Bender, suivi de quarante Officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avoit pour tous retranchemens que des chevaux de frise & des chariots : quelques troupes de Janissaires & de Spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée, mais ils attaquérent en desordre ; & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la presence de leur Prince & le desespoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain M. Poniatosky conseilla au grand Visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, seroit obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquiétudes qui l'agitérent cette nuit : il rouloit dans son esprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa nation : tant de grands ouvrages toujours interrompus par des guerres, al-

loient

loient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés : il falloit ou être détruit par la faim, ou attaquer près de deux cent mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié ; une cavalerie presque toute démontée, & des fantassins extenués de faim & de fatigue.

Il apella le general Ceremetof vers le commencement de la nuit, & lui ordonna sans balancer & sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque Officier ne réservât qu'un seul chariot ; afin que s'ils étoient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils esperoient.

Après avoir tout reglé avec le General pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, & qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution desesperée, mais nécessaire ; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentoit.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages : toute l'armée suivit cet exemple quoi qu'à regret : plusieurs enterrérent ce qu'ils avoient

avoient de plus précieux. Les Officiers generaux ordonnoient déja la marche, & tâchoient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes: chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchoit sans ardeur & sans espérance. Les femmes dont l'armée étoit trop remplie, poussoient des cris qui énervoient encore les courages: tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération: c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des Officiers qui servoient dans cette armée.

Il y avoit alors dans le camp Moscovite, une femme aussi singuliere peut-être que le Czar même. Elle n'étoit encore connue que sous le nom de Catherine: Sa mere étoit une malheureuse païsanne, nommée Erb-Magden du village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, & qui étoit en ce tems sous la domination de la Suede: jamais elle ne connut son pere; elle fut baptisée sous le nom de Marthe, & inscrite au regître des enfans bâtards. Le Vicaire de la Paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans: à cet âge elle fut servante à Mariembourg, chez l'Intendant de ce païs nommé Gluk.

En mil sept cens deux à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un dragon Suedois. Le lendemain de ses nopces, un parti des troupes de Suede aïant été battu par les Moscovites; ce dragon qui avoit été à l'action ne reparut plus, sans que sa femme

me pût sçavoir s'il avoit été fait prisonnier, & sans même qu'elle en ait jamais pu rien aprendre depuis.

Quelques jours après faite prisonniere elle-même, elle servit chez le general Cseremetof : celui-ci la donna à Menzicof, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, étant devenu de garçon patissier, General & Prince, ensuite dépouillé de tout & relegué en Siberie, où il est mort dans la misere & dans le desespoir.

Ce fut à un souper chez le prince Menzicof que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épousa secrettement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva un génie étonnant, & une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer après lui. Il avoit déja répudié depuis long-tems sa premiere femme Ottokesa, fille d'un Boyard, laquelle non-seulement étoit accusée d'adultére, mais de s'être oposée aux changemens qu'il faisoit dans ses Etats : ce dernier crime étoit le plus grand aux yeux du Czar. Il ne vouloit dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangere les qualités d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe, il dédaigna pour elle les prejugés qui n'arrêtent jamais les grands hommes : il la fit couronner Impératrice : le même génie qui la fit femme de Pierre Alexiovits, lui donna l'Empire après la mort de son mari.

mari. L'Europe a vu avec surprise une femme sans pudeur; qui ne sçut jamais ni lire, ni écrire, réparer son éducation & ses foiblesses par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un Legislateur.

Lorsqu'elle épousa le Czar, elle quitta la religion Lutherienne où elle étoit née, pour la Moscovite: on la rebaptisa selon l'usage du Rit russien, & au lieu du nom de Marthe, elle prit le nom de Catherine, sous laquelle elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp du Pruth, tint un conseil secret avec les Officiers generaux, & le vice chancelier Shaffirof, pendant que le Czar étoit dans sa tente.

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette demarche. Le vice Chancelier écrivit une lettre au grand Visir au nom de son Maître: la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar malgré la défense; & aïant après bien des prieres, des contestations & des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avoit de plus precieux, tout son argent; elle en emprunta même des Officiers generaux; & aïant composé de cet amas un present considerable, elle l'envoïa à Osman Aga, lieutenant du grand Visir avec la lettre signée par l'empereur Moscovite. Mehemet Baltagi conservant d'abord la fierté d'un Visir & d'un vainqueur, répondit: que le Czar m'envoie son premier

 Ministre

Ministre, & je verrai ce que j'ai à faire. Le vice chancelier Shaffirof vint aussitôt, chargé de quelques presens qu'il offrit publiquement lui-même au grand Visir, assez considerables pour lui marquer qu'on avoit besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La premiere demande du Visir, fut que le Czar se rendît avec toute son armée à discrétion : le vice chancelier Shaffirof répondit : que son Maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure ; & que les Moscovites periroient jusqu'au dernier, plûtôt que de subir des conditions si infames. Osman ajouta ses remontrances aux paroles de Shaffirof.

Mehemet Baltagi n'étoit pas guerrier : il voïoit que les janissaires avoient été repoussés la veille ; Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendroit des conditions du traité.

Pendant que l'on parlementoit, il arriva un petit accident qui peut faire connoître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croïons. Deux gentilshommes Italiens, parens de M. Brillo, lieutenant colonel d'un regiment de grenadiers au service du Czar s'étant écartés pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenèrent à leur camp & offrirent de les vendre à un officier de janissaires : le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la tréve,

tréve, fit arrêter les Tartares & les conduisit lui-même devant le grand Visir avec ses deux prisonniers.

Le Visir renvoïa ces deux Gentilshommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares qui avoient eu le plus de part à leur enlevement.

Cependant le Kam de Tartarie s'oposoit à la conclusion d'un traité qui lui ôtoit l'esperance du pillage : Poniatosky secondoit le Kam par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience du Tartare, & sur les insinuations de Poniatosky.

Le Visir crut faire assez pour le Grand Seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galeres qui étoient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus meotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeurassent au Grand Seigneur, que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étoient sous la protection des Polonois, ni ceux qui dépendoient de la Turquie, & qu'il païât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux imposé depuis long-tems; mais dont le Czar avoit affranchi son païs.

Enfin le traité alloit être signé sans qu'on eût seulement fait mention du roi de Suede. Tout ce que Poniatosky pût obtenir du Visir, fût qu'on inserât un ar-

ticle, par lequel le Moscovite s'engageoit à ne point troubler le retour de Charles XII. & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le Czar & le roi de Suede feroient la paix s'ils en avoient envie, & s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le Czar eût la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son camp, deux heures après la signature du traité qui fut commencé, conclu & signé le vingt-un Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar échapé de ce mauvais pas se retiroit tambour battant & enseignes déploïées, arrive le roi de Suede impatient de combattre, & de voir son ennemi entre ses mains. Il avoit couru plus de cinquante lieuës à cheval, depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il descend à la tente du comte Poniatosky; le Comte s'avança tristement vers lui, & lui aprit comment il venoit de perdre une occasion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais.

Le Roi outré de colere va droit à la tente du grand Visir: il lui reproche avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. J'ai droit, dit le grand Visir d'un air calme, de faire la guerre & la paix. Mais ajoute le Roi, n'avois-tu pas toute l'armée Moscovite en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, repartit gravement le Visir, de donner la paix à nos ennemis

ennemis quand ils implorent notre misericorde : Eh, t'ordonne-t-elle, insiste le Roi en colere, de faire un mauvais traité quand tu pouvois imposer telles lois que tu voulois ! Ne dépendoit-il pas de toi d'amener le Czar prisonnier à Constinople ?

Le Turc poussé à bout répondit séchement : Et qui gouverneroit son Empire en son absence ? il ne faut pas que tous les Rois soient hors de chez eux. Charles repliqua par un sourire d'indignation ; il se jetta sur un sopha, & regardant le Visir d'un air plein de colere & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval & retourna à Bender le desespoir dans le cœur.

Poniatosky resta encore quelque tems avec le grand Visir, pour essaïer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar ; mais l'heure de la priere étant venue, le Turc sans répondre un seul mot, alla se laver & prier Dieu.

Fin du cinquiéme Livre.

ARGUMENT du sixiéme Livre.

INtrigues à la Porte : Negociation entre le roi Auguste & les Tartares : Le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles de partir : Il se défend avec quarante domestiques contre toute une armée : Il est pris.

HIS-



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.



LIVRE SIXIE'ME.



LA fortune du roi de Suede si changée de ce qu'elle avoit été, le persécutoit dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout son logement inondé des eaux du Niester : il se retira à quelques milles près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devoit lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir quelques heures un

assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa Chancelerie, l'autre pour son favori Grothusen qui tenoit une de ses tables. Tandis que le Roi bâtissoit ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toûjours en Turquie, Baltagi Mehemet craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avoit envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suede par les terres héreditaires de la maison d'Autriche. Cet envoïé avoit raporté en trois semaines de tems une promesse de la régence Impériale de rendre à Charles XII. les honneurs qui lui étoient dûs, & de le conduire en toute sureté en Pomeranie.

On s'étoit adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Allemagne, Charles successeur de Joseph, étoit en Espagne où il disputoit la couronne à Philippe V. Pendant que l'envoïé Allemand executoit à Vienne cette commission, le grand Visir envoïa trois Pachas au roi de Suede, pour lui signifier qu'il falloit quitter les terres de l'empire Turc.

Le Roi qui sçavoit l'ordre dont ils étoient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osoient lui rien proposer contre son honneur & lui manquer de respect, il les feroit pendre tous trois sur l'heure. Le Pacha de Salonique qui portoit la parole, déguisa

déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux : Charles finit l'audiance sans daigner seulement répondre : son chancelier Mulern qui resta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son Maître qu'ils avoient assez compris par son silence.

Le grand Visir ne se rebuta pas : il ordonna à Ismaël Pacha, nouveau Serasquier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminoit pas sans délai. Ce Serasquier étoit d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant qui lui avoit attiré la bien-veillance de Charles, & l'amitié de tous les Suedois. Le roi entra en conference avec lui ; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partiroit que quand Akmet lui auroit accordé deux choses ; la punition de son grand Visir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentoit bien que Charles restoit en Turquie pour le perdre ; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus ; il lui retrancha son thaïm, c'est-à-dire la provision que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azile. Celle du roi de Suede étoit immense, consistant en cinq cent écus par jour en argent, & dans une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la splendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi sçut que le Visir avoit osé

osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son grand maître d'hôtel, & lui dit; Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à present, je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les officiers de Charles XII. étoient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnoit; cependant on n'avoit ni provision, ni argent: on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domestiques, & des janissaires devenus riches par les profusions du Roi. M. Fabrice, l'envoïé de Holstein donna tout ce qu'il avoit: mais ces secours n'auroient pas suffi un mois si un François nommé la Motraye qui avoit voïagé long-tems dans le Levant, & qui étoit venu jusqu'à Bender par la curiosité de voir le roi de Suede, ne s'étoit offert de passer au travers de toutes les gardes des Turcs, & d'aller emprunter de l'argent au nom du Roi à Constantinople.

Il mit les lettres qu'on lui donna dans la couverture d'un livre dont il ôta le carton, & passa au milieu des Turcs, sous le nom d'un marchand Anglois avec son livre à la main, disant que c'étoit son livre de prieres. Les Turcs sont peu soupçonneux, parce qu'ils sont peu accoutumés aux affaires: Le prétendu marchand arriva à Constantinople avec les lettres du Roi; mais les négocians étrangers ne vouloient pas hazarder leur argent: il n'y eût qu'un Anglois nommé Couk qui voulut bien prêter environ cent mille francs, satis-

satisfait de les perdre si quelque malheur arrivoit au roi de Suede, & sûr de sa fortune si ce Prince vivoit.

Le gentilhomme François fut assez heureux pour aporter l'argent en sûreté à Vanitza au camp du Roi, dans le tems où l'on commençoit à desesperer de ce secours.

Dans cet intervalle M. de Poniatosky écrivit du camp même du grand Visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusoit Baltagi Mehemet de lâcheté & de perfidie. Un vieux janissaire indigné de la foiblesse du Visir, & de plus gagné par les presens de Poniatosky, se chargea de cette relation ; & aïant obtenu un congé, il presenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatosky partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le grand Visir selon sa coutume.

Les circonstances étoient favorables : le Czar en liberté ne se pressoit pas d'accomplir ses promesses. C'est l'usage que les Princes qui rendent des villes aux Turcs, envoient des clefs d'or au Sultan : les clefs d'Azoph ne venoient point : le grand Visir qui en étoit responsable, craignant avec raison l'indignation de son Maître, n'osoit s'aller presenter devant lui.

Le vieux visir Chourlouly relegué alors à Mitilen, voulut profiter de cette conjoncture pour ôter l'Empire à Akmet III. & mettre sur le trône le prince Ibrahim neveu

neveu d'Akmet, & fils aîné de Moustapha, jeune Prince qui étoit prisonnier d'Etat avec Mahmoud son frere.

Il falloit pour réussir dans ce projet, engager Mehemet Baltagi à prévenir la colére du Sultan, & à marcher droit à Constantinople avec les janissaires.

Mehemet étoit bien loin d'être disposé aux entreprises temeraires. Aussi le vieux Visir ne s'adressa qu'à Osman Aga, ce lieutenant de Mehemet qui le gouvernoit entierement. Les lettres furent interceptées; Chourlouly & Osman eurent la tête tranchée, suplice infâme en Turquie: leurs têtes furent jettées dans la salle du Divan: on trouva parmi les tresors d'Osman la bague de la Czarine, & vingt mille piéces d'or au coin de Saxe, de Pologne & de Moscovie.

A l'égard de Baltagi Mehemet, il fut puni par l'exil d'avoir été choisi sans le sçavoir, pour être l'instrument des desseins de Chourlouly & d'Osman: on le banit à Lemnos où il mourut trois ans après: le Grand Seigneur ne saisit pas son bien à sa mort, parce qu'il n'étoit pas riche; ce qui peut servir de preuve que le Czar n'avoit point acheté de lui la paix par des tresors immenses, comme on le disoit dans l'Europe.

A ce grand Visir succeda Jussuf, c'est-à-dire, Joseph dont la fortune étoit aussi singuliere que celle de ses prédécesseurs. Né Moscovite, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avoit été vendu à un janissaire. Il fut long-

long-tems valet dans le férail, & devint enfin la seconde personne de l'Empire où il avoit été esclave; mais ce n'étoit qu'un fantôme de Ministre. Le jeune Seliktar Ali Coumourgi l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même : & Jussuf sa créature n'eut d'autre emploi que d'aposer les sceaux de l'Empire aux volontés du favori. La politique de la cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Visiriat : les Plénipotentiaires du Czar qui restoient à Constantinople, & comme Ministres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais : le grand Visir confirma avec eux la paix du Pruth ; mais ce qui mortifia le plus le roi de Suede, ce fut d'aprendre que les liaisons secretes qu'on prenoit à Constantinople avec le Czar, étoient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople depuis la retraite de Charles à Bender, étoit devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la Chrétienté. Le comte Desaleurs ambassadeur de France, y apuïoit les intérêts de Charles & de Stanislas ; le ministre de l'empereur Allemand les traversoit ; les factions de Suede & de Moscovie s'entrechoquoient, comme on a vu long-tems celles de France & d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paroissoient neutres, ne l'étoient pas : le nouveau commerce que le Czar avoit ouvert dans Petersbourg, attiroit l'attention de

ces deux nations commerçantes.

Les Anglois & les Hollandois seront toûjours pour le Prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avoit beaucoup à gagner alors avec le Czar : il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrettement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié, fût que l'on feroit sortir incessamment Charles des terres de l'empire Turc ; soit que le Czar esperât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses Etats qu'en Turquie, où il étoit toûjours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suede sollicitoit toûjours la Porte, de le renvoïer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le Divan résolut en effet de le renvoïer mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes, non plus comme un Roi qu'on vouloit secourir, mais comme un hôte dont on vouloit se défaire. Pour cet effet le Sultan Akmet lui écrivit en ces termes.

Très-puissant entre les Rois adorateurs de Jesus, redresseur des torts & des injures, & protecteur de la Justice dans les ports & les républiques du Midi & du Septentrion ; éclatant en majesté : ami de l'honneur & de la gloire, & de notre su-sublime Porte, Charles roi de Suede, dont Dieu couronne les entreprises de bonheur.

Aussi-

AUssi-tôt que le très-illustre Acmet, ci-devant Chiaoux Pachi, aura eu l'honneur de vous presenter cette lettre ornée de notre sceau Imperial, soïez persuadé & convaincu de la verité de nos intentions, qui y sont contenues, à sçavoir : que quoi-que nous nous fussions proposés de faire marcher de nouveau contre le Czar, nos troupes toûjours victorieuses ; cependant ce Prince pour éviter le juste ressentiment que nous avoit donné son retardement à executer le traité conclu sur les bords du Pruth, & renouvellé depuis à notre sublime Porte, aïant rendu à notre Empire le château & la ville d'Azoph ; & cherché par la mediation des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix : nous la lui avons accordée, & donné à ses Plenipotentiaires qui nous restent pour ôtages ; notre ratification Imperiale, après avoir reçu la sienne de leurs mains.

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gheraï, Han de Boudgiak du Crimée, de Noghai & de Circassie, & à notre très-sage Conseiller & genereux Seraskier de Bender, Ismaël (que Dieu perpetue & augmente leur magnificence & prudence) nos ordres inviolables & salutaires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein qui nous a été renouvellé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la Providence, & avec une honorable escorte l'Hiver prochain, pour vous rendre dans vos Provinces, aïant soin de passer en ami par celle de la Pologne.

Q *Tout*

Tout ce qui sera necessaire pour votre voïage vous sera fourni par ma sublime Porte, tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons sur tout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs, & les plus clairs à tous les Suedois & autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun desordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.

Vous conserverez par là notre bienveillance, dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi frequentes marques qu'il s'en presentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions Imperiales là-dessus.

Donné à notre sublime Porte de Constantinople, le 14. de la Lune Rebyul Eureb 1124. ce qui revient au 19. Avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'esperance au roi du Suede : il écrivit au Sultan qu'il étoit prêt de partir, qu'il seroit toute sa vie reconnoissant des faveurs dont sa Hautesse l'avoit comblé ; mais qu'il croïoit le Sultan trop juste pour le renvoïer avec la simple escorte d'un camp volant dans un païs encore inondé des troupes du Czar. En effet l'empereur Moscovite, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'étoit engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avoit fait encore passer de nouvelles ; & ce qui semble étonnant, c'est

c'eſt que le Grand Seigneur n'en ſçavoit rien.

La mauvaiſe politique de la Porte, d'avoir toûjours par vanité des ambaſſadeurs des Princes Chrétiens à Conſtantinople, & de ne pas entretenir un ſeul Agent dans aucune cour Chrétienne, fait que ceux-ci penetrent & conduiſent quelquefois les reſolutions les plus ſecrettes du Sultan, & que le Divan eſt toûjours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les Chrétiens.

Le Sultan enfermé dans ſon ſérail parmi ſes femmes & ſes eunuques, ne voit que par les yeux de ſon grand Viſir : ce Miniſtre auſſi inacceſſible que ſon Maître, occupé des intrigues du ſérail, & ſans correſpondance au dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le Sultan qui le depoſe ou le fait étrangler à la premiere faute, pour en choiſir un autre auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes predeceſſeurs, & qui tombe bien-tôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction & la ſecurité profonde de cette Cour, que ſi les Princes Chrétiens ſe liguoient contre elle, leurs flottes ſeroient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe defendre : mais les divers interêts qui diviſeront toûjours la Chrétienté, ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine ſemble preparer aujourd'hui.

 Akmet

Akmet étoit si peu informé de ce qui se passoit en Pologne, qu'il y envoïa un Aga pour voir s'il étoit vrai que les armées du Czar y fussent encore : deux secretaires du roi de Suede qui sçavoient la langue Turque, accompagnérent l'Aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux raport.

Cet Aga vit par ses yeux la verité, & en vint rendre compte au Sultan même. Akmet indigné alloit faire étrangler le grand Visir : mais le favori qui le protegeoit, & qui croïoit avoir besoin de lui, obtint sa grace & le soutint encore quelque tems dans le ministere.

Les Moscovites étoient protegés ouvertement par le Visir, & secrettement par Ali Coumourgi qui avoit changé de parti : mais le Sultan étoit si irrité, l'infraction du traité étoit si manifeste ; & les janissaires qui font trembler souvent les Ministres, les Favoris, & les Sultans, demandoient si hautement la guerre, que personne dans le sérail n'osa ouvrir un avis moderé.

Aussi-tôt le Grand Seigneur fit mettre aux sept tours les ambassadeurs Moscovites déja aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audiance. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar, les queues de cheval arborées ; les ordres donnés à tous les Pachas d'assembler une armée de deux cent mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du theatre de la guerre.

Pendant

Pendant ce tems une ambaſſade ſolemnelle envoïée au Grand Seigneur de la part d'Auguſte & de la république de Pologne, s'avançoit ſur le chemin d'Andrinople : le Palatin de Maſovie étoit à la tête de l'ambaſſade avec une ſuite de plus de trois cent perſonnes.

Tout ce qui compoſoit l'ambaſſade fut arrêté & retenu priſonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suede ne s'étoit plus flatté que dans cette occaſion : cependant ce grand apareil devint encore inutile, & toutes ſes eſperances furent trompées.

Si l'on en croit un Miniſtre public, homme ſage & clair-voïant, qui reſidoit alors à Conſtantinople, le jeune Coumourgi rouloit déja dans ſa tête d'autres deſſeins que de diſputer des déſerts au Czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projettoit d'enlever aux Venitiens le Peloponéſe, nommé aujourd'hui la Morée, & de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendoit pour executer ſes grands deſſeins que l'emploi de premier Viſir dont ſa jeuneſſe l'écartoit encore. Dans cette idée il avoit plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar : ſon intérêt ni ſa volonté n'étoient pas de garder plus long-tems le roi de Suede, encore moins d'armer la Turquie en ſa faveur : non-ſeulement il vouloit renvoïer ce Prince, mais il diſoit ouvertement qu'il ne falloit plus ſouffrir deſormais aucun Miniſtre Chrétien à Conſtantinople ; que tous ces Ambaſ-

Ambaſſadeurs ordinaires n'étoient que des eſpions honorables qui corrompoient ou qui trahiſſoient les Viſirs, & donnoient depuis trop long-tems le mouvement aux intrigues du ſérail; que les francs établis à Péra, & dans les échelles du Levant, ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un Conſul & non d'un Ambaſſadeur. Le grand Viſir qui devoit ſon établiſſement & ſa vie même au favori; & qui de plus le craignoit, ſe conformoit à ſes intentions d'autant plus aiſément qu'il s'étoit vendu aux Moſcovites, qu'il eſperoit ſe venger du roi de Suede qui avoit voulu le perdre. Le Moufty, creature d'Ali Coumourgi étoit auſſi l'eſclave de ſes volontés : il avoit conſeillé la guerre contre le Czar, quand le favori la vouloit; & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eût changé d'avis : ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le vice chancelier Shaffirof, le jeune Cſeremetof, plenipotentiaires & otages du Czar à la Porte, promirent après bien des negociations que le Czar retireroit ſes troupes de la Pologne. Le grand Viſir qui ſçavoit bien que le Czar n'executeroit pas ce traité, ne laiſſa pas de le ſigner; & le Sultan content d'avoir en aparence impoſé des lois aux Moſcovites, reſta encore à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le Czar; enſuite la guerre déclarée, & la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités

fut

fut toûjours qu'on feroit partir le roi de Suede. Le Sultan ne vouloit point commettre son honneur & celui de l'empire Ottoman, en exposant le Roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partiroit ; mais que les ambassadeurs de Pologne & de Moscovie répondroient de la sûreté de sa personne : ces Ambassadeurs jurérent au nom de leur Maître, que ni le Czar, ni le roi Auguste, ne troubleroient son passage ; & que Charles de son côté ne tenteroit d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan aïant ainsi reglé la destinée de Charles, Ismaël serasquier de Bender se transporta à Varnitsa, où le Roi étoit campé, & vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avoit plus à differer, & qu'il falloit partir.

Charles ne répondit autre chose sinon, que le Grand Seigneur lui avoit promis une armée & non une escorte ; & que les Rois devoient tenir leur parole.

Cependant le general Fleming ministre & favori du roi Auguste, entretenoit une correspondance secrette avec le Kam de Tartarie & le Serasquier de Bender. Un colonel Allemand nommé la Mare avoit fait plus d'un voïage de Bender à Dresde, & avoit porté & raporté des paroles du Kam à Fleming, & de Fleming au Kam. On avoit entendu dire plus d'une fois au roi Auguste en parlant de Charles, *je tiens mon ours lié à Bender.*

Precisément dans ce tems, le roi de

Suede fit arrêter sur les frontieres de la Valachie, un courtier que Fleming envoïoit au prince Tartare. Les lettres lui furent aportées : on les déchiffra ; on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la cour de Dresde : mais elles étoient conçues en termes si ambigus & & si generaux, qu'il étoit difficile de démêler, si le but du roi Auguste étoit seulement de détacher les Turcs du parti de la Suede, ou s'il vouloit que le Kam livrât Charles à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il sembloit difficile d'imaginer qu'un Prince aussi genereux qu'Auguste, voulût en saisissant la personne du roi de Suede, hazarder la vie de ses Ambassadeurs, & de trois cent gentilshommes Polonois qui étoient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sûreté de Charles.

Mais d'un autre côté on sçavoit que Fleming, ministre absolu d'Auguste, étoit très-delié & peu scrupuleux. Les outrages faits au Roi Electeur par le roi de Suede, sembloient rendre toute vengeance excusable ; & on pouvoit penser que si la cour de Dresde achetoit Charles du Kam des Tartares, elle pourroit acheter aisément de la cour Ottomane la liberté des ôtages Polonois.

Ces raisons furent agitées entre le Roi, Mullern son chancelier privé, & Grothusen son favori. Ils lurent & relurent les lettres ; & la malheureuse situation où ils étoient les rendant plus soupçonneux,

ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avoit de plus triste.

Quelques jours après le Roi fut confirmé dans ses soupçons par le depart précipité d'un comte Sapieha refugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jetter entre les bras d'Auguste. Dans toute autre occasion Sapieha ne lui auroit paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réiterées qu'on lui fit alors de partir, changérent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractere se joignant à toutes ces vrai-semblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on vouloit le trahir & le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvoit se tromper dans l'idée qu'il avoit que le roi Auguste avoit marchandé sa personne avec les Tartares; mais il se trompoit encore davantage en comptant sur le secours de la cour Ottomane. Quoiqu'il en soit, il résolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvoit partir sans avoir auparavant dequoi paier ses dettes; car quoi qu'on lui eût rendu depuis long-tems son Thaim, ses liberalités l'avoient toujours forcé d'emprunter: le Pacha lui demanda ce qu'il vouloit, le Roi répondit au hazard mille bourses, qui font quinze cent mille francs de notre argent en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la Porte: le Sultan au

 lieu

lieu de mille bourses qu'on lui demandoit, en accorda douze cent, & écrivit au Pacha la lettre suivante.

Lettre du Grand Seigneur au Pacha de Bender.

LE but de cette lettre Imperiale, est pour vous faire sçavoir que, sur votre recommandation & representation, & sur celle du très-noble Delvet Gherai Han, à notre sublime Porte, notre Imperiale magnificence a accordé mille bourses au roi de Suede, qui seront envoïées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre Mehemet Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au tems du départ du roi de Suede, dont Dieu dirige les pas; & lui être données alors avec deux cent bourses de plus, comme un surcroît de notre liberalité Imperiale qui excede sa demande.

Quant à la route de Pologne qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Han, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du roi de Suede, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être reputée contraire à la paix qui subsiste encore entre notre sublime Porte, & le roïaume & la république de Pologne; ensorte que le roi de Suede passe comme ami sous notre protection.

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien, expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à Sa Majesté de la part des Polonois, ce dont nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi Auguste, & de la République; en s'offrant même à cette condition aussi-bien que quelques autres nobles Polonois, si nous le requerons pour otages & sureté de son passage.

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, aïant à leur tête le Han, & vous conduirez le roi de Suede avec ses gens.

Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant de diriger vos pas & les leurs; le Pacha d'Aulos restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de spahis, & un autre de janissaires; & en suivant nos ordres & intentions Imperiales en tous ces points & articles, vous vous rendrez dignes de la continuation de notre faveur Imperiale, aussi-bien que des louanges & des recompenses dûes à tous ceux qui les observent.

Fait à notre residence Imperiale de Constantinople le 2. de la Lune de Cheval 1124. de l'Egire.

Pendant qu'on attendoit cette réponse du Grand Seigneur, le Roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnoit le kam des Tartares;

lieu de mille bourses qu'on lui demandoit, en accorda douze cent, & écrivit au Pacha la lettre suivante.

Lettre du Grand Seigneur au Pacha de Bender.

LE but de cette lettre Imperiale, est pour vous faire sçavoir que sur votre recommandation & representation, & sur celle du très-noble Delvet Gherai Han, à notre sublime Porte, notre Imperiale magnificence a accordé mille bourses au roi de Suede, qui seront envoïées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre Mehemet Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au tems du départ du roi de Suede, dont Dieu dirige les pas; & lui être données alors avec deux cent bourses de plus, comme un surcroît de notre liberalité Imperiale qui excede sa demande.

Quant à la route de Pologne qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Han, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du roi de Suede, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être reputée contraire à la paix qui subsiste encore entre notre sublime Porte, & le roïaume & la république de Pologne; ensorte que le roi de Suede passe comme ami sous notre protection.

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien, expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à Sa Majesté de la part des Polonois, ce dont nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi Auguste & de la République; en s'offrant même à cette condition aussi-bien que quelques autres nobles Polonois, si nous le requerons pour otages & sureté de son passage.

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, aïant à leur tête le Ham, & vous conduirez le roi de Suede avec ses gens.

Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant de diriger vos pas & les leurs: le Pacha d'Aulos restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de spahis, & un autre de janissaires; & en suivant nos ordres & intentions Imperiales en tous ces points & articles, vous vous rendrez dignes de la continuation de notre faveur Imperiale, aussi-bien que des louanges & des recompenses dûes à tous ceux qui les observent.

Fait à notre residence Imperiale de Constantinople le 2. de la Lune de Cheval 1124. de l'Egire.

Pendant qu'on attendoit cette réponse du Grand Seigneur, le Roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnoit le kam des Tartares;

res ; mais les paſſages étoient bien gardés, de plus le miniſtere lui étoit contraire : les lettres ne parvinrent point au Sultan : le Viſir empêcha même M. Desalleurs de venir à Andrinople où étoit la Porte, de peur que ce Miniſtre qui agiſſoit pour le roi de Suede, ne voulût déranger le deſſein qu'on avoit de le faire partir.

Charles indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du Grand Seigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvoit demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer Noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Mediterranée : mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cent bourſes furent arrivées, ſon treſorier Grothuſen qui avoit appris la langue Turque dans ce long ſejour, alla voir le Pacha ſans interpréte, dans le deſſein de tirer de lui les douze cent bourſes, & de former enſuite à la Porte quelqu'intrigue nouvelle, toûjours ſur cette fauſſe ſupoſition que le parti Suedois armeroit enfin l'empire Ottoman contre le Czar.

Grothuſen dit au Pacha que le Roi ne pouvoit avoir ſes équipages prêts ſans argent : mais, dit le Pacha, c'eſt nous qui ferons tous les frais de votre départ. Votre Maître n'a rien à dépenſer, tant qu'il ſera ſous la protection du mien.

Grothuſen repliqua qu'il y avoit tant de difference entre les équipages Turcs,

&

& ceux des Francs, qu'il falloit avoir recours aux artisans Suedois & Polonois qui étoient à Varnitsa.

Il l'assura que son Maître étoit disposé à partir, & que cet argent faciliteroit & avanceroit son départ. Le Pacha trop confiant donna les douze cent bourses : il vint quelques jours après demander au Roi d'une maniere très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le Roi lui dit qu'il n'étoit pas prêt de partir, & qu'il lui falloit encore mille bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au Roi : il m'en coûtera la tête, dit-il, pour avoir obligé ta Majesté : j'ai donné les douze cent bourses malgré l'ordre exprès de mon Souverain : aïant dit ces paroles, il s'en retournoit plein de tristesse.

Le Roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuseroit auprès du Sultan : Ah ! repartit le Turc en s'en allant, mon Maître ne sçait point excuser les fautes ; il ne sçait que les punir.

Ismaël Pacha alla aprendre cette nouvelle au Kam des Tartares, lequel aïant reçu le même ordre que le Pacha de ne point souffrir que les douze cent bourses fussent données avant le départ du Roi ; & aïant consenti qu'on délivrât cet argent, aprehendoit aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justi-

fier ;

ser ; ils protestérent qu'ils n'avoient donné les douze cent bourses que sur les promesses positives d'un ministre du Roi, de partir sans délai ; & ils supliérent sa Hautesse que le refus du Roi ne fût point attribué à leur desobéissance.

Charles persistant toûjours dans l'idée que le Kam & le Pacha vouloient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. Funk, alors son envoïé auprès du Grand Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encore mille bourses. Son extrême generosité, & le peu de cas qu'il faisoit de l'argent, l'empêchoit de sentir qu'il y avoit de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisoit que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau pretexte de ne point partir. Mais c'étoit être réduit à d'étranges extrêmités que d'avoir besoin de pareils artifices. Savari son interpréte, homme adroit & entreprenant, porta sa lettre à Andrinople malgré la severité avec laquelle le grand Visir faisoit garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la tradition qu'on en fit alors.

» Je n'ai presque connu le roi de Suede
» que par sa défaite à Pultava, & par la
» priere qu'il m'a faite de lui accorder
» un azile dans mon Empire : je n'ai, je
» crois, nul besoin de lui, & n'ai sujet
ni

» ni de l'aimer, ni de le craindre : cependant sans consulter d'autres motifs » que l'hospitalité d'un Musulman, & » ma generosité qui répand la rosée de » ses faveurs sur les grands comme sur les » petits, sur les étrangers comme sur mes » sujets : je l'ai reçu & secouru de tout, » lui, ses Ministres, ses Officiers, ses » soldats, & n'ai cessé pendant trois ans » & demi de l'accabler de presens.

» Je lui ai accordé une escorte considerable pour le conduire dans ses Etats. Il a » demandé mille bourses pour païer quelques frais, quoi que je les fasse tous ; » au lieu de mille, j'en ai accordé douze » cent ; après les avoir tirées de la main » du Serasquier de Bender, il en demande encore mille autres, & ne veut point » partir sous pretexte que l'escorte est » trop petite, au lieu qu'elle n'est que » trop grande pour passer par un païs » ami.

» Je demande donc si c'est violer les » lois de l'hospitalité, que de renvoïer » ce Prince ; & si les Puissances étrangeres doivent m'accuser de violence & » d'injustice, en cas qu'on soit réduit à » le faire partir par force. « Tout le Divan répondit que le Grand Seigneur agissoit avec justice.

Le Mouphty déclara que l'hospitalité n'est point de commande au Musulmans envers les Infidéles, encore moins envers les ingrats ; & il donna son Fetfa, espece de Mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du Grand

Grand Seigneur : ces Fetfa sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portés à Bender par le *Bouïouk Imraour*, grand maître des écuries, & un Chiaous Pacha premier Huissier. Le pacha de Bender reçut l'ordre chez le kam des Tartares, aussitôt il alla à Varnitsa demander si le Roi vouloit partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Charles XII. menacé n'étoit pas maître de sa colére. Obéis à ton maître si tu l'oses, lui dit-il, & sors de ma presence. Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'usage ordinaire des Turcs : en s'en retournant il rencontra Fabrice & lui cria toujours en courant ; le Roi ne veut point écouter la raison, tu vas voir des choses bien étranges. Le jour même il retrancha les vivres au Roi, & lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonois & aux Cosaques qui étoient à Varnitsa, que s'ils vouloient avoir des vivres, il falloit quitter le camp du roi de Suede, & venir se mettre dans la ville de Bender, sous la protection de la Porte. Tous obéïrent, & laissérent le Roi réduit aux officiers de sa maison, & à trois cent Suedois, contre vingt mille Tartares, & six mille Turcs. Il n'y avoit plus de provision dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux.

Le Roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coup de fusil, vingt de ces beaux

chevaux Arabes que le Grand Seigneur lui avoit envoïés, en disant : je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs chevaux ; ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui comme on sçait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent en un moment le petit camp du Roi.

Ce Prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cent Suedois : il y travailla lui-même : son Chancelier, son Tresorier, ses Secretaires, ses valets de chambre, tous ses domestiques aidoient à l'ouvrage. Les uns barricadoient les fenêtres, les autres enfonçoient des solives derriere les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le Roi eût fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement Fabrice, l'envoïé de Holstein, ne s'étoit point logé à Varnitsa, mais dans un petit village entre Varnitsa & Bender, où demeuroit aussi monsieur Jeffreis envoïé d'Angleterre auprès du roi de Suede. Ces deux Ministres voïant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turs & le Roi. Le Kam & sur tout le pacha de Bender, qui n'avoit nulle envie de faire violence à ce Monarque, reçûrent avec empressement les offres de ces deux Ministres ; ils eu-

rent ensemble à Bender deux conférences, où assistérent cet huissier du Sérail, & le grand maître des écuries, qui avoient aporté l'ordre du Sultan, & le Fetfa du Mouphty.

Monsieur Fabrice leur avoua que Sa Majesté Suedoise avoit de justes raisons de croire qu'on vouloit le livrer à ses ennemis en Pologne. Le Kam, le Pacha & les autres jurérent sur leur barbe; & mettant leurs mains sur leurs têtes, prirent Dieu à témoin qu'ils détestoient une si horrible perfidie, qu'ils verseroient tout leur sang plûtôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au Roi en Pologne: ils dirent qu'ils avoient entre leurs mains les ambassadeurs Moscovites & Polonois, dont la vie leur répondoit du moindre affront qu'on oseroit faire au roi de Suede. Enfin ils se plaignirent amérement des soupçons outrageants que le Roi concevoit sur des personnes qui l'avoient si bien reçu & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, M. Fabrice se laissa persuader par ces Barbares: il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il sçavoit bien qu'il y avoit eu une secrette correspondance entre le Kam Tartare & le roi Auguste; mais il demeura convaincu qu'il ne s'étoit agi dans leur négociation, que de faire sortir Charles XII. des terres du Grand Seigneur. Soit que Fabrice se trompât ou non, il les assura qu'il representer-

presen-

presenteroit au Roi l'injustice de ces défiances ; mais prétendez-vous le forcer à partir ? ajouta-t-il : Oui, dit le Pacha, tel est l'ordre de notre Maître. Alors il les pria encore une fois de bien considerer si cet ordre étoit de verser le sang d'une Tête couronnée : Oui, repliqua le Kam en colére, si cette Tête couronnée desobéït au Grand Seigneur dans son Empire.

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII. paroissant inévitable ; & l'ordre du Sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le Pacha engagea le Kam à souffrir qu'on envoïât dans le moment un exprès à Andrinople où étoit alors le Grand Seigneur, pour avoir les derniers ordres de sa Hautesse.

Monsieur Jeffreis, & M. Fabrice aïant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le Roi : ils arrivent avec l'empressement de gens qui aportoient une nouvelle heureuse; mais ils furent très-froidement reçus : il les apella médiateurs volontaires, & persista à soutenir que l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphty étoient forgés, puisqu'on venoit d'envoïer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le ministre Anglois se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un Prince si inflexible : M. Fabrice aimé du Roi, & plus accoutumé à son humeur que le ministre Anglois, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une

vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le Roi pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens, & le pria d'emploier sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres : on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du Roi ; en attendant que le courier fut revenu d'Andrinople.

Le Kam même avoit défendu à ses Tartares impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suedois jusqu'à nouvel ordre : de sorte que Charles XII. sortoit quelquefois de son camp avec quarante chevaux, & couroit au milieu des troupes Tartares qui lui laissoient respectueusement le passage libre : il marchoit même droit à leurs rangs, & ils s'ouvroient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand Seigneur étant venu, de passer au fil de l'épée tous les Suedois qui feroient la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du Roi : le Pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Fabrice, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussi-tôt ce triste raport. Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez ? dit le Roi : Oui, répondit Fabrice ; & bien dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont suposé, & que je ne veux point partir. Fabrice se jetta à ses pieds, se mit en colére, lui reprocha son opiniâtreté ; tout fut inutile : retournez à vos Turcs, lui dit le Roi en souriant, s'ils m'attaquent je sçaurai bien me défendre.

Les Chapelains du Roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, & sur tout sa personne sacrée; l'assurant de plus que cette résistance étoit injuste, qu'il violoit les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avoient si long-tems & si genereusement secouru. Le Roi qui ne s'étoit point fâché contre Fabrice, se mit en colere contre ses Prêtres, & leur dit qu'il les avoit pris pour faire les prieres, & non pour lui dire leurs avis.

Le general Hord & le general Dardoff, dont le sentiment avoit toûjours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvoit être que funeste, montrérent au Roi leurs estomacs couverts de blessures reçûës à son service; & l'assurant qu'ils étoient prêts de mourir pour lui; ils le supliérent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. Je sçai par vos blessures & par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble: vous avez fait votre devoir jusqu'à present, faites-le encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince préparé à l'assaut se flattoit en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir avec trois cens Suedois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son chancelier Mullern, le secretaire Empreiis & les clercs, devoient défendre la

maison de la chancellerie : le baron Fief à la tête des officiers de la bouche étoit à une autre poste : les palfreniers, les cuisiniers avoient un autre endroit à garder ; car avec lui tout étoit soldat : il couroit à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, & assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattroient avec courage.

On ne fut pas long-tems sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venoient attaquer le petit retranchement avec dix pieces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottoient en l'air ; les clairons sonnoient, les cris de alla, alla, se faisoient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêloient dans leurs cris aucune injure contre le Roi, & qu'ils l'apelloient seulement *Demisbash*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens ; il s'avance dans les rangs des janissaires, qui presque tous avoient reçû de lui de l'argent : » Eh, » quoi mes amis ! leur dit-il en propres » mots, venez-vous massacrer trois cent » Suedois sans défense ? vous braves janissai- » res qui avez pardonné à cent mille Mos- » covites, quand ils vous ont crié *amman* » pardon. Avez-vous oublié les bienfaits » que vous avez reçus de nous ? & vou- » lez-vous assassiner ce grand roi de Sue- » de que vous aimiez tant, & qui vous » a fait tant de liberalités ? Mes amis, il

» no

» ne demande que trois jours ; & les or-
» dres du Sultan ne sont pas si severes
» qu'on vous les fait croire. »

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendoit pas lui-même. Les janissaires jurérent sur leurs barbes, qu'ils n'attaqueroient point le Roi, & qu'ils lui donneroient les trois jours qu'il demandoit. En vain on donna le signal de l'assaut ; les janissaires loin d'obéir, menacérent de se jetter sur leurs chefs, si on n'accordoit pas trois jours au roi de Suede : ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étoient suposés : à cette sédition inopinée le Pacha n'eût à oposer que la patience.

Il feignit d'être content de la genereuse résolution des janissaires ; & leur ordonna de se retirer à Bender. Le kam des Tartares, homme violent, vouloit donner immédiatement l'assaut avec ses troupes ; mais le Pacha qui ne prétendoit pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le Roi, tandis qu'il seroit puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au Kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender assembla tous les officiers des janissaires & les plus vieux soldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre positif du Sultan & le Fetfa du Mouphty.

Soixante des plus vieux qui avoient des barbes blanches vénérables, & qui avoient reçu mille presens des mains du Roi, proposérent d'aller eux-mêmes le suplier de

de se remettre entre leurs mains, & de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le Pacha le permit, il n'y avoit point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce Prince. Ces soixante vieillards allérent donc le lendemain matin à Varnitsa, n'aïant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat : car les Turcs regardent comme barbare la coutume des Chrétiens, de porter des épées en tems de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs Eglises.

Ils s'adressérent au baron de Grothusen & au chancelier Mullern; ils leur dirent qu'ils venoient dans le dessein de servir de fidéles gardes au Roi; & que s'il vouloit, ils le conduiroient à Andrinople, où il pourroit parler lui-même au Grand Seigneur. Dans le tems qu'ils faisoient cette proposition, le Roi lisoit des lettres qui arrivoient de Constantinople; & que Fabrice qui ne pouvoit plus le voir, lui avoit fait tenir secrettement par un janissaire. Elles étoient du comte Poniatosky, qui ne pouvoit le servir ni à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte depuis l'indiscrette demande des mille bourses. Il mandoit au Roi que les ordres du Sultan pour saisir ou massacrer sa personne Roïale en cas de résistance, n'étoient que trop réels; qu'à la verité le Sultan étoit trompé par ses Ministres, mais que plus l'Empereur étoit trompé dans cette affaire,

plus

plus il vouloit être obéi; qu'il falloit céder au tems, & plier sous la necessité: qu'il prenoit la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des Ministres par la voie des négociations: de ne point mettre de l'inflexibilité, où il ne falloit que de la douceur, & d'attendre de la politique & du tems, le remede à un mal que la violence aigriroit sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatosky, ne purent donner seulement au Roi l'idée qu'il pouvoit fléchir sans deshonneur. Il aimoit mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier: il renvoïa ces janissaires sans les vouloir voir; leur fit dire que s'ils ne se retiroient, il leur feroit couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Ces vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournérent en criant, à la tête de fer! puisqu'il veut perir qu'il perisse. Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commission, & aprendre à leurs camarades à Bender l'étrange reception qu'on leur avoit faite. Tous jurérent alors d'obéir aux ordres du Pacha sans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avoient eu peu le jour précedent.

L'ordre est donné dans le moment: ils marchent aux retranchemens: les Tartares les attendoient déja & les dix canons commençoient à tirer.

Les janissaires d'un côté & les Tartares

de l'autre, forcent en un instant ce petit camp; à peine vingt Suedois tirérent l'épée, les trois cent soldats furent envelopés & faits prisonniers sans résistance: le Roi étoit alors à cheval entre sa maison & son camp avec les generaux Hord, Daldorf & Sparre: voïant que tous ses soldats s'étoient laissés prendre en sa presence, il dit de sang froid à ces trois Officiers; allons défendre la maison: nous combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris & focis*.

Aussi-tôt il galope avec eux vers cette maison où il avoit mis environ quarante domestiques en sentinelle, & qu'on avoit fortifié du mieux qu'on avoit pu.

Ces Generaux tout accoutumés qu'ils étoient à l'opiniâtre intrépidité de leur Maître, ne pouvoient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, & en plaisantant, se défendre contre dix canons & toute une armée: ils le suivent avec quelques gardes, & quelques domestiques qui faisoient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvérent assiégée de janissaires; déja même près de deux cent Turcs ou Tartares étoient entrés par une fenêtre, & s'étoient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du Roi s'étoient retirés. Cette salle étoit heureusement près de la porte par où le Roi vouloit entrer avec sa petite troupe de vingt personnes: il s'étoit jetté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main; & sa suite en avoit fait autant.

Les

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étoient animés par la promesse qu'avoit fait le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auroient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessoit, il tuoit tous ceux qui s'aprochoient de sa personne : Un janissaire qu'il avoit blessé, lui apuïa son mousqueton sur le visage ; si le bras du Turc n'avoit fait un mouvement causé par la foule qui alloit & qui venoit comme des vagues, le Roi étoit mort : la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla casser le bras au general Hord, dont la destinée étoit d'être toûjours blessé à côté de son Maître.

Le Roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même tems ses domestiques qui étoient enfermés dans la grande grande salle en ouvrent la porte : le Roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe : on referme la porte dans l'instant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII. dans cette salle enfermé avec toute sa suite qui consistoit en près de soixante hommes, Officiers, gardes, secretaires, valets de chambre, domestiques de toute espece.

Les janissaires & les Tartares pilloient le reste de la maison, & remplissoient les apartemens : Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il ; & se mettant à la tête de son monde, il ouvre lui-même la porte de la salle qui donnoit dans son apartement à coucher ; il entre

&

& fait feu ſur ceux qui pilloient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la ſubite aparition de ce Roi qu'ils étoient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſques dans les caves ; le Roi profitant de leur deſordre, & les ſiens animés par le ſuccès, pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou bleſſent ceux qui ne fuïent point ; & en un quart d'heure nettoient la maiſon d'ennemis.

Le Roi aperçut dans la chaleur du combat deux janiſſaires qui ſe cachoient ſous ſon lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. Je te donne la vie, dit le Roi au Turc, à condition que tu iras faire au Pacha un fidéle recit de ce que tu as vû : Grothuſen ſervoit d'interprète à ces paroles ; le Turc promit aiſément ce qu'on voulut, & on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suedois étant enfin maîtres de la maiſon, refermérent & baricadérent encore les fenêtres. Ils ne manquoient point d'armes ; une chambre baſſe pleine de mouſquets & de poudre avoit échapé à la recherche tumultueuſe des janiſſaires ; on s'en ſervit à propos : les Suedois tiroient à travers les fenêtres preſque à bout portant ſur cette multitude de Turcs, dont ils tuérent deux cent en moins d'un demi quart d'heure.

Le canon tiroit contre la maiſon ; mais les pierres étant fort molles, il ne faiſoit que

que des trous & ne renversoit rien.

Le kam des Tartares & le Pacha qui vouloient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du tems, du monde, & d'occuper une armée entiere contre soixante personnes, jugérent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le Roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des fleches entortillées de méches allumées; la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé étoit prêt à fondre sur les Suedois. Le Roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur; il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suedois, il le jette à l'endroit où le feu étoit le plus violent: il se trouva que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation inséparable d'un tel embaras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage; l'apartement du Roi étoit consumé, la grande salle où les Suedois se tenoient, étoit remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entroient par les portes des apartemens voisins: la moitié du toit étoit abîmée dans la maison même, l'autre tomboit en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde nommé Walberg osa dans cette extrêmité crier qu'il falloit se rendre: Voilà un étrange homme, dit le Roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. Un autre garde nommé Rosen s'avisa de dire, que

que la maison de la Chancellerie, qui n'étoit qu'à cinquante pas avoit un toit de pierre, & étoit à l'épreuve du feu ; qu'il falloit faire une sortie, gagner cette maison & s'y défendre. Voilà un vrai Suedois, s'écria le Roi : il embrassa ce garde ; le créa Colonel sur le champ. Allons mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre & de plomb que vous pourez, & gagnons la Chancellerie l'épée à la main.

Les Turcs qui cependant entouroient cette maison toute embrasée, voïoient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suedois n'en sortoient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le Roi, & les siens fondre sur eux en desesperés. Charles & ses principaux Officiers étoient armés d'épées & de pistolets ; chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas ; mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le Roi qui étoit en bottes selon sa coutume, s'embarassa dans ses éperons, & tomba : vingt-un Janissaires se jettent aussi-tôt sur lui, le désarment, & l'emménent au quartier du Pacha, les uns le tenant sous les bras, & les autres sous les jambes, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament & la fureur

qui

où un combat si long & si terrible, avoient dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur & à la tranquilité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colere. Il regardoit les janissaires en souriant, & ceux-ci le portoient en criant *alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses Officiers furent pris au même tems & dépoüillés par les Turcs & par les Tartares : ce fut le 12. Février de l'an 1713. qu'arriva cet étrange événement qui eut encore des suites singulieres.

Fin du sixiéme Livre.



ARGU-

ARGUMENT du septiéme Livre.

LEs Turcs transferent Charles à Demir-tocca : Le Roi Stanislas est pris dans le méme tems : Action hardie de M. de Villelongue : Révolutions dans le sérail : Batailles données en Poméranie : Altena brûlé par les Suedois : Charles part enfin pour retourner dans ses Etats : Sa maniere étrange de voïager : Son arrivée à Stralsund : Etat où étoit alors l'Europe : Disgraces de Charles : Succès de Pierre le Grand : Son triomphe dans Petersbourg.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.



LIVRE SEPTIE'ME.

LE pacha de Bender attendoit Charles gravement dans sa tente, aïant près de lui Marco un interpréte : Il reçut ce Prince avec un profond respect, & le suplia de se reposer sur un sopha ; mais le Roi ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc, se tint debout dans la tente.

Le Tout-Puissant soit beni, dit le Pacha, de ce que ta Majesté est en vie : mon desespoir est amer d'avoir été réduit par ta Majesté à executer les ordres

de sa Hautesse. Le Roi fâché seulement de ce que ses trois cent soldats s'étoient laissés prendre dans leurs retranchemens, dit au Pacha : Ah ! s'ils s'étoient défendus comme ils devoient, on ne nous auroit pas forcés en dix jours. Hélas ! dit le Turc, voilà du courage bien mal emploïé. Il fit reconduire le Roi à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suedois étoient ou tués ou pris ; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus necessaires pillées ou brûlées : on voïoit sur les chemins, les officiers Suedois presque nuds, enchaînés deux à deux, & suivant à pied des Tartares ou des janissaires. Le Chancelier, les Generaux n'avoient point un autre sort : ils étoient esclaves des Soldats à qui ils étoient échus en partage.

De tous ces prisonniers celui qui eut la destinée la plus funeste, fut ce jeune *Federic*, premier valet de chambre du Roi qui lui avoit sauvé la vie à Pultava, & qui secondant la hardiesse du comte Poniatosky avoit conduit son Maître au milieu des ennemis victorieux, l'espace de trois grands milles. Federic soutint à l'action de Bender la réputation qu'il avoit acquise à Pultava : il combattit toûjours près de Charles, & ne fut pris qu'après avoir tué douze Turcs de sa main. Il avoit la réputation d'égaler le roi Auguste par la force du corps : ces dons extraordinaires de la nature étoient joints en lui à une très-grande beauté qui fut la cause de sa fin malheureuse. Plusieurs

sieurs Tartares se disputérent sa prise. Ces barbares enivrés de la fureur du combat & d'une passion odieuse, ne pouvant convenir entr'eux à qui apartiendroit cette proie, coupérent Federic à coups de sabre par le milieu du corps.

Ismaël Pacha aïant conduit Charles XII. dans son sérail de Bender, lui céda son apartement & le fit servir en Roi, non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il se jetta tout botté sur un sopha, & dormit profondément. Un Officier qui se tenoit debout auprès de lui, couvrit sa tête d'un bonnet que le Roi jetta en se réveillant de son premier sommeil : & le Turc voïoit avec étonnement un Souverain qui couchoit en bottes & nue tête. Le lendemain matin Ismaël introduisit Fabrice dans la chambre du Roi. Fabrice trouva ce Prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains, & toute sa personne couvertes de sang & de poudre, les sourcils brûlés, mais l'air serain dans cet état affreux. Il se jetta à genoux devant lui sans pouvoir proferer une parole : rassuré bien-tôt par la maniere libre & douce dont le Roi lui parloit, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. On prétend, dit Fabrice, que Votre Majesté a tué vint janissaires de sa main. Bon, bon, dit le Roi; on augmente toujours les choses de la moitié. Au milieu de cette conversation, le Pacha presenta

ta au Roi ſon favori Grothuſen, & le colonel Ribbins qu'il avoit eu la generoſité de racheter à ſes dépens. Fabrice ſe chargea de la rançon des autres priſonniers.

Jeffreis, l'envoïé d'Angleterre, ſe joignit à lui pour fournir à cette dépenſe. La Motraïe ce gentilhomme François, que la curioſité avoit amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on raporte, donna auſſi ce qu'il avoit: ces Etrangers aſſiſtés des ſoins, & même de l'argent du Pacha rachetérent non-ſeulement les Officiers, mais encore leurs habits des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduiſit le Roi priſonnier dans un chariot couvert d'écarlate ſur le chemin d'Andrinople; ſon treſorier Grothuſen étoit avec lui: le chancelier Mullern, & quelque Officiers ſuivoient dans un autre char: pluſieurs étoient à cheval; & lors qu'ils jettoient les yeux ſur le chariot où étoit le Roi, ils ne pouvoient retenir leurs larmes. Le Pacha étoit à la tête de l'eſcorte; Fabrice lui repreſenta qu'il étoit honteux de laiſſer le Roi ſans épée, & le pria de lui en donner une: Dieu m'en préſerve, dit le Pacha, il voudroit nous en couper la barbe: cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduiſoit ainſi priſonnier & deſarmé ce Roi, qui peu d'années auparavant avoit donné la loi à tant d'Etats, & qui s'étoit vû l'arbitre du Nord

&

& la terreur de l'Europe ; on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi Stanislas avoit été arrêté sur les terres des Turcs, & on l'amenoit prisonnier à Bender dans le tems même qu'on transferoit Charles XII.

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avoit fait Roi, se trouvant sans argent & par conséquent sans parti en Pologne, s'étoit retiré d'abord en Pomeranie ; & ne pouvant plus conserver son roïaume, il avoit défendu autant qu'il l'avoit pû, les Etats de son bienfaicteur.

Il passa même en Suede pour précipiter le secours dont on avoit besoin dans la Livonie & dans la Pomeranie Enfin aïant fait tout ce qu'on devoit attendre de l'ami du roi de Suede, & lutté contre la mauvaise fortune, il ne songea qu'à ceder une Couronne qu'il ne pouvoit plus garder. Il en conféra avec Flemming, ce premier Ministre du roi Auguste qui lui devoit tant, & qui lui promit des conditions avantageuses, sinon par reconnoissance, au moins par honneur, ou ce qui est plus vrai-semblable, pour le tromper.

Mais Stanislas ne pouvoit avec bienseance abdiquer sans le consentement de Charles, une Couronne qu'il lui devoit. Il lui écrivit donc d'abord à Bender, pour le prier d'agréer une abdication devenuë necessaire par les conjonctures, & glorieuse par ses motifs ; il le prioit de ne plus sacrifier ses vrais intérêts pour la cause d'un ami malheureux qui ne pensoit plus

qu'à se sacrifier lui-même au repos public. Charles XII. reçut ces lettres à Varnitsa. Il dit en colere au courier en presence de plusieurs témoins ; s'il ne veut pas être Roi, j'en sçaurai bien faire un autre. Stanislas espera que sa presence feroit plus d'effet que ses lettres ; il partit donc lui-même avec le baron de Sparre, qui depuis a été ambassadeur de Suede en France : il quitta son habit Polonois, de peur d'être reconnu sur la route : il passa par les frontieres de la Hongrie & de la Transilvanie, craignant toûjours d'être arrêté par tout sur les chemins : il ne se crut en sûreté que quand il se vit enfin en Moldavie, à Yassi sur les terres des Turcs, près de cet endroit où le Czar avoit à peine échapé de leurs mains : ce fut à Yassi même qu'on l'arrêta. On lui demanda qui il étoit : il se dit Suedois, chargé d'une commission à Bender pour le roi de Suede, s'assurant qu'à ce nom seul les Turcs le laisseroient aller avec honneur : il étoit bien éloigné de soupçonner ce qui se passoit alors.

On se saisit de sa personne dès qu'il eût prononcé qu'il étoit Suedois, & on le conduisit prisonnier sur le chemin de Bender. On aprit bien-tôt qui il étoit : la nouvelle en vint au Pacha, dans le tems qu'il accompagnoit le chariot du roi de Suede : le Pacha le dit à Fabrice : celui-ci s'aprochant du chariot de Charles XII. lui aprit qu'il n'étoit pas le seul Roi prisonnier entre les mains des Turcs, & que Stanislas étoit à quelques milles de lui, conduit

conduit par des soldats. Courez à lui, mon cher Fabrice, lui dit Charles, sans se déconcerter d'un tel accident : dites-lui bien qu'il ne fasse jamais de paix avec le roi Auguste ; & assurez-le que dans peu nos affaires changeront. Telle étoit l'inflexibilité de Charles dans ses opinions, que tout abandonné qu'il étoit en Pologne, tout poursuivi dans ses propres Etats, tout captif dans une lisiére Turque, conduit prisonnier sans sçavoir où on le menoit ; il comptoit encore sur sa fortune, & esperoit toûjours un secours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. Fabrice courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un janissaire, avec la permission du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisoit Stanislas : il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la Françoise & assez mal monté, & lui demanda en Allemand où étoit le roi de Pologne : celui à qui il parloit étoit Stanislas lui-même qu'il n'avoit pas reconnu sous ce déguisement : Eh quoi ! dit le Roi, ne vous souvenez-vous donc plus de moi ? Alors Fabrice lui aprit le triste état où étoit le roi de Suede, & la fermeté inébranlable, mais inutile de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le Pacha qui revenoit, après avoir accompagné Charles XII. quelques milles, envoïa au roi Polonois un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas

 d'abord,

d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit. Cependant on conduisoit Charles sur le chemin d'Andrinople. Cette ville étoit déja remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnoient & l'admiroient; mais le Divan irrité menaçoit déja de le releguer dans une isle de l'Archipel.

Monsieur Desaleurs qui auroit pû prendre son parti, & empêcher qu'on ne fit cette affront aux rois Chrétiens, étoit à Constantinople, aussi-bien que monsieur de Poniatosky, dont on craignoit toûjours le génie fécond en ressources. La plûpart des Suedois restés dans Andrinople étoient en prison; le trône du Sultan paroissoit inaccessible de tous côtés aux plaintes du roi de Suede.

Le marquis de Fierville envoïé secrettement de la part de la France auprès de Charles à Bender, étoit pour-lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce Prince dans le tems que tout l'abandonnoit ou l'oprimoit. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme François, d'une ancienne maison, nommé de Villelongue, homme intrépide qui n'aïant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suede, étoit venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce Prince.

Monsieur de Fierville avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un memoire au nom du roi de Suede, dans lequel ce

Monar-

Monarque demandoit vengeance au Sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, & de la trahison vraie ou fausse du kam & du pacha de Bender.

On y accusoit le Visir & les autres Ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le Grand Seigneur, d'avoir empêché les lettres du Roi de parvenir jusqu'à sa Hautesse, & d'avoir par ses artifices arraché du Sultan cette ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane, par lequel on avoit violé le droit des nations, d'une maniere si indigne d'un grand Empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un Roi qui n'avoit pour se défendre que ses domestiques, & qui comptoit sur la parole sacrée du Sultan.

Quand ce memoire fut écrit, il fallut le faire traduire en Turc, & l'écrire d'une écriture particuliere sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on presente au Sultan.

On s'adressa à quelques interpretes François qui étoient dans la ville; mais les affaires du roi de Suede étoient si desesperées, & le Visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprete n'osa seulement traduire l'écrit de M. de Fierville. On trouva enfin un autre étranger dont la main n'étoit point connue à la Porte, qui moiennant quelque récompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le memoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable: un Officier des trou-

 pes

pes de Suede nommé le baron d'Arvidson, contrefit la signature du Roi : Fierville qui avoit le sceau Roïal l'aposa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suede. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand Seigneur, lors qu'il iroit à la Mosquée selon la coutume. On s'étoit déja servi d'une pareille voie pour presenter au Sultan des memoires contre ses Ministres. Mais cela même rendoit le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le Visir qui prévoïoit que les Suedois demanderoient justice à son Maître, & qui n'étoit que trop instruit par le malheur de ses prédecesseurs, avoit expressément défendu qu'on laissât aprocher personne du Grand Seigneur, & avoit ordonné sur tout qu'on arrêtât tous ceux qui se presenteroient auprès de la Mosquée avec des placets.

Villelongue sçavoit cet ordre, & n'ignoroit pas qu'il y alloit de sa tête. Il quitta son habit franc, prit un vêtement à la Gréque ; & aïant caché dans son sein la lettre qu'il vouloit presenter, il se promena de bonne heure près de la Mosquée où le Grand Seigneur devoit aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux haies de janissaires, entre lesquelles le Grand Seigneur alloit passer : il laissoit tomber exprès quelques pieces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le Sultan aprocha, on voulut faire

faire retirer Villelongue; il se jetta à genoux & se debattit entre les mains des janissaires: son bonnet tomba; de grands cheveux qu'il portoit, le firent reconnoître pour un franc. Il reçut plusieurs coups, & fut très-maltraité: le Grand Seigneur qui étoit déja proche, entendit ce tumulte & en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces, *amman! amman! misericorde!* en tirant la lettre de son sein. Le Sultan commanda qu'on le laissât aprocher; Villelongue court à lui dans le moment, embrasse son étrier & lui presente l'écrit, en lui disant *Sued Krall dan*, c'est le roi de Suede qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans son sein & continua son chemin vers la Mosquée. Cependant on s'assure de Villelongue, & on le conduit en prison dans les bâtimens exterieurs du sérail.

Le Sultan au sortir de la Mosquée après avoir lû la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Il quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, & se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrive assez souvent: il amena avec lui un vieillard de l'isle de Malthe qui lui servit d'interpréte. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun ambassadeur Chrétien n'a jamais eu: il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suéde, d'accuser les Ministres, & de demander vengeance avec d'au-

d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il étoit censé ne parler qu'à son égal. Il avoit reconnu aisément le Grand Seigneur malgré l'obscurité de la prison ; & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à Villelongue ces propres paroles : Chretien, assure-toi que le Sultan mon maître a l'ame d'un Empereur ; & que si ton roi de Suede a raison, il lui fera justice. Villelongue fut bien-tôt élargi : on vit quelques semaines après un changement subit dans le sérail, dont les Suedois attribuérent la cause à cette unique conférence. Le Mouphty fut déposé ; le kam des Tartares exilé à Rhodes, & le Sérasquier pacha de Bender relégué dans un isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le Sultan voulut apaiser le roi de Suede par ces sacrifices. La maniere dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le favori Ali Coumourgi fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kam de Tartarie & le sérasquier de Bender, sous prétexte qu'ils avoient délivré au Roi les douze cent bourses malgré l'ordre du Grand Seigneur. Il mit sur le trône des Tartares le fils du Kam déposé, jeune homme de son âge, qui aimoit peu son pere, & sur lequel Ali Coumourgi comptoit beaucoup.

coup dans les guerres qu'il méditoit. A l'égard du grand Visir Jussuf, il ne fut déposé que quelques semaines après ; & Soliman Pacha eut le titre de premier Visir.

Je suis obligé de dire que M. de Villelongue & plusieurs Suedois m'ont assuré que la simple lettre presentée au Sultan au nom du Roi, avoit causé tous ces grands changemens à la Porte ; mais M. de Fierville m'a de son côté assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrarietés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas tout ce que doit faire un historien, c'est de conter ingénûment le fait, sans vouloir pénétrer les motifs, & de se borner à dire précisément ce qu'il sçait, au lieu de deviner ce qu'il ne sçait pas.

Cependant on avoit conduit Charles XII. dans un petit château nommé Demirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'étoit rendue en cet endroit pour voir arriver ce Prince : on le transporta de son chariot au château sur un Sopha ; mais Charles pour n'être point vû de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Demotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hebrus, aujourd'hui apellé Marizza. Coumourgi dit au grand Visir Soliman : Va, fais avertir le roi de Suede, qu'il peut rester à Demotica toute sa vie : je te répons qu'avant un

an

an il demandera à s'en aller de lui-même ; mais sur tout ne lui fais point tenir d'argent.

Ainsi on transfera le Roi à la petite ville de Demotica, où la Porte lui assigna un Thaim considérable de provisions pour lui & pour sa suite ; on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas : mais la bourse de cinq cens écus par jour qu'il avoit à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Demotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand Visir Soliman. Sa place fut donnée à Ibrahim Molla, fier, brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de sçavoir son histoire, afin que l'on connoisse plus particuliérement tous ces Vice-rois de l'Empire Ottoman, dont la fortune de Charles a si long-tems dépendu.

Il avoit été simple matelot à l'avénement du Sultan Akmet troisiéme : cet Empereur se déguisoit souvent en homme privé, en Iman, ou en Dervis : il se glissoit le soir dans les caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disoit de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce matelot qui se plaignoit de ce que les vaisseaux Turcs ne revenoient jamais avec des prises, & qui juroit que s'il étoit capitaine de vaisseau, il ne rentreroit jamais dans le port de Constantinople

sans

sans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le Grand Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, & qu'on l'envoïât en course. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltaise, & une galiote de Gennes. Au bout de deux ans on le fit capitaine general de la mer, & enfin grand Visir. Dès qu'il fut dans ce poste il crut pouvoir se passer du favori; & pour se rendre nécessaire, il projetta de faire la guerre aux Moscovites: dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeuroit le roi de Suede.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver avec le nouveau kam des Tartares & l'ambassadeur de France. Le Roi d'autant plus altier qu'il étoit malheureux, regardoit comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoïer chercher: il ordonna à son chancelier Mullern d'y aller à sa place: & de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, & ne le forçassent à commettre sa dignité; ce Prince extrême en tout se mit au lit, & résolut de n'en pas sortir tant qu'il seroit à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade: le chancelier Mullern, Grothusen, & le colonel Dubens étoient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avoient aucune des commodités dont les Francs se servent: tout avoit été pillé à l'affaire de Bender; de sorte qu'il s'en falloit bien qu'il y eut dans leurs repas de la pompe & de la déli-

délicateſſe : ils ſe ſervoient eux-mêmes ; & ce fut le chancelier Mullern qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuiſinier.

Tandis que Charles XII. paſſoit ſa vie dans ſon lit, il aprit la deſolation de toutes ſes Provinces ſituées hors de la Suéde.

Le general Steinbok illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des païſans, ſoutint encore quelque tems la réputation des armes Suedoiſes. Il défendit autant qu'il pût la Poméranie & Brême, & ce que le Roi poſſédoit encore en Allemagne : mais il ne pût empêcher les Saxons & les Danois réunis de paſſer l'Elbe, & d'aſſiéger Stade ville forte & conſidérable, ſituée près de ce fleuve dans le duché de Brême : la ville fut bombardée & réduite en cendres ; & la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion avant que Steinbok pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce general qui avoit environ douze mille hommes, dont la moitié étoit cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étoient une fois plus forts, les obligea de repaſſer l'Elbe, & les atteignit enfin dans le duché de Mekelbourg près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite riviére qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. il étoit ſéparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derriere ce marais étoient apuïés à un bois : ils avoient l'avantage du nombre & du terrain ;

tain ; & on ne pouvoit aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbok passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglants & des plus acharnés qui se fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittérent le champ de bataille.

Un fils du roi Auguste & de la comtesse de Konismar, connu sous le nom du comte de Saxe, fit dans cette bataille son aprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même comte de Saxe qui eut depuis l'honneur d'être élu, quoique sans aucun effet, duc de Curlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une Souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. Il commandoit un régiment à Gadebush, & y eût un cheval tué sous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardérent toûjours leurs rangs ; & que même après que la victoire fut décidée, les premieres lignes de ces braves troupes aïant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat Suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la priere eût été faite sur le champ de bataille : tant ils étoient inébranlables dans la discipline sévére à laquelle leur Roi les avoit accoutumés.

Steinbok après cette victoire se souvenant que les Danois avoient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui apartient au roi de Dannemark. Altena est au-dessus de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe qui peut aporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le roi de Dannemark favorisoit cette ville de beaucoup de priviléges : son dessein étoit d'y établir un commerce florissant : déja même l'industrie des Altenois encouragée par les sages vûes du Roi, commençoit à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevoit de la jalousie, & ne souhaitoit rien tant que sa destruction. Dès que Steinbok fut à la vûe d'Altena, il envoïa dire par un trompette aux habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourroient emporter d'effets, & qu'on alloit détruire leur ville de fond en comble.

Les Magistrats vinrent se jetter à ses pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. Steinbok en demanda deux cent mille : les Altenois supliérent qu'il leur fût permis au moins d'envoïer à Hambourg où étoient leurs correspondances, & assurérent que le lendemain ils aporteroient cette somme : le general Suedois répondit qu'il falloit la donner sur l'heure, ou qu'on alloit embraser Altena sans délai.

On disoit que les Hambourgeois avoient donné secrettement à Steinbok une grosse somme, pour acheter la ruine de cette ville

ville qui leur faisoit ombrage ; & que Steinbok dans cette sévérité satisfaisoit également ses intérêts, sa vengeance & celle de son maître.

Ses troupes étoient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une foible porte de bois & un fossé déja comblé, étoient les seules défenses des Altenois. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'étoit le 9. Janvier 1713. il faisoit un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus insuportables les extrêmités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportoient, se refugiérent en pleurant & en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étoient couverts de glace. On voïoit plusieurs jeunes gens qui portoient sur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes nouvellement accouchées, emportérent leurs enfans & moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumoient leur patrie. Tous les habitans n'étoient pas encore sortis de la ville, lorsque les Suedois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étoient de bois : tout fut consumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates refugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étoient en feu, se traînérent aux portes de Hambourg, & supliérent qu'on leur ouvrît & qu'on leur sauvât la vie : mais les Hambourgeois refusérent de les recevoir, sous prétexte qu'il régnoit dans Altena quelques maladies contagieuses. Ainsi la plûpart de ces misérables expirérent sous les murs de Hambourg, en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suedois, & de celle des Hambourgeois qui ne paroissoit pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les ministres & les generaux de Pologne & de Dannemark, écrivirent au comte de Steinbok, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans nécessité, & demeurant sans excuse, soulevoit contre lui le ciel & la terre.

» Steinbok répondit qu'il ne s'étoit » porté à ces extrêmités, que pour aprendre aux ennemis du Roi son maître à » ne plus faire une guerre de barbares, » & à respecter le droit des gens ; qu'ils » avoient rempli la Pomeranie de leurs » cruautés, devasté cette belle Province, » & vendu près de cent mille habitans » aux Turcs : que les flambeaux qui a- » voient mis Altena en cendres, étoient » les représailles des boulets rouges par » qui Stade avoit été consumée ; que la » guerre n'étoit point le théatre de la » modération & de la douceur ; que ni » le

» le roi de France Louis XIV. qui avoit
» permis l'incendie du Palatinat, ni Tu-
» renne qui l'avoit executé, n'avoient
» point passé pour des hommes plus cruels
» que les autres : qu'enfin si ces excès
» étoient condamnables, il falloit en
» accuser les Moscovites, les Danois &
» les Saxons qui en avoient donné l'e-
» xemple. »

C'étoit avec cette fureur que les Suedois & leurs ennemis se faisoient la guerre, si Charles XII. avoit paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pû retrouver sa premiere fortune. Ses armées quoi qu'éloignées de sa presence, étoient encore animées de son esprit; mais l'absence du Chef est toujours dangereuse aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbok perdit par les détails ce qu'il avoit gagné par des actions signalées, qui en un autre tems auroient été décisives.

Tout vainqueur qu'il étoit il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons, & les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noïérent en passant l'Eïder, pour aller hiverner dans le Holstein : toutes ces pertes étoient sans ressource dans un païs où il étoit entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Le Holstein avoit alors pour Souverain le jeune Duc Fréderik âgé de douze ans, neveu du roi de Suede, & fils

fils du Duc qui avoit été tué à la bataille de Craffau : l'évêque de Lubek son oncle gouvernoit sous le nom d'Administrateur ce païs malheureux que ses Souverains n'ont presque jamais possédé paisiblement : l'Evêque qui craignoit pour les Etats de son pupile, voulut conserver en aparence la neutralité ; mais il lui étoit impossible de rester neutre entre l'armée d'un roi de Suede dont le duc de Holstein pouvoit être l'héritier, & les armées des Alliés prêts à envahir cet Etat.

Le comte Steinbok pressé par les ennemis, & ne pouvant plus conserver sa petite armée somma l'Evêque administrateur de permettre qu'elle fut reçue dans la forteresse de Tonninge. L'Evêque se trouva réduit ou à perdre entierement l'armée du Roi ; ou s'il la sauvoit, à attirer sur le Holstein la vengeance du Dannemark.

Il eut recours à la finesse, ressource dangereuse des foibles : il ordonna au colonel Volf, commandant à Tonninge, de recevoir les troupes Suedoises dans la place. Mais en même tems il exigea de ce Commandant qu'il ne parlât jamais de cet ordre ; & Steinbok de son côté fit serment de tenir la négociation secrette.

Il fallut que Volf prît sur lui de recevoir l'armée dans sa place, comme de sa propre autorité, & de paroître infidéle aux ordres de son Souverain. Tout cet artifice ne tourna qu'au malheur du Duc ; du païs ; & de Steinbok. Le Czar, le

le roi de Dannemark, & le roi de Prusse bloquérent Tonninge : les provisions qui devoient venir à la petite armée manquérent par une fatalité qui a toujours ruiné dans cette guerre les affaires de la Suéde.

Enfin Steinbok fut obligé de se rendre prisonnier au roi de Dannemark avec ses troupes, le 17. Mars 1713. ainsi fut dissipée sans retour cette armée qui avoit gagné les deux célébres batailles d'Helsimbourg & de Gadebush, sous un General dont on avoit conçu les plus grandes espérances ; & le roi de Dannemark eût la satisfaction de tenir entre ses mains celui qui avoit arrêté tous ses progrès, & qui avoit mis sa ville d'Altena en cendres. Steinbok en sortant de Tonninge assûra le roi de Dannemark qu'il n'y étoit entré que par stratagême, & qu'il avoit trompé le Commandant. Cet officier le jura de même, & aima mieux subir la honte d'avoir été surpris, que de divulguer le secret de son maître.

Le duc de Holstein & l'Evêque administrateur, protestérent qu'ils avoient conservé la neutralité : ils implorérent la médiation du roi de Prusse & de l'électeur de Hanover : toute cette politique n'étant point soutenuë par la force, n'empêcha pas que le roi de Dannemark n'assiégeât Volf dans Tonninge quelque tems après, avec ses troupes & celles du Czar : ce Commandant se rendit comme Steinbok, & avoua enfin le secret dont les

Danois ne se doutoient que trop.

Ce fut un prétexte au roi de Dannemark pour s'emparer des Etats du duc de Holstein, dont on ne lui a rendu encore aujourd'hui qu'une partie. Ce même roi de Dannemark qui ravissoit sans scrupule les duchés de Holstein, avoit cependant la generosité de traiter Steinbok avec considération, & faisoit voir que les Rois sont souvent plus occupés de leurs intérêts que de leur vengeance. Il laissa l'incendiaire d'Altena libre dans Copenhague sur sa parole, & affecta de l'accabler de bons traitemens, jusqu'à ce que Steinbok ayant voulu s'évader eut le malheur d'être arrêté & d'être convaincu d'avoir manqué à sa parole. Alors il fut étroitement resserré & réduit à demander grace au roi de Dannemark, qui la lui accorda.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des Alliés; elle fut sequestrée entre les mains du roi de Prusse. Les états de Brême furent remplis de garnisons Danoises. Au même tems les Moscovites inondoient la Finlande, & y battoient les Suedois que la confiance abandonnoit, & qui étant inférieurs en nombre commençoient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suede, son Roi s'obstinoit à rester à Démotica, & se repaissoit encore de l'espérance

pérance de ce secours Turc, sur lequel il ne devoit plus compter.

Ibrahim Molla ce visir si fier qui s'obstinoit à la guerre contre les Moscovites malgré les vûes du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de Visir étoit devenue si dangereuse que personne n'osoit l'occuper, elle demeura vacante pendant six mois: enfin le favori Ali Coumourgi prit le titre de grand Visir. Alors toutes les esperances du roi de Suede tombérent. Il connoissoit Coumorgi d'autant mieux qu'il en avoit été servi quand les intérêts de ce favori s'accordoient avec les siens.

Il avoit été onze mois à Démotica enséveli dans l'inaction & dans l'oubli; cette oisiveté extrême succédant tout à coup aux plus violents exercices lui avoit donné enfin la maladie qu'il feignoit. On le croïoit mort dans toute l'Europe. Le conseil de Regence qu'il avoit établi à Stokolm quand il partit de sa capitale, n'entendoit plus parler de lui. Le Sénat vint en corps suplier la princesse Ulrik Eleonor sœur du Roi, de se charger de la Regence, pendant cette longue absence de son frere: elle l'accepta; mais quand elle vit que le Sénat vouloit l'obliger à faire la paix avec le Czar & le roi de Dannemark qui attaquoient la Suede de tous côtés, cette Princesse jugeant bien que son frere ne ratifieroit jamais la paix, se démit de la Regence & envoïa en Turquie un long détail de cette affaire.

Le Roi reçut le paquet de sa sœur à

Démotica. Le Despotisme qu'il avoit sucé en naissant lui faisoit oublier qu'autrefois la Suede avoit été libre, & que le Sénat gouvernoit anciennement le roïaume conjointement avec les Rois.

Il ne regardoit ce corps que comme une troupe de domestiques qui vouloient commander dans la maison en l'absence du Maître; il leur écrivit que s'ils prétendoient gouverner, il leur envoieroit une de ses bottes, & que ce seroit d'elle dont il faudroit qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suede contre son autorité, & pour défendre enfin son païs, n'esperant plus rien de la Porte Ottomane, & ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au grand Visir qu'il souhaitoit partir & s'en retourner par l'Allemagne.

L'ambassadeur de France Desaleurs qui s'étoit chargé des affaires de la Suede, fit la demande de sa part. Hé bien, dit le Visir au comte Desaleurs, n'avois-je pas bien dit que l'année ne se passeroit pas sans que le roi de Suede demandât à partir? Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller ou de demeurer; mais qu'il se détermine bien, & qu'il fixe le jour de son départ, afin qu'il ne nous jette pas une seconde fois dans l'embarras de Bender.

Le comte Desaleurs adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi, mais Charles avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand Roi, quoique dans la misere d'un fugitif. Il donna à Grothusen le titre d'Ambassadeur

bassadeur extraordinaire, & l'envoïa prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingt personnes toutes superbement vêtues.

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étoient plus humilians que l'ambassade n'étoit pompeuse.

M. Desalleurs prêta au Roi quarante mille écus. Grothusen avoit des Agens à Constantinople qui empruntoient en son nom à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux cent pistoles d'un marchand Anglois, mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du Divan la brillante comédie de l'ambassade Suedoise. Grothusen reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux Ambassadeurs extraordinaires des Rois le jour de leur audiance; le but de tout ce fracas étoit d'obtenir de l'argent du grand Visir, mais ce Ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le Visir répliqua séchement que son Maître sçavoit donner quand il vouloit, & qu'il étoit au-dessous de sa dignité de prêter : qu'on fourniroit au Roi abondamment ce qui étoit necessaire pour son voïage, d'une maniere digne de celui qui le renvoïoit, que peut-être même la Porte lui feroit quelque present en or non monnoïé : mais qu'on n'y devoit pas compter.

Enfin le premier Octobre 1714. le roi de

de Suede se mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec six Chiaoux le vinrent prendre au château de Demirtash où ce Prince demeuroit depuis quelques jours : il lui presenta de la part du Grand Seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite avec des selles superbes dont les étriers étoient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuïer Arabe qui avoit soin de ces chevaux, donna au Roi leur genealogie ; c'est un usage établi depuis long-tems chez ces peuples qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable, puisque chez les animaux les races dont on a soin & qui sont sans mélange ne dégenérent jamais.

Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions, & trois cent chevaux formoient le convoi. Le Capigi Pacha sçachant que plusieurs Turcs avoient prêté de l'argent aux gens de la suite du Roi à un gros intérêt, lui dit que l'usure étant contraire à la loi Mahometane, il suplioit Sa Majesté de faire liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au Resident qu'il laisseroit à Constantinople de ne païer que le capital. Non, dit le Roi, si mes domestiques ont donné des billets de cent écus, je veux les païer quand ils n'en auroient reçu que dix.

Il fit proposer aux creanciers de le suivre

vre avec l'assurance d'être païés de leurs frais & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voïage de Suede, & Grothusen eut soin qu'ils fussent païés.

Les Turcs afin de montrer plus de déference pour leur hôte, le faisoient voïager à très-petites journées; mais cette lenteur respectueuse gênoit l'impatience du Roi. Il se levoit dans la route à trois heures du matin selon sa coutume. Dès qu'il étoit habillé, il éveilloit lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnoit la marche au milieu de la nuit noire; la gravité Turque étoit dérangée par cette maniere nouvelle de voïager; mais le Roi prenoit plaisir à leur embarras, & disoit qu'il se vengeoit un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnoit les frontieres des Turcs, Stanislas en sortoit par un autre chemin & alloit se retirer en Allemagne dans le duché des deux Ponts, province qui confine au Palatinat du Rhin, & à l'Alsace, & qui apartenoit au rois de Suede depuis que Charles X. successeur de Christine avoit joint cet heritage à la Couronne. Charles assigna à Stanislas le revenu de ce Duché estimé alors environ soixante & dix mille écus; ce fut là qu'aboutirent tant de projets, tant de guerres, & tant d'espérances. Stanislas vouloit & auroit pû faire un traité avantageux avec le roi Auguste, mais l'indomptable opiniâtreté de Charles XII. lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne pour lui conserver le titre de roi.

Ce

Ce Prince resta dans le duché des deux-Ponts jusqu'à la mort de Charles ; alors cette province retournant à un prince de la maison Palatine, il choisit sa retraite à Visembourg dans l'Alsace françoise. M. Sum envoié du roi Auguste en porta ses plaintes au duc d'Orleans regent de France. Le duc d'Orleans répondit à M. Sum ces paroles remarquables.

Monsieur, mandez au Roi votre maître que la France a toûjours été l'azile des Rois malheureux.

Le roi de Suede étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, aprit que l'Empereur avoit ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les Maréchaux des logis avoient par avance marqué sa route, faisoient des préparatifs pour le recevoir ; tous ces peuples attendoient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire dont les victoires, & les malheurs, les moindres actions, & le repos même, avoient fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais Charles n'avoit nulle envie d'essuier toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender ; il avoit résolu même de ne jamais rentrer dans Stokolm qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targovits sur les frontieres de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte Turque, il assem-

& sa suite dans une grange, il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, & de se trouver le plûtôt qu'ils pourroient à Stralsund en Pomeranie sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cent lieues de l'endroit où ils étoient.

Il ne prit avec lui qu'un jeune homme nommé During, qu'il avoit fait depuis peu Colonel, & quitta ses officiers gaiement, les laissant tous dans l'étonnement, dans la crainte & dans la tristesse; il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portoit toûjours ses cheveux, mit un chapeau bordé d'or avec un habit gris d'épine & un manteau bleu, prit le nom d'un officier Allemand, & courut la poste à cheval avec le seul colonel During.

Il évita dans sa route autant qu'il le pût les terres de ses ennemis déclarés & secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Baviere, le Virtemberg, le Palatinat, la Vestphalie, & le Mekelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la premiere journée, après avoir couru sans relâche, le jeune During qui n'étoit pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suede, s'évanouit en descendant de cheval. Le Roi qui ne vouloit pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avoit d'argent; During aïant répondu qu'il avoit

avoit environ mille écus en or ; Donnés-m'en la moitié, dit le Roi, je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre, j'acheverai la route tout seul. During le suplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce tems il seroit en état de remonter à cheval & de suivre Sa Majesté : il le conjura de penser à tous les risques qu'il alloit courir. Le Roi inéxorable se fit donner les cinq cens écus, & demanda des chevaux. Alors During éfrayé de la résolution du Roi, s'avisa d'un stratagême innocent ; il tira à part le maître de la poste, & lui montrant le roi de Suede : Cet homme, lui dit-il, est mon cousin ; nous voïageons ensemble pour la même affaire, il voit que je suis malade & ne veut pas seulement m'attendre trois heures ; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant cheval de votre écurie, & cherchez-moi quelque chaise ou quelque chariot de poste.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes ; on donna au Roi un cheval rétif & boiteux. Ce Monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage au milieu d'une nuit noire avec le vent, la neige & la pluïe. Son compagnon de voïage après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suéde, qui ne pouvant plus faire marcher sa mon-

ture,

ture, s'en alloit de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de During, il y dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuérent leur route, courant à cheval le jour, & dormant ſur une charette la nuit ſans s'arrêter en aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivérent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de Stralſund à une heure après minuit.

Le Roi cria à la ſentinelle qu'il étoit un courier dépêché de Turquie par le roi de Suede, & qu'il falloit qu'on le fît parler au general Duker gouverneur de la place dans le moment. La ſentinelle répondit qu'il étoit trop tard, que le Gouverneur étoit couché, & qu'il falloit attendre le point du jour.

Le Roi repliqua qu'il venoit pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'alloient pas réveiller le Gouverneur ſans délai, ils ſeroient tous pendus le lendemain matin. Un ſergent alla enfin réveiller le Gouverneur : Duker s'imagina que c'étoit peut-être un des Généraux du roi de Suede ; on fit ouvrir les portes ; on introduiſit ce courier dans ſa chambre.

Duker à moitié endormi lui demanda des nouvelles du roi de Suede : le Roi le prenant par le bras ; Eh quoi, dit-il Duker ! mes plus fidéles ſujets m'ont-ils oublié ? le general reconnut

le Roi : il ne pouvoit croire ses yeux ; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son Maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du Gouverneur. Les rues se remplirent des habitans qui se demandoient les uns aux autres ; Est-il vrai que le Roi est ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans les rues à la lumiere de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit : il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché : il fallut lui couper ses bottes sur les jambes qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge, ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on pût trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eût dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revûe de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoïa par tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis.

L'Europe étoit alors dans un état bien different de celui où elle étoit quand Charles la quitta en mil sept cens neuf.

La guerre qui avoit si long-tems déchiré toute la partie Méridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, étoit éteinte. Cette paix generale avoit été produite par des brouilleries

letres particulieres arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'Oxford ministre habile, & le lord Bolingbrooke un des plus brillants génies & l'homme le plus éloquent de son siécle, prévalurent contre le fameux duc de Malbouroug, & engagérent la reine Anne à faire la paix avec Louis XIV. La France n'aïant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres Puissances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de Louis XIV. commençoit à régner paisiblement sur les débris de la monarchie Espagnole. L'empereur d'Allemagne devenu maître de Naples & de la Flandres s'affermissoit dans ses vastes Etats: Louis XIV. n'aspiroit plus qu'à achever en paix sa longue carriére.

Anne reine d'Angleterre étoit morte le 10. Aoust 1714. haïe de la moitié de sa nation, pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frere Jacques Stuard Prince malheureux, exclus du trône presque en naissant, n'aïant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles lois lui auroient donnée si son parti eût prévalu; Georges premier, électeur de Hanover, fut reconnu unanimement roi de la Grande Bretagne. Le trône apartenoit à cet Electeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendît d'une fille de Jacques premier; mais en vertu d'un Acte du Parlement de la nation.

Georges apellé dans un âge avancé à

gouverner un peuple dont il n'entendoit point la langue, & chez qui tout lui étoit étranger, se regardoit comme l'électeur de Hanover plûtôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition étoit d'agrandir ses états d'Allemagne. Il repassoit tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il étoit adoré. Au reste il se plaisoit plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la roïauté étoit pour lui un fardeau pesant. Il vivoit avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettoit à sa familiarité. Ce n'étoit pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il étoit un des plus sages, & le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié.

Tels étoient les principaux Monarques, & telle la situation du Midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étoient d'une autre nature. Ses Rois étoient en guerre, & se réunissoient contre le roi de Suede.

Auguste étoit depuis long-tems remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du consentement de l'empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre, & des Etats generaux, qui tous garants du traité d'Alranstad quand Charles XII. imposoit des lois, se désistérent de leur garantie quand il ne fût plus à craindre.

Mais Auguste ne jouissoit pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne

gne en reprenant ſon Roi, reprit bientôt ſes craintes du pouvoir arbitraire: elle étoit en armes pour l'obliger à ſe conformer au Pacta Conventa, contrat ſacré entre les peuples & les Rois, & ſembloit n'avoir rapellé ſon maître que pour lui déclarer la guerre. Dans le commencement de ces troubles, ón n'entendoit pas prononcer le nom de Staniſlas: ſon parti ſembloit anéanti; & on ne ſe reſſouvenoit en Pologne du roi de Suéde, que comme d'un torrent qui avoit changé le cours de toutes choſes pour un tems dans ſon paſſage.

Pultava & l'abſence de Charles XII. en faiſant tomber Staniſlas, avoient auſſi entraîné la chute du duc de Holſtein neveu de Charles, qui venoit d'être dépouillé de ſes Etats par le roi de Dannemark. Le roi de Suede avoit aimé tendrement le pere: il étoit pénétré & humilié des malheurs du fils; de plus n'aïant rien fait en ſa vie que pour la gloire, la chute des Souverains qu'il avoit faits ou rétablis, lui étoit auſſi ſenſible que la perte de tant de provinces.

C'étoit à qui s'enrichiroit de ces pertes: Fréderic Guillaume depuis peu roi de Pruſſe, qui paroiſſoit avoir autant d'inclination à la guerre que ſon pere avoit été pacifique, commença par ſe faire livrer Stettin & une partie de la Poméranie, pour quatre cent mille écus païés au roi de Dannemark & au Czar.

Georges électeur de Hanover devenu roi d'Angleterre, avoit auſſi ſéqueſtré entre

tre ses mains le duché de Brême & de Verden, que le roi de Dannemark lui avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposoit des dépouilles de Charles XII. & ceux qui les avoient en garde devenoient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avoient prises.

Quant au Czar il étoit sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes mêmes, sa persévérance à s'instruire, & à montrer à ses sujets ce qu'il avoit apris, ses travaux continuels, en avoient fait un grand homme en tout genre. Déja Riga étoit pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de Provinces qu'avoient conquises les Rois ancêtres de Charles, étoient sous le joug Moscovite.

Pierre Alexiovits qui vingt ans auparavant n'avoit pas une barque dans la mer Baltique, se voïoit alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avoit été construit de ses propres mains : il étoit le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avoit point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même depuis le fond du golphe de Bothnie, jusqu'à l'Océan, aïant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un Philosophe, aux desseins d'un Empereur, & étant devenu Amiral par degrés & à force de victoires, comme il avoit voulu parvenir au generalat sur terre.

Tan-

Tandis que le prince Gallicfin, general formé par lui, & l'un de ceux qui secondérent le mieux ses entreprises, achevoit la conquête de la Finlande, prenoit la ville de Vasa, & battoit les Suedois; cet Empereur se mit en mer pour aller conquérir l'isle d'Alan située dans la mer Baltique à douze lieues de Stokolm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que son rival Charles XII. se tenoit dans son lit à Demirtocca. Il s'embarqua au port de Cronslot qu'il avoit bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenoit, les officiers & les matelots qui la montoient, tout cela étoit son ouvrage; & de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voïoit rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte Russienne se trouva le quinze Juillet à la hauteur d'Alan: elle étoit composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingts galéres & de cent demi galeres. Elle portoit vingt mille soldats: l'amiral Apraxin la commandoit: l'empereur Moscovite y servoit en qualité de Contre-amiral: la flotte Suedoise vint le seize à sa rencontre, commandée par le vice-amiral Erinchild. Elle étoit moins forte des deux tiers; cependant elle se battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaisseau d'Erinchild, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua sei-

ze mille hommes dans Aland ; & aïant pris plusieurs soldats Suedois qui n'avoient pû encore s'embarquer sur la flotte d'Erinchild, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'Erinchild, trois autres de moindre grandeur, une frégate & six galéres dont il s'étoit rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Pétersbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse & des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons; après quoi il fit une entrée triomphale qui le flatta encore davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevoit ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avoit pas une cabane, & où il voïoit alors trente-quatre mille cinq cens maisons: Enfin parce qu'il se trouvoit non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la premiere flotte Russienne qu'on eût jamais vûe dans la mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'étoit pas même connu avant lui.

On observa à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avoient décoré son triomphe à Moscou. Le vice-amiral Suedois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiovits y parut en qualité de Contre-amiral. Un Boïard Russien nommé Romanodowsky, lequel representoit le Czar dans ces occasions solemnelles, étoit assis sur un

trône

trône, aïant à ses côtés douze Sénateurs. Le Contre-amiral lui presenta la relation de sa victoire ; & on le déclara Vice-amiral en considération de ses services : cérémonie bizare, mais utile dans un païs où la subordination militaire étoit une des nouveautés que le Czar avoit introduites.

L'empereur Moscovite enfin victorieux des Suedois de tous les côtés, & aïant aidé à les chasser de la Pologne, y dominoit à son tour. Il s'étoit rendu médiateur entre la République & Auguste ; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat & toute cette fortune de Charles avoient passé au Czar : il en joüissoit même plus utilement que n'avoit fait son rival, car il faisoit servir tous ses succès à l'avantage de son païs. S'il prenoit une ville, les principaux artisans alloient porter à Pétersbourg leur industrie : il transportoit en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des provinces conquises sur la Suede : ses Etats s'enrichissoient & se polissoient par ses victoires, ce qui de tous les conquérans le rendoit le plus excusable.

La Suede au contraire privée de presque toutes ses provinces au delà de la mer, n'avoit plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avoient péri dans les batailles ou de misere. Plus de cent mille Suedois étoient esclaves dans les vastes Etats du Czar, & presque autant avoient été

vendus aux Turcs & aux Tartares. L'espece d'hommes manquoit sensiblement ; mais l'espérance renâquit dès qu'on sçût le roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admiration pour lui étoient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des campagnes se presenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

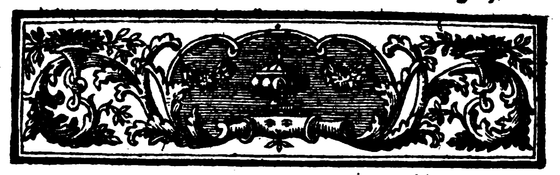
Fin du septième Livre.



ARGU-

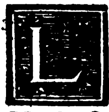
ARGUMENT du huitiéme Livre.

CHarles marie la Princesse sa sœur au prince de Hesse : Il est assiegé dans Stralsund, & se sauve en Suéde : Entreprises du baron de Goerts son premier ministre : Projets d'une réconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre : Charles assiege Fridericshall en Norvege : Il est tué : Son caractére : Goerts est décapité.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE HUITIE'ME.



LE Roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restoit Ulrique Eleonore, en mariage au prince Fréderik de Hesse Cassel.

La Reine douairiere grand'-Mere de Charles XII. & de la Princesse, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans le palais de Stokolm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la presence

presence du Roi; il resta dans Stralsund occupé à achever les fortifications de cette place importante menacée par les rois de Dannemark & de Prusse. Il déclara cependant son beaufrere Generalissime de ses armées en Suede. Ce Prince avoit servi les Etats generaux dans les guerres contre la France: il étoit regardé comme un bon General; qualité qui n'avoit pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivoient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du roi d'Angleterre, & celles de Dannemark investirent la forte ville de Vismar: les Danois, les Prussiens & les Saxons réunis au nombre de trente-six mille, marchérent en même tems vers Stralsund pour en former le siége. Les rois de Dannemark & de Prusse coulérent à fonds près de Stralsund cinq vaisseaux Suedois. Le Czar étoit alors sur la mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent cinquante de transport, sur lesquels il y avoit trente mille hommes. Il menaçoit la Suede d'une descente; tantôt il avançoit jusqu'à la côte d'Helsinbourg, tantôt il se presentoit à la hauteur de Stokolm. Toute la Suede étoit en armes sur les côtes, & n'attendoit que le moment de cette invasion. Dans ce même tems ses troupes de terre chassoient de poste en poste les Suedois des places qu'ils possedoient encore dans la Finlande vers le golfe de

Bothnie : mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Pomeranie ; & qui après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la mer Baltique, est une petite isle nommée Usedom : cette place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite & gauche : celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le roi de Prusse avoit délogé les Suedois de cette isle, & s'en étoit saisi aussi-bien que de Stetin qu'il gardoit en sequestre ; le tout, disoit-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suedois avoient repris l'isle d'Usedom au mois de Mai 1715. ils y avoient deux forts ; l'un étoit le fort de la *Suine* sur la branche de l'Oder qui porte ce nom, l'autre de plus de conséquence étoit Pennamondre sur l'autre cours de la riviere. Le roi de Suede n'avoit pour garder ces deux forts & toute l'isle, que deux cent cinquante soldats Pomeraniens commandés par un vieil officier Suedois nommé Dusléep ou Dusterp dont le nom merite d'être conservé.

Le roi de Prusse envoie le 4. Aoust quinze cent hommes de pied, & huit cent dragons pour débarquer dans l'isle : ils arrivent & mettent pied à terre sans oposition du côté du fort de la Suine. Le commandant Suedois leur abandonna ce fort comme le moins important ; & ne pouvant partager le peu qu'il avoit de monde, il se retira dans le château de Pennamondre avec sa petite troupe, résolu

de se défendre jusqu'à la derniere extrémité.

Il fallut donc l'assieger dans les formes : on embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes Prussiennes de mille fantasins, & de quatre cent cavaliers. Le dix-huit Aoust on ouvre la tranchée en deux endroits & la place est vivement battuë par le canon & par les mortiers. Pendant le siége, un soldat Suedois chargé en secret d'une lettre de Charles XII. trouva le moïen d'aborder dans l'isle & de s'introduire dans Pennamondre : il rendit la lettre au Commandant ; elle étoit conçuë en ces termes :

Ne faites aucun feu que quand les ennemis seront au bord du fossé : défendez-vous jusqu'à la derniere goute de votre sang ; je vous recommande à votre bonne fortune. CHARLES.

Duslerp aïant lû ce billet résolut d'obéir, & de mourir comme il lui étoit ordonné pour le service de son maître. Le vingt-deux au point du jour les ennemis donnérent l'assaut : les Assiegés n'aïant tiré que quand ils virent les Assiégeants au bord du fossé en tuérent un grand nombre : mais le fossé étoit comblé, la bréche large ; le nombre des assiegeants trop supérieur : on entra dans le château par deux endroits à la fois : le Commandant ne songéa alors qu'à vendre cherement sa vie, & à obéir à la lettre. Il abandonne les bréches par où les ennemis entroient ; il retranche près d'un bastion sa petite troupe qui eut l'audace & la fidelité de le suivre : il la place de façon qu'elle ne peut

être

être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entiere ; & après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son lieutenant & son major : alors cent soldats qui restoient avec un seul officier, demandérent la vie, & furent faits prisonniers : on trouva dans la poche du Commandant la lettre de son maître qui fut portée au roi de Prusse.

Pendant que Charles perdoit l'isle d'Usedom, & les isles voisines qui furent bientôt prises ; que Vismar étoit prêt de se rendre, qu'il n'avoit plus de flotte, que la Suede étoit menacée, il étoit dans la ville de Stralsund ; & cette place étoit déja assiegée par trente-six mille hommes.

Stralsund ville devenuë fameuse en Europe par le siege qu'y soutint le roi de Suede, est la plus forte place de la Pomeranie. Elle est bâtie entre la mer Baltique & le lac de Franken sur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite défenduë par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croïoit inaccessibles. Elle avoit une garnison de près de neuf mille hommes, & de plus le roi de Suede lui-même. Les rois de Dannemark & de Prusse entreprirent ce siege avec une armée de trente-six mille hommes composée de Prussiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'assieger Charles XII. étoit un motif si pressant qu'on passa par-dessus

tous les obstacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715.

Le Roi de Suede dans le commencement du siege disoit qu'il ne comprenoit pas comment une place bien fortifiée & munie d'une garnison suffisante, pouvoit être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siege régulier : la terreur de ses armes avoit alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeoit pas des autres par lui-même, & n'estimoit pas assez ses ennemis. Les assiegeans pressérent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent secondés par un hazard très-singulier.

On sçait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux : le retranchement qui couvroit la ville, & qui étoit apuyé du côté de l'Occident à un marais impraticable, & du côté de l'Orient à la mer, sembloit hors de toute insulte. Personne n'avoit fait attention que lorsque les vents d'Occident soufloient avec quelque violence, ils refouloient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, & ne leur laissoient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fonds : il conçut que cette découverte pourroit faire sa fortune ; il deserta & alla au quartier du comte de Wakerbath general des troupes Saxonnes, donner avis qu'on

qu'on pouvoit passer la mer à gué, & penetrer sans peine au retranchement des Suedois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit le vent d'Occident souflant encore, le lieutenant colonel Kepel entra dans l'eau, suivi de dix-huit cent hommes; deux mille s'avançoient en même tems sur la chaussée qui conduisoit à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tiroit, & les Prussiens & les Danois donnoient l'allarme d'un autre côté.

Les Suedois se crûrent surs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voïoient venir si temerairement en aparence sur la chaussée · mais tout à coup Kepel avec ses dix-huit cent hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suedois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suedois s'enfuirent vers la ville; les assiegeans les y poursuivirent : ils entroient pêle mêle avec les fuïards; deux officiers, & quatre soldats Saxons étoient déja sur le pont-levis; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons que l'on tourna contre Stralsund. Le siege fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devoit donner ce premier succès. On canona & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer Baltique est l'isle de Rugen qui sert de rem-

part à cette place, & où la garnison & les bourgeois auroient pu se retirer, s'ils avoient eu des barques pour les transporter. Cette isle étoit d'une consequence extrême pour Charles: il voïoit bien que si les ennemis en étoient les maîtres, il se trouveroit assiegé par terre & par mer; & que selon toutes les aparences, il seroit réduit ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avoit si longtems méprisés, & ausquels il avoit imposé des lois si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires, ne lui avoit pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante. Il n'y avoit pas plus de deux mille hommes de troupes reglées.

Ses ennemis faisoient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans l'isle de Rugen, dont l'abord est très-difficile: enfin aïant fait construire des barques, le prince d'Anhalt à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans l'isle le 15. Novembre avec douze mille hommes.

Le jour même le Roi après avoir disputé pendant trois heures un ouvrage avancé, rentrant dans sa maison accablé de fatigue, aprend que les Danois & les Prussiens sont dans Rugen. Il étoit huit heures du soir quand on lui dit cette nouvelle: il se jette aussi-tôt dans un bateau de pêcheur avec Poniatosky, Grothusen, During Dardorf; & à neuf heures il étoit déja dans l'isle; il joint ses deux mille

soldats

ſoldats qui étoient retranchés près d'un petit port à trois lieuës de l'endroit où l'ennemi avoit abordé. Il ſe met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le prince d'Anhalt avoit déja retranché ſes troupes par une précaution qui ſembloit inutile. Les officiers qui commandoient ſous lui, ne s'attendoient pas d'être attaqués la nuit même, & croïoient Charles XII. à Stralſund; mais le prince d'Anhalt qui ſçavoit dequoi Charles étoit capable, avoit fait creuſer un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenoit toutes ſes ſuretés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin Charles arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſoient les uns aux autres, *arrachez les chevaux de friſe.* Ces paroles furent entenduës des ſentinelles : l'allarme eſt donnée auſſi-tôt dans le camp : les ennemis ſe mettent ſous les armes : le Roi aïant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé : *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible ! je ne m'y attendois pas.* Cette ſurpriſe ne le découragea point : il ne ſçavoit pas combien de troupes étoient debarquées ; ſes ennemis ignoroient de leur côté à quel petit nombre ils avoient affaire. L'obſcurité de la nuit ſembloit favorable à Charles : il prend ſon parti ſur le champ ; il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte. Les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs & les

branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au hazard ſervirent de faſcines. Le Roi, les generaux qu'il avoit avec lui, les officiers & les ſoldats les plus intrépides, montent ſur l'épaule des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le champ ennemi. L'impétuoſité Suedoiſe mit d'abord le deſordre parmi les Danois & les Pruſſiens; mais le nombre étoit trop inégal : les Suedois furent repouſſés après un quart d'heure de combat; & repaſſérent le foſſé : le prince d'Anhalt les pourſuivit alors dans la plaine : il ne ſçavoit pas que dans ce moment c'étoit Charles XII. lui-même qui fuïoit devant lui. Ce Roi malheureux rallia ſa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. Grothuſen le favori du Roi, & le general Dardof, tomberent morts auprès de lui. Charles en combattant paſſa ſur le corps de ce dernier qui reſpiroit encore. During qui l'avoit ſeul accompagné dans ſon voïage de Turquie à Stralſund fut tué à ſes yeux.

Lui-même eut un coup de fuſil près de la mamelle gauche. Le comte Poniatosky étoit dans ce moment auprès de ſa perſonne; il avoit eu le bonheur de lui ſauver la vie à Pultava : il la lui ſauva encore dans ce combat de Rugen & le remit à cheval.

Les Suedois ſe retirérent vers un endroit de l'iſle nommé Alteferre, où il y avoit

avoit un fort dont ils étoient encore maîtres. Delà le Roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avoient si bien secondé dans cette entreprise : elles furent faites prisonnieres de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment François, composé des débris de la bataille d'Hoshted, qui avoit passé au service du roi Auguste, & delà au roi de Suede : la plûpart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'Anhalt qui fut leur quatriéme maître : celui qui commandoit dans Rugen ce régiment errant, étoit alors ce même comte de Villelongue, qui avoit si genereusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. il fut pris avec sa troupe, & ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues, & de malheurs.

Le Roi après tous ses prodiges de valeur qui ne servoient qu'à affoiblir ses forces, renfermé dans Stralsund & près d'y être forcé, étoit tel qu'on l'avoit vu à Bender. Il ne s'étonnoit de rien : le jour il faisoit faire des coupures & des retranchemens derriere ses murailles : la nuit il faisoit des sorties sur l'ennemi; cependant Stralsund étoit battu en bréche : les bombes pleuvoient sur les maisons : la moitié de la ville étoit en cendres : les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître dont les fatigues, la sobrieté & le courage les

étonnoient, étoient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnoient dans les sorties; ils étoient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictoit des lettres pour la Suede à un secretaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit & vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pieces; le cabinet où le Roi dictoit étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; & par un bonheur étonnant nul des éclats qui sautoient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échapa des mains du secretaire. Qu'y a-t-il donc? lui dit le Roi d'un air tranquille, pourquoi n'écrivez-vous pas? celui-ci ne put répondre que ces mots: Eh, Sire, la bombe! Eh bien, reprit le Roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? continuez.

Il y avoit alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suede. C'étoit un Colbert, comte de Croissy, lieutenant general des armées de France, frere du marquis de Torsy, celebre Ministre d'Etat, & parent de ce fameux Colbert dont le nom doit être immortel en France. Envoïer un homme à la tranchée ou en ambassade auprès de Charles XII. c'étoit presque la même chose. Le Roi entretenoit Croissy

des

des heures entieres dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon & les bombes tuoient du monde à côté & derriere eux, sans que le Roi s'aperçût du danger, ni que l'Ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avoit des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Ministre fit ce qu'il put avant le siege, pour ménager un accommodement entre les rois de Suede & de Prusse; mais celui-ci demandoit trop, & Charles XII. ne vouloit rien ceder. Le comte de Croissy n'eut donc dans son ambassade d'autre satisfaction, que celle de joüir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchoit souvent auprès de lui sur le même manteau: il avoit en partageant ses dangers & ses fatigues acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageoit cette hardiesse dans ceux qu'il aimoit: il disoit quelquefois au comte de Croissy, *veni, maledicamus de rege.* Allons, disons un peu de mal de Charles XII.

Croissy resta jusqu'au 13. de Novembre dans la ville; & enfin aïant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suede qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet on en donna un quatre jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparérent deux fois & en furent deux fois chassés. Le Roi y combattit toujours parmi les grenadiers: enfin le nombre

prévalut ; les assiégeants en demeurérent les maîtres. Charles resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut general. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après les officiers principaux le conjurérent de ne plus rester dans une place qu'il n'étoit plus question de défendre : mais la retraite étoit devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique étoit couverte de vaisseaux Moscovites & Danois. On n'avoit dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendoient cette retraite glorieuse, y déterminérent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20. Décembre 1715. avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer étoit couverte dans le port : ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avoient des ordres précis de ne point laisser sortir Charles de Stralsund, & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étoient sous le vent & ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en passant à la vûe de l'isle de Rugen, près d'un endroit nommé la Barbette, où les Danois avoient élevé une batterie de douze canons. Ils tirérent sur le Roi : les matelots faisoient force de voiles & de rames pour s'éloigner : un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles, un autre fracassa le mât de la barque.

que. Au milieu de ces dangers le Roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisoient dans la mer Baltique ; dès le lendemain il aborda à Isted en Scanie, & delà se rendit à Carlescroon dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant sur un vaisseau de cent vingt canons pour aller donner des lois au Nord.

Si près de sa Capitale, on s'attendoit qu'il la reverroit après cette longue absence : mais son dessein n'étoit d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvoit se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimoient & qu'il étoit forcé d'oprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Weter en Ostrogotie ; il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carlescroon où il séjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son Roïaume. Il croïoit que tous ses sujets n'étoient nés que pour le suivre à la guerre, & il les avoit accoutumés à le croire aussi.

On entrôloit de jeunes gens de quinze ans ; il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes : on voïoit même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il étoit encore plus difficile d'avoir une flotte : pour y supléer on donna des commissions à des Armateurs, qui moïennant

nant des privilèges excessifs & ruineux pour le païs équipérent quelques vaisseaux : ces efforts étoient les dernieres ressources de la Suede. Pour subvenir à tant de frais, il fallu prendre la substance des peuples. Il n'y eût point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du Roi : on acheta pour son compte tout le fer qui étoit dans le Roïaume, que le Gouvernement païa en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portoient des habits où il entroit de la soïe, qui avoient des perruques & des épées dorées furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fut révolté sous tout autre Roi ; mais le païsan le plus malheureux de la Suede sçavoit que son maître menoit une vie encore plus dure & plus frugale que lui ; ainsi tout se soumettoit sans murmure à des rigueurs que le Roi enduroit le premier.

Le danger public fit même oublier les miseres particulieres : on s'attendoit à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglois descendre en Suede : cette crainte étoit si bien fondée & si forte, que ceux qui avoient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouissoient dans la terre.

En effet une flotte Angloise avoit déja paru dans la mer Baltique ; & le roi de

Dan-

Dannemark avoit la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois fondroient en Suede au Printems de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de Charles XII. quand au lieu de défendre son païs menacé par tant de Princes, il passa en Norvege au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis Hannibal on n'avoit point encore vu de General qui ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le prince de Hesse son beau-frere l'accompagna dans cette expedition.

On ne peut aller de Suede en Norvege que par des défilés assez dangereux ; & quand on les a passés, on rencontre de distance en distance des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers : il falloit faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois auroient pu arrêter l'armée Suedoise ; mais on n'avoit pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée, que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces évenemens, & ne fit pas une descente en Suede comme il en étoit convenu avec ses Alliés.

La raison de cette inaction étoit un dessein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à executer qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron Henri de Goerts né dans le Holstein, & ministre du Prince à qui il ne

ne restoit plus alors que le titre de ce Duché, aïant rendu des services importans au roi de Suede pendant le sejour de ce Monarque à Bender, étoit depuis devenu son favori & son premier Ministre.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches : nul projet ne l'effraïoit, nul moïen ne lui coutoit ; il prodiguoit les dons, les promesses, les sermens, la verité & le mensonge.

Il alloit de Suede en France, en Angleterre, en Hollande essaïer lui-même les ressorts qu'il vouloit faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe ; & il en avoit conçu l'idée. Ce que son Maître étoit à la tête d'une armée, il l'étoit dans le cabinet : aussi prit-il sur Charles XII. un ascendant qu'aucun Ministre n'avoit eu avant lui.

Ce Roi qui à l'âge de vingt ans n'avoit donné que des ordres au comte Piper, recevoit alors des leçons du baron de Goerts, d'autant plus soumis à ce Ministre, que le malheur le mettoit dans la necessité d'écouter des conseils, & que Goerts ne lui en donnoit que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de Princes réunis contre la Suede, Georges électeur de Hanover, roi d'Angleterre, étoit celui contre lequel Charles étoit le plus piqué, parce que c'étoit le seul que Charles n'eût point offensé ;

que

que Georges étoit entré dans la querelle sous pretexte de l'apaiser, & uniquement pour garder Brême & Verden, ausquels il sembloit n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Dannemark, à qui ils n'apartenoient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le Czar étoit secrettement mécontent des Alliés, qui tous l'avoient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce Monarque devenu trop dangereux n'aspiroit qu'à mettre le pied. Visinar, la seule ville qui restât encore aux Suedois sur les côtes d'Allemagne, venoit enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois le 14. Février 1716. ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes Moscovites qui étoient dans le Mekelbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances réïterées depuis deux ans avoient aliené l'esprit du Czar, & avoient peut-être empêché la ruine de la Suede. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une seule puissance : il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par plusieurs Alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relévent bien-tôt.

Dès l'année 1714. le Czar eût pu faire une descente en Suede ; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemark & de Prusse, Alliés justement jaloux, soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foïers cette même nation, dont les seuls païsans

avoient vaincu l'élite des troupes Danoises, il recula toûjours cette entreprise.

Ce qui l'avoit arrêté encore étoit le besoin d'argent. Le Czar étoit un des plus puissans Monarques du monde, mais un des moins riches : ses revenus ne montoient pas alors à plus de dix-huit millions de nos livres : il avoit découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre ; mais le profit en étoit encore incertain, & le travail ruineux. Il établissoit un grand commerce ; mais les commencemens ne lui aportoient que des esperances : ses Provinces nouvellement conquises augmentoient sa puissance & sa gloire, sans acroître encore ses revenus. Il falloit du tems pour fermer les plaies de la Livonie, païs abondant, mais desolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu, & par la contagion, vuide d'habitans, & qui étoit alors à charge à son Vainqueur. Les flottes qu'il entretenoit, les nouvelles entreprises qu'il faisoit tous les jours, épuisoient ses finances : il avoit été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnoïes, remede qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, & qui est sur tout préjudiciable à un païs qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels Goerts bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suede d'acheter la paix de l'empereur Moscovite à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le Czar irrité contre les rois de Polo-

Pologne & d'Angleterre; & lui donnant à entendre que Pierre Alexiovits & Charles XII. réunis, pourroient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avoit pas moïen de faire la paix avec le Czar, sans ceder une grande partie des Provinces qui sont à l'Orient & au Nord de la mer Baltique : mais il lui fit considerer, qu'en cedant ses Provinces que le Czar possedoit déja, & qu'on ne pouvoit reprendre, le Roi pourroit avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le trône de Pologne, de replacer le fils de Jacques II. sur celui d'Angleterre, & de rétablir le duc de Holstein dans ses Etats.

Charles flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son Ministre : Goerts partit de Suede muni d'un plein pouvoir qui l'autorisoit à tout sans restriction, & qui le rendoit Plénipotentiaire auprès de tous les Princes avec qui il jugeroit à propos de negocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou par le moïen d'un Ecossois nommé Areskins premier medecin du Czar, dévoué au parti du Prétendant, ainsi que l'étoient presque tous les Ecossois qui ne subsistoient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce Medecin fit valoir au prince Menzikof l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y étoit interressé. Le prince Menzikof goûta ses ouvertures ; le Czar les aprouva. Au lieu de descendre en Suede, comme il en étoit convenu avec les Al-

liés, il fit hiverner ses troupes dans le Mekelbourg, & il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençoient à naître entre le duc de Mekelbourg son neveu, & la noblesse de ce païs; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une principauté en Allemagne, & comptant engager le duc de Mekelbourg à lui vendre sa Souveraineté.

Les Alliés furent irrités de cette démarche; ils ne vouloient point d'un voisin si terrible, qui aïant une fois des terres en Allemagne, pourroit un jour s'en faire élire Empereur, & en oprimer les Souverains. Plus ils étoient irrités, plus le grand projet du baron de Goerts s'avançoit vers le succès. Il négocioit cependant avec tous les Princes confederés, pour mieux cacher ses intrigues secrettes. Le Czar les amusoit tous aussi par des esperances. Charles XII. cependant étoit en Norvége avec son beau-frere le prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes; la province n'étoit gardée que par onze mille Danois divisés en plusieurs corps, que le Roi & le prince de Hesse passérent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à Christania capitale du roïaume; la fortune recommençoit à lui devenir favorable dans ce coin du monde, mais jamais le Roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes; une armée & une flotte Danoise aprochoient pour défendre la Norvége. Charles qui manquoit de vivres se

retira

retira en Suede, attendant l'iſſuë des vaſtes entrepriſes de ſon Miniſtre.

Cet ouvrage demandoit un profond ſecret & des préparatifs immenſés, deux choſes aſſez incompatibles. Goerts fit chercher juſques dans les mers de l'Aſie, un ſecours qui tout odieux qu'il paroiſſoit, n'en eût pas été moins utile pour une deſcente en Ecoſſe, & qui du moins eût aporté en Suede de l'argent, des hommes & des vaiſſeaux.

Il y avoit long-tems que des pirates de toutes nations, & particuliérement des Anglois aïant fait entr'eux une aſſociation, infeſtoient les mers de l'Europe & de l'Amerique. Pourſuivis par tout ſans quartier, ils venoient de ſe retirer ſur les côtes de Madagaſcar, grande iſle à l'Orient de l'Afrique. C'étoient des hommes deſeſperés, preſque tous connus par des actions auſquelles il ne manquoit que de la juſtice pour être héroïques. Ils cherchoient un Prince qui voulût les recevoir ſous ſa protection, mais les lois des nations leur fermoient tous les ports du monde.

Dès qu'ils ſçûrent que Charles XII. étoit retourné en Suede, ils eſperérent que ce Prince paſſionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de ſoldats, leur feroit une bonne compoſition; ils lui envoïérent un député qui vint en Europe ſur un vaiſſeau Hollandois, & qui alla propoſer au baron de Goerts de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offroient de ſe

rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le Baron fit agréer au Roi la proposition; on envoïa même l'année suivante deux gentilshommes Suedois, l'un nommé Kromstrom & l'autre Mendal, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar.

On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le cardinal Alberony, puissant génie qui a gouverné l'Espagne assez long-tems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de Jacques II. sur le trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venoit que de mettre le pied dans le ministere, & qu'il avoit l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres Roïaumes, il sembloit qu'il ne pouvoit de plusieurs années mettre la main à cette grande machine, mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la régence de France au Duc d'Orleans, & la couronne de la grande Bretagne au roi Georges: tant un seul homme est dangereux quand il est absolu dans un puissant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

Goerts aïant ainsi dispersé à la cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premieres étincelles de l'embrasement qu'il me-

ditoit

ditoit, alla secrettement en France, & de-là en Hollande, où il vit les adherans du Prétendant.

Il s'informa plus particulierement de leurs forces, du nombre & de la disposition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvoient fournir & des troupes qu'ils pouvoient mettre sur pied. Les mécontens ne demandoient qu'un secours de dix mille hommes, & faisoient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de Gillembourg, ambassadeur de Suede en Angleterre, instruit par le baron de Goerts, eut plusieurs conferences à Londres avec les principaux mécontens, il les encouragea & leur promit tout ce qu'ils voulurent; le parti du Prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considerables que Goerts toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux, & en acheta six en Bretagne avec des armes de toute espece.

Il envoïa alors secrettement en France plusieurs Officiers, entr'autres le chevalier de Follard, qui aïant fait trente campagnes dans les armées Françoises, & y aïant fait peu de fortune, avoit été depuis peu offrir ses services au roi de Suede, moins par des vûes interressées que par le desir de servir sous un Roi qui avoit une réputation si étonnante. Le chevalier de Follard esperoit d'ailleurs faire goûter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avoit sur la guerre; il avoit étudié toute sa vie cet art en Philosophe, & il a depuis communi-

munique ses découvertes au public dans ses commentaires sur Polibe. Ses vûes furent goûtées de Charles XII. qui lui-même avoit fait la guerre d'une maniere nouvelle, & qui ne se laissoit conduire en rien par la coutume; il destina le chevalier de Follard à être un des instrumens dont il vouloit se servir dans la descente projettée en Ecosse. Ce gentilhomme executa en France les ordres secrets du baron de Goerts. Beaucoup d'officiers François, un plus grand nombre d'Irlandois entrérent dans cette conjuration d'une espece nouvelle qui se tramoit en même tems en Angleterre, en France, en Espagne, en Moscovie, & dont les branches s'étendoient secrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étoient encore peu de chose pour le baron de Goerts, mais c'étoit beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important & sans lequel rien ne pouvoit réüssir, étoit d'achever la paix entre le Czar & Charles, il restoit beaucoup des difficultés à aplanir. Le baron Osterman ministre d'Etat en Moscovie, ne s'étoit point laissé entraîner d'abord aux vûes de Goerts; il étoit aussi circonspect que le ministre de Charles étoit entreprenant. Sa politique lente & mesurée vouloit laisser tout meurir, lorsque le génie impatient de l'autre prétendoit recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignoit que l'Empereur son maître ébloüi par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suede une paix trop avan-

tageuse; il retardoit par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le baron de Goerts le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein étoit de passer ensuite en France; il lui manquoit d'avoir vû cette nation celebre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée, & imitée par tous ses voisins; il vouloit y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'aprendre, & exercer en même tems sa politique.

Goerts vit deux fois à la Haye cet Empereur, il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des Plenipotentiaires. Tout prenoit un tour favorable; ses grands desseins paroissoient couverts d'un secret impenetrable; il se flattoit que l'Europe ne les aprendroit que par l'execution. Il ne parloit cependant à la Haye que de paix, il disoit hautement qu'il vouloit regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord; il pressoit même en aparence la tenue d'un congrès à Brunsvik où les intérêts de la Suede & de ses ennemis devoient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le duc d'Orleans regent de France; il avoit des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies, s'étoit tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la

 moitié

moitié de la nation étoit devenue l'espion de l'autre. Le duc d'Orleans lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramoient contre lui.

Dans le même tems les Hollandois qui prenoient des ombrages de la conduite de Goerts, communiquérent leurs soupçons au ministere Anglois. Goerts & Gillembourg poursuivoient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à la Haye & l'autre à Londres.

Comme Gillembourg ambassadeur de Suede avoit violé le droit des gens, en conspirant contre le Prince auprès duquel il étoit envoïé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats generaux d'Hollande, par une complaisance inouïe pour le roi d'Angleterre, missent en prison le baron de Goerts. Ils chargérent même le comte de Velderen de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. Goerts demanda au comte de Velderen s'il étoit connu de lui; oui, Monsieur, répondit le Hollandois. Hé bien, dit le baron de Goerts, si vous me connoissez, vous devez sçavoir que je ne dis que ce que je veux. L'interrogatoire ne fut guéres poussé plus loin; tous les Ambassadeurs, mais particuliérement le marquis de Monteleon ministre d'Espagne en Angleterre, protestérent contre l'attentat commis envers la personne de Goerts & de Gillembourg. Les Hollandois

étoient sans excuse ; ils avoient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier ministre du roi de Suede, qui n'avoit rien machiné contr'eux ; mais ils agissoient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avoit rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du baron de Goerts & du comte de Gillembourg trouvées dans les papiers de ce dernier. Le roi de Suede étoit alors dans la province de Scanie ; on lui aporta ces letres imprimées avec la nouvelle de l'enlévement de ses deux Ministres. Il demanda en souriant si on n'avoit pas aussi imprimé les siennes ? il ordonna aussi-tôt qu'on arrêtât à Stokolm le résident Anglois avec toute sa famille & ses domestiques ; mais il ne put se vanger sur les Hollandois qui n'avoient point alors de Ministre à la cour de Suede. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le baron de Goerts ; trop fier pour nier une entreprise qu'il avoit aprouvée ; & trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'étoit point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de Gillembourg & de Goerts ; il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de

complimens sur la conspiration, & d'assurance d'une amitié sincere : le roi George reçut ses protestations sans les croire, & feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers quand elle est découverte, est anéantie; mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717. il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à visiter les académies, les bibliothéques publiques, les cabinets des curieux, les maisons roïales ; il proposa au duc d'Orleans regent de France un traité donc l'acceptation eut pû mettre le comble à la grandeur Moscovite ; son dessein étoit de se réunir avec le roi de Suede qui lui cedoit de grandes provinces, d'ôter entierement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affoiblir les Anglois par une guerre civile, & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le roi Stanislas aux prises avec le roi Auguste, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouveroit ses avantages. Dans ces vûes il proposa au régent de France la médiation entre la Suede & la Moscovie, & de plus une alliance offensive & défensive avec ces Couronnes & celle d'Espagne. Ce traité qui paroissoit si naturel, si utile à ces nations, & qui mettoit dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté

du duc d'Orleans. Il prenoit précisément dans ce tems des engagemens tout contraires : il se liguoit avec l'empereur d'Allemagne & Georges roi d'Angleterre. La raison d'Etat changeoit alors dans l'esprit de tous les Princes au point que le Czar étoit prêt de se déclarer contre son ancien allié le roi Auguste, & d'embrasser les querelles de Charles son mortel ennemi ; pendant que la France alloit en faveur des Allemans & des Anglois faire la guerre au petit-fils de Louis XIV, après l'avoir soutenu si long-tems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de tresors & de sang. Tout ce que le Czar obtint par des voies indirectes, fut que le Régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du baron de Goertz & du comte de Gillembourg. Il s'en retourna dans ses Etats à la fin de Juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un Empereur qui voïageoit pour s'instruire ; mais trop de François ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avoit laissés ; & le législateur, le créateur d'une nation nouvelle ; le grand homme leur échapa.

Ce qu'il cherchoit dans le duc d'Orleans, il le trouva bien-tôt dans le cardinal Alberoni, devenu tout puissant en Espagne. Alberoni ne souhaitoit rien tant que le rétablissement du Prétendant, & comme ministre de l'Espagne que l'Angleterre avoit si mal-traitée, & comme ennemi personnel du duc d'Orleans lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, & enfin

fin comme Prêtre d'une Eglise pour laquelle le pere du Prétendant avoit si mal à propos perdu sa couronne.

Le duc d'Ormond aussi aimé en Angleterre que le duc de Malbouroug y étoit admiré, avoit quitté son païs à l'avénement du roi Georges, & étoit alors retiré à Madrid; il alla muni des pleins pouvoirs du roi d'Espagne & du Prétendant trouver le Czar sur son passage à Mittau en Curlande, accompagné d'Irnegan autre Anglois, homme habile & entreprenant. Il demanda la niéce du Czar en mariage pour le fils de Jacques II. esperant que cette alliance attacheroit plus étroitement le Czar aux intérêts de ce Prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un tems au lieu de les avancer. Le baron de Goerts avoit dans ses projets destiné depuis long-tems cette Princesse au duc de Holstein, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sçut cette proposition du duc d'Ormond, il en fut jaloux & s'apliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'Août aussi-bien que le comte de Gillembourg, sans que le roi de Suede eût daigné faire la moindre excuse au roi d'Angleterre, ni montrer le plus leger mécontentement de la conduite de son Ministre.

En même tems on élargit à Stokolm le résident Anglois & toute sa famille, qui avoit été traitée avec beaucoup plus de severité que Gillembourg ne l'avoit été à Londres.

Goerts en liberté fut un ennemi déchaîné,

déchaîné, qui outre les puissans motifs qui l'agitoient, eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du Czar : ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce Prince ; d'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il leveroit avec un seul Plénipotentiaire de Moscovie tous les obstacles qui retardoient la conclusion de la paix avec la Suede ; il prit entre ses mains une carte geographique que le Czar avoit dessinée lui-même ; & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer Glaciale en passant par le lac Ladoga, il se fit fort de porter son Maître à ceder ce qui étoit à l'Orient de cette ligne, aussi-bien que la Carélie, l'Ingrie, & la Livonie ; ensuite il lui parla du mariage de la niéce du Czar avec le duc de Holstein, le flattant que le Duc lui pouroit céder ses Etats moïennant un équivalent, que par là il seroit membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne Imperiale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flattoit ainsi les vûes ambitieuses du monarque Moscovite, ôtoit au Prétendant la princesse Czarienne, en même tems qu'il lui ouvroit le chemin de l'Angleterre, & il remplissoit toutes ses vûes à la fois.

Le Czar nomma l'isle d'Aland pour les conférences que son ministre d'Etat Osterman devoit avoir avec le baron de Goerts. On pria le duc d'Ormond de s'en retourner pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle

quelle le Czar ne vouloit rompre que sur le point de l'invasion : on retint seulement à Pétersbourg Irnégan le confident du duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution qu'il ne sortoit que de nuit, & ne voïoit jamais les ministres du Czar, que déguisé tantôt en païsan, tantôt en Tartare.

Dès que le duc d'Ormond fut parti, le Czar fit valoir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoïé le plus grand partisan du Prétendant : & le baron de Goerts plein d'espérance retourna en Suede.

Il retrouva son Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes reglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquoit au Roi que de l'argent; le crédit étoit épuisé en dedans & en dehors du roïaume. La France qui lui avoit fourni quelques subsides dans les dernieres années de Louis XIV. n'en donnoit plus sous la régence du duc d'Orleans, qui se conduisoit par des vûes toutes contraires. L'Espagne en promettoit, mais n'étoit pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de Goerts donna alors une libre étendue à un projet qu'il avoit déja essaïé avant d'aller en France & en Hollande. C'étoit de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent, de sorte qu'une piece de cuivre dont la valeur intrinséque est un demi sol, passoit pour trente ou quarante, avec la marque du Prince; à peu près comme

dans

dans une ville assiégée les Gouverneurs ont souvent païé les soldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des especes réelles. Ces monnoies fictives inventées par la necessité, & ausquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change dont la valeur imaginaire peut exceder aisément les fonds qui sont dans un Etat.

Ces ressources sont d'un excélent usage dans un païs libre : elles ont quelquefois sauvé une République, mais elles ruinent presque surement une Monarchie : car les peuples manquant bien-tôt de confiance, le ministere est réduit à manquer de bonne foi ; les monnoies idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au roïaume de Suede.

Le baron de Goerts aïant d'abord répandu avec discrétion dans le public ses nouvelles especes, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité d'un mouvement qu'il ne pouvoit plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées aïant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des especes de cuivre. Plus elles se multipliérent, plus elles furent décréditées ; la Suede inondée de cette fausse monnoie ne forma qu'un cri contre le baron de Goerts. Les peuples toûjours pleins de veneration pour Charles XII. n'osoient

presque le haïr, & faisoient tomber le poids de leur aversion sur un Ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, étoit doublement assûré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le Clergé acheva de le rendre execrable à la nation; les Prêtres qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'apellérent publiquement athée, parce qu'il leur demandoit de l'argent. Les nouvelles espéces de cuivre avoient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occasion d'apeller ces pieces de monnoie, les dieux du baron de Goerts.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des Ministres, implacable à mesure qu'elle étoit alors impuissante. La sœur du Roi & le Prince son mari le craignoient comme un homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, & capable de lui mettre un jour la couronne de Suede sur la tête. Il n'avoit plû dans le Roïaume qu'à Charles XII. mais cette aversion generale ne servoit qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les sentimens s'affermissoient toûjours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui alloit jusqu'à la soumission, il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du roïaume, & s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardoit les négociations avec le Czar; il lui recommanda sur tout de presser les conférences de l'isle d'Aland.

En

En effet, dès que Goerts eut achevé à Stokolm les arrangemens des finances qui demandoient sa presence, il partit pour aller consommer avec le ministre du Czar le grand ouvrage qu'il avoit entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance qui devoit changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Goerts après sa mort.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carélie rendoit à la Suede tout le reste; il s'unissoit avec Charles XII. dans le dessein de rétablir le roi Stanislas sur le trône de Pologne, & s'engageoit à rentrer dans ce païs avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même roi Auguste en faveur duquel il avoit fait dix ans la guerre : il fournissoit au roi de Suede les vaisseaux necessaires pour transporter dix mille Suedois en Suede, & trente mille en Allemagne; les forces réünies de Pierre & de Charles devoient attaquer le roi d'Angleterre, dans ses Etats de Hanover, & sur tout dans Brême & Verden : les mêmes troupes auroient servi à rétablir le duc de Holstein, & forcé le roi de Prusse à accepter un traité, par lequel on lui ôtoit une partie de ce qu'il avoit pris. Charles en usa dès-lors comme si ses armées victorieuses, renforcées de celles du Czar, avoient déja executé tout ce qu'on méditoit. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'execution du traité d'Altranstad.

A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un Prince dont elle croïoit n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de sécurité ; il entrevit l'orage qui le menaçoit. Fleming qui étoit le plus défiant de tous les hommes, & celui dont on devoit le plus se défier, soupçonna les desseins du Czar, & ceux du roi de Suede en faveur du roi Stanislas. Il voulut le faire enlever dans le duché des deux Ponts, comme quelques années auparavant on avoit saisi Jacques Sobiesky en Silésie : mais Stanislas se tint sur ses gardes, & cette entreprise échoua.

Quelques avanturiers qui devoient executer cet enlevement, cherchérent à meriter leur récompense en assassinant Stanislas. Ils complotérent de se cacher derriere une haïe près de laquelle ce Monarque devoit passer, & de le tuer à coups de fusil. Stanislas fut averti du complot ; il vint près de l'endroit marqué un peu avant le tems auquel les assassins devoient l'attendre ; il les trouva qui s'assembloient. Il marcha droit à eux avec un seul page ; la moindre circonstance dérangée suffit quelquefois pour déconcerter des complices. Ces malheureux n'étant pas encore arrivés à l'endroit où ils devoient faire leur coup, n'avoient pas eu le tems de se confirmer dans leur résolution. Ils furent étonnés de la presence du Roi. Mes amis, leur dit-il, je ne puis croire que des personnes à qui je n'ai jamais fait de mal veuillent m'ôter la vie ; si la necessité vous

réduit

réduit à commettre un assassinat, voilà de l'argent, soïez honnêtes gens. En disant ces paroles il leur jetta quelques pistoles, & s'éloigna d'eux en les laissant dans l'admiration de sa vertu & dans le repentir de leur crime.

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norvége au mois d'Octobre 1718. Il avoit si bien pris toutes ses mesures qu'il esperoit se rendre maître en six mois de ce Roïaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'Hiver qui tue les animaux en Suede même où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis; c'est qu'il esperoit que sa nouvelle alliance avec le Czar, le mettroit bien-tôt en état de ressaisir toutes ces provinces; bien plus sa gloire étoit flattée d'enlever un roïaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche du Dannemark, entre les villes de Bahus & d'Anslo est située Frederiks Hall, place forte & importante qu'on regardoit comme la clef du Roïaume. Charles en forma le siége au mois de Decembre. Le soldat transi de froid, pouvoit à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'étoit ouvrir la tranchée dans une espece de roc, mais les Suedois ne pouvoient se rebuter en voïant à leur tête un Roi qui partageoit ces fatigues. Jamais Charles n'en essuïa

de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'étoit fortifiée au point, qu'il dormoit en plein champ en Norvége au cœur de l'Hiver sur de la paille ou sur une planche, envelopé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes, & les autres presque gelés, voïant leur Roi qui souffroit comme eux, n'osoient proferer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expedition, qu'aïant entendu parler en Scanie d'une femme nommée Johns Dotter, qui avoit vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui qui s'étoit étudié toute sa vie à suporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essaïer encore combien de tems il pourroit suporter la faim sans en être abattu: il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixiéme au matin il courut deux lieuës à cheval, & descendit chez le prince de Hesse son beau-frere, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât.

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avoit point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le onze Décembre jour de saint André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallele

lé assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. Monsieur Mégret ingénieur François, qui conduisoit le siége, l'assura que la place seroit prise dans huit jours: Nous verrons dit le Roi, & continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boïau faisoit un angle avec la paralléle, il se mit à genoux sur le talus intérieur, & apuïant ses coudes sur le parapet, resta quelque tems à considerer les travailleurs qui continuoient les tranchées à la lueur des étoilles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII. ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains, & même Monsieur de la Motraye ont raportée entre le Roi & l'ingénieur Mégret, est absolument fausse; voici ce que je sçai de véritable sur cet événement.

Le Roi étoit exposé presqu'à mi corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il étoit; il n'y avoit alors auprès de sa personne que deux François: l'un étoit Monsieur Siker son aide de camp, homme de tête & d'éxecution, qui s'étoit mis à son service en Turquie, & qui étoit particuliérement attaché au prince de Hesse; l'autre étoit cet ingénieur. Le canon tiroit sur eux à cartouche, mais le Roi qui se découvroit davantage étoit le plus exposé. A quelques pas derriere étoit le comte Swerin qui commandoit la tranchée; & le comte

Posse capitaine aux gardes, & un aide de camp nommé Kulbert, recevoient des ordres de lui. Siker & Mégret virent dans ce moment le roi de Suede qui tomboit sur le parapet en faisant un grand soupir; ils s'aprochérent, il étoit déja mort: une balle pesant une demi livre l'avoit atteint à la temple droite, & avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts: sa tête étoit renversée sur le parapet, l'œil gauche étoit enfoncé, & le droit entiérement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avoit été celui de sa mort; cependant il avoit eu la force en expirant d'une maniere si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée; il étoit encore dans cette atitude: à ce spectacle Mégret, homme singulier & indifférent, ne dit autre chose sinon; voilà la piéce finie, allons-nous-en. Siker court sur le champ avertir le comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connoissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le Prince de Hesse en pût être informé; on envelopa le corps d'un manteau gris, Siker mit sa perruque & son chapeau sur la tête du Roi; en cet état on transporta Charles sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes qui voïoient passer leur Roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, & fit garder tous les chemins de la Suede, afin d'a-

voir

voir le tems de prendre ſes meſures pour faire tomber la couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclure le duc de Holſtein qui pouvoit y prétendre.

Ainſi périt à l'âge de trente-ſix ans & demi Charles XII. roi de Suede, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, & ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amoli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée & unie ont été bien loin au-delà du vrai-ſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les Rois qui ait vécu ſans foibleſſe. Il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles deviennent défauts, & où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices opoſés. Sa fermeté devenuë opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie: ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suede: ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité a cauſé ſa mort: ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté, & dans ſes dernieres années le maintien de ſon autorité aprochoit de la tirannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eût pû immortaliſer un autre Prince, ont fait le malheur de ſon païs. Il n'attaqua jamais perſonne, mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vangeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes Etats; il vouloit

gagner des Empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêchérent d'être bon polique, qualité sans laquelle on n'a jamais vû de Conquérant. Avant la bataille il avoit une extrême confiance, après la victoire il n'avoit que de la modestie, après la défaite que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets aussi-bien que la sienne; homme unique plûtôt que grand homme, & admirable plûtôt qu'à imiter: Sa vie doit aprendre aux Rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII. étoit d'une taille avantageuse & noble, il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé, mais le bas du visage desagréable, & trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des lévres; presque point de barbe ni de cheveux; il parloit très-peu, & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude: On observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé dans l'infléxibilité de son caractére, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte; il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avoit jamais connu la societé; il n'avoit lû jusqu'à son loisir chez les Turcs que les Commentaires de César & l'histoire d'Alexandre. Mais il

avoit

avoit écrit quelques réflexions sur la guerre & sur ses campagnes depuis 1700. jusqu'à 1709. il l'avoüa au chevalier de Follart, & lui dit que ce manuscrit avoit été perdu à la malheureuse journée de Pultava.

A l'égard de sa religion, quoique les sentimens d'un Prince ne doivent point influer sur les autres hommes, & que l'opinion d'un Monarque aussi peu instruit que Charles ne soit d'aucun poids dans ces matiéres; cependant il faut satisfaire sur ce point comme sur le reste la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde Charles XII. Je sçai de celui qui m'a confié les principaux mémoire de cette histoire, que Charles fut Luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. il vit alors à Lipsik le fameux philosophe monsieur Leibnits qui pensoit & parloit librement, & qui avoit déja inspiré ses sentimens libres à plus d'un Prince; Charles XII. puisa dans la conversation de ce Philosophe beaucoup d'indifférence pour le Luthéranisme. Depuis aïant eu chez les Turcs plus de loisir encore, & aïant vû plus de diverses religions, il étendit plus loin son indifférence. Il ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisoit son courage, & qui justifioit ses témérités. Le Czar avoit les mêmes sentimens que lui sur la religion & sur la destinée. Mais il en parloit plus souvent; car il s'entretenoit familierement de tout

avec ses favoris, & avoit par dessus Charles l'étude de la philosophie, & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie, renouvellée trop souvent à la mort des Princes, que les hommes malins & crédules prétendent toûjours avoir été empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne, que c'étoit monsieur Siker lui-même qui avoit tué le roi de Suede. Ce brave Officier fut long-temps desespéré de cette calomnie; un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles: J'aurois pû tuer le roi de Suede, mais tel étoit mon respect pour ce Héros que si je l'avois voulu, je n'aurois pas osé.

Après sa mort les Suedois plus accablés que flattés de sa gloire abolirent la puissance absolue dont le baron de Goerts leur avoit fait éprouver l'excès. Les Etats élûrent librement pour leur Reine la Princesse sœur de Charles XII. & l'obligérent solemnellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la couronne, afin qu'elle ne la tint que des suffrages de la nation; elle promit par des sermens réitérés qu'elle ne tenteroit jamais de rétablir le pouvoir arbitraire; elle sacrifia depuis la jalousie de la roïauté à la tendresse conjugale, en cédant la couronne à son mari, & elle engagea les Etats à élire ce Prince qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de Goerts arrêté immédiatement après la mort de Charles, fut condamné

condamné par le Sénat de Stockolm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville ; exemple de vangeance, peut-être encore plus que de justice, & affront cruel à la mémoire d'un Roi que la Suede admire encore.

Fin du huitiéme & dernier Livre.

FAUTES A CORRIGER.

Pag.	Lign.	Fautes.	Corrections.
2.	3.	& il y gele dès le mois d'Octobre.	& la gelée recommence dès le mois d'Octobre.
8.	10.	laissoit aux Habitans la liberté de donner plus de Citoyens à l'Etat par la pluralité de leurs femmes.	permettant la pluralité des femmes, laissoit aux Habitans, la liberté de donner plus de Sujets à l'Etat.
9.	10.	les éxercices violents où il se plaisoit.	les éxercices violents auxquels il se plaisoit.
11.	6.	des cris que le Roi n'entendoit point.	des cris inutiles.
23.	15.	de Moscovie.	de la Moscovie.
76.	14.	ils l'assurerent.	ils lui promirent.
91.	1.	dans ces conjonctures Stanislas Lecsinski fils du grand Trésorier de la Couronne, mort depuis peu, fut député.	le jeune Stanislas Lecsinski étoit alors deputé.
101.	27.	la premiere, la seconde ligne.	le premier, le second rang.
120.	22.	Meyerfeld.	Maderfeld.
139.	8.	mais la concession de ces Privileges que leur assuroit la fortune du Roi de Suéde, leur fut ravie.	mais beaucoup de ces concessions que leur assuroit la fortune du Roi de Suede, leur furent ravies.
173.	33	homme d'un mérite singulier.	homme d'un mérite rare.
225.	24.		*en note au bas de la page*; on m'a assuré depuis, que le pere de la Czarine étoit un fossoyeur.

Pag.	Lign.	Fautes.	Corrections.
225.	30.	l'Intendant de ce Pays.	un Ministre Luterien.
243	7.	dans aucune Cour Chrétienne.	dans les Cours Chrétiennes.
275.	15.	couvrit sa tête.	lui couvrit la tête.
281. & 282.	1. & 36.	un Officier des Troupes de Suéde nommé le Baron d'Arvidson.	le Baron d'Arvidson Officier des Troupes de Suede.
285.	21.	un petit Château nommé Demirtash.	le petit Château de Demirtash.
293.	3.	ni Turenne qui l'avoit executé.	*ajoutez*, ni ceux qui l'imiterent depuis avec plus d'excès.
305.	17.	parler au Général Duker Gouverneur de la Place dans le moment.	parler dans le moment au Général Duker Gouverneur de la Place.
313.	10.	de tous les côtés.	sur mer & sur terre.
319.	6.	une petite Isle nommée Usedom.	la petite Isle d'Usedom.
341.	28.	avoit été.	étoit allé.
362.	18.	après sa mort.	*ajoutez immédiatement*, on leva le Siége de Fridericks Hall. Les Suédois plus accablés que flattés de la gloire de leur Prince, ne songerent qu'à faire la Paix avec leurs Ennemis, & à reprimer chez eux la Puissance absoluë, &c.

En note au bas de la page 258. mettre : *Tout ce recit est raporté par M. Fabrice dans ses lettres.*

Page 14. *du discours ligne* 22 aux Anglois de Cromvel. *corrigez* aux Fanatiques de Cromvel.



